SIMON LE BORGNE.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
à Sèvres, rue de Vaugirard, n. 14.

LA VALISE

DE

SIMON LE BORGNE

PAR

MICHEL RAYMOND.

II.

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS.
OLLIVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-André-des-Arts, 33.
1836.

ERRATA.

T, II, pages 1 et 3, an 13 brumaire
lisez an 18 brumaire.

UN
treize brumaire
EN ÉGYPTE.

Maîtrise les cornes des quadrupèdes avec des cordes, et les cœurs des hommes avec des bienfaits.

Contes du Cheyhh él-Modhy, trad. de l'arabe, par J. J. Marcel.

UN TREIZE BRUMAIRE EN ÉGYPTE.

On a tellement oublié l'Afrique, qu'à peine sait-on la route de ses ruines. Le timide aventurier du Nord vient seul poser son pied de gazelle sur ces tombeaux. Il n'y cherche pas des hommes, parce qu'il n'y trouverait pas de frères : il s'empare avec respect des monumens qui tombent.

YSMAYL.

Vieille pour la mémoire des hommes, l'Afrique est neuve encore pour la science. C'est que depuis trois siècles, les navigateurs en font seulement le tour : et que, par suite de la découverte de Vasco de Gama, ses régions

intermédiaires nous échappent. Bien des mystères dorment sur cette terre d'Isis. C'est aussi que la grande presqu'île offre dans ses vallées, sans détours et sans profondeur, peu de rivières qui ne soient rendues inaccessibles par des bancs de sable, des barres et des cataractes. Les Méditerranées artificielles des Pharaons se sont enfouies dans les falaises : le temps a fait justice de leur puérilité magnifique. Les fleuves, ces premières portes des continens, où vient frapper l'industrie des divers peuples du monde, pour, de l'embouchure à la source, pénétrer et s'installer dans les terres, ne plongent pas vers le centre de ces immensités sans culture; ses lacs sont isolés; un sol de feu sous un ciel de feu, voilà tout. Je ne sais ce que le glaive de l'Égypte accomplira pour les populations riveraines de la mer Rouge : c'est un projet immense commencé sur de chétives proportions, et dont le terme échappe. Quel que soit le rêve

du Bonaparte égyptien, le philosophe doit en sourire ; car, en encadrant ces plaines mortes, ces côtes sans golfes et sans coupures, ces successions problématiques de terrasses calcaires, entre l'Océan indien et l'Atlantique, il semble que la pensée de Dieu lui-même ait été de protéger l'Afrique contre la civilisation.

En 1820, lorsque le jeune et brave fils du grand Mohammed-Aly remonta les rives du Nil pour réprimer les brigandages dont souffraient depuis long-temps les caravanes et le commerce de l'Égypte, je fis partie de l'expédition. On nettoya tout le cours du fleuve. C'était un magnifique coup-d'œil que ces masses de piétons mogrebins et cette brillante cavalerie arabe, avec le luxe d'armes ordinaire au soldat musulman. J'admirai surtout leur discipline. Si c'était moins qu'une cour, c'était mieux qu'une armée. Ismayl, entouré de riches mamlouks, fit marcher la justice à la suite

de la conquête, et parut préoccupé d'une mission de civilisateur. Les déserts virent de grandes choses. Parfois, au sein des vieux débris de la vieille Égypte, à quelques pas du Nil, qui roulait des djermes chargées de vivres sur le versant de ses cataractes ombragées d'acacias, le pacha faisait développer ses larges tentes de soie, si larges qu'on y tenait par milliers, pavées de tapisseries éclatantes, supportées par des galeries de lances à tête d'or et à crinière de cheval. Les indolens dromadaires, avec leurs lourdes coulevrines, s'agenouillaient parmi les sphinx de granit rose. Les pyramides se paraient de groupes militaires, et le soleil, incliné à l'orient de cette mer de sables jaunes, se levait sur des scènes qui feraient croire sans scrupule aux récits des contes arabes, aux fictions des *Mille et une Nuits*. Il y a sans doute, autour des globes à grandes ailes en relief, qui se dégradent aux frontons

des temples d'Isis, parmi ces longues solitudes, des hiéroglyphes que l'on cherchera longtemps à déchiffrer, fastes de dynasties éteintes et de siècles restés inconnus ; ils ne donneront pas à l'érudit, fier de les épeler sans les comprendre, la millième partie des jouissances que je ressentis en lisant de mes yeux cette page originale de l'histoire moderne.

Ce ne fut pas sans une résistance opiniâtre, et sans verser du sang par flots, qu'Ismayl préluda dans ces contrées à l'extermination du brigandage. Fidèles à leurs traditions de bravoure, ces peuples n'opposent à la poudre que le sabre ou la lance, la flèche et la fronde. Les atteintes de la carabine qui frappent à deux cents pas leur paraissent un sacrilége de lâche qui manie le feu de loin de peur de voir le fer de près. Ils périssent par milliers, sans vouloir emprunter ce progrès à leurs ennemis. L'élément du progrès, c'est le frein de la

discipline ; il manque à ces tribus disséminées. De temps à autre on trouve, à travers ces espaces brûlés, des terres excellentes que les peuples maraudeurs pourraient soumettre à la culture, oasis pittoresques dont le site n'est pas indiqué sur les cartes, paradis de quelques arpens au milieu de ces désolations immenses. Mais leurs tribus préfèrent à la vie casanière les excursions aventureuses, à la charrue qui féconde l'yataghan qui tue, aux mœurs patriarcales les épisodes du pillage. Il ne fallait pas moins que la volonté forte de Mohammed-Aly, secondée par l'irrésistible bravoure d'Ismayl, pour faire déposer la lance à ces peuplades élevées de générations en générations dans le mépris du péril.

Ismayl, à la bravoure qui ne lui coûtait rien, car elle était dans son sang, joignit des procédés comme l'antiquité nous en a légué de nobles exemples.

Malek-Zibarra, l'un des chefs des Kaghéiens, opposa particulièrement au pacha l'opiniâtreté d'un vaillant homme d'armes. En dépit de la supériorité de stratégie que développa le sélictar d'Ismayl, malgré l'artillerie volante des Ababdés, dont les nombreux dromadaires vomissaient des flammes, et la force numérique des Bédouins armés de longues carabines qui renversaient des lignes entières mal protégées par d'épais boucliers de buffle; Malek-Zibarra se maintint dix jours entiers sur la rive gauche du Nil; il fallut qu'Ismayl lui-même sortît de sa tente, et poussât dans les flots son cheval, en faisant voir le jour à son cimeterre, pour ranimer par sa présence les mamlouks découragés. Alors une grande clameur fut entendue, et les Kaghéiens épuisés par la lutte, comprirent que l'ange exterminateur allait promener son épée de feu sur leurs rangs. Le désordre les

rompit. Après des efforts inouïs, Malek-Zibarra, méconnu, mit comme le reste son salut dans la fuite. La forteresse, clé du pays, tomba dans les mains d'Ismayl.

C'était le soir, le premier de la lune de Rabi-êl-âouel; et des vapeurs de soufre montaient de l'horizon occidental au firmament. A l'opposite, de vastes colonnes de fumée, isolées dans la plaine qui devenait sombre, se doraient sur un ciel éteint: elles indiquaient que le vaincu ne laissait derrière lui que la désolation et l'incendie. Le pacha, suivi du sélictar et du topidjy-bachy, parcourait les rangs; çà et là, près des dromadaires docilement ployés sur les genoux, avec leurs caissons entr'ouverts, des groupes de Bédouins et de mamlouks entouraient un camarade blessé. La largeur du Nil, traversée en cet endroit d'îlots où l'on aperçoit, parmi les dattiers qui les ornent, des décombres de monastères

chrétiens, jadis imposans et solennels sur leurs noirs soubassemens granitiques, aujourd'hui peuplés d'autruches et de gazelles, offrait un spectacle animé de barques toutes lumineuses qui s'entre-croisaient pour transporter lentement, du rivage ábandonné à la grève envahie, l'artillerie, les chameaux et les tentes. On plaçait des sentinelles contre les surprises de nuit, si familières à ces hordes de l'intérieur, quand elles ont fui au grand jour devant la force, et qu'elles ne comptent plus pour les revanches que sur la complicité des ténèbres. Insensiblement tout retombait dans le silence; peu à peu les chaudes vapeurs d'une atmosphère de couleur d'ambre cessèrent de tracer un large segment aux limites extrêmes de la perspective, et moururent comme un foyer que l'on n'attise plus.

C'est une volupté toute-puissante sur les organes que les nuits du désert, quand les sables

rayonnent une rosée fumante à travers laquelle on voit trembler les étoiles ; et je me livrais à cette contemplation silencieuse en fumant dans ma chibouque de roseau le tabac de Laodicée. Le calme se savoure avec plus de charme à la suite des émotions de la bataille ; le repos est plus plein, la solitude plus riche. La sensibilité, qui s'est restreinte, se ranime avec énergie ; on est accessible à mille détails. Aussi ce ne fut pas sans un vif intérêt que je vis à trois pas du gigantesque tamarin sous les rameaux duquel je m'étais assis, grandir au-dessus de la mardelle d'une citerne une espèce d'ombre vêtue de blanc. A son pas qui criait à peine dans le sable, à son tremblement, à la douceur du souffle de son haleine, à cette taille qui se découpait flexible et mince sur la teinte obscure des environs, je reconnus facilement une très jeune fille. Cependant Ismayl n'avait pas amené son harem ; il ne se trouvait pas une

seule femme dans notre camp. Sans doute c'était quelque pauvre orpheline de la tribu des Kaghéiens, délaissée dans la fuite de ses compatriotes. La couleur sombre de mes vêtemens, ma position à la turque (j'avais les jambes croisées sur le sol), et la protection du tamarin me dérobèrent à sa vue. Elle s'appuya contre l'arbre, et regarda long-temps les groupes de soldats endormis en cercle à la lueur des bivouacs, le mamlouk passant et repassant avec sa carabine qui étincelait, la ronde du topidjy-bachy s'assurant par lui-même de la vigilance des sentinelles sur toute la circonférence de ce camp fait à la hâte. Je me serais reproché de faire peur à cette timide enfant, ou de la désigner par quelque bruit à cette soldatesque sans miséricorde. Mais que faisait-elle là, et quel était son dessein? Cette vision offrait en cette circonstance un intérêt de merveilleux. Enfin le camp fut tout-à-fait

sombre, avec ses quelques feux rouges qui disaient tout au plus la distance du sol aux étoiles Elle se leva, courut avec force, s'élança sur le dos d'un dromadaire dont le cou se redressa, dont les jambes se déployèrent brusquement en faisant retentir des grelots de cuivre; et je vis, dans l'étonnement de la stupeur, passer devant tous les feux, avec une vitesse inouïe, le vigoureux animal et la frêle jeune fille qui fuyaient comme le vent.

Une vingtaine de coups de feu retentirent et réveillèrent le camp. On se croyait surpris, et le sang-froid d'Ismayl fut nécessaire pour maintenir cette fois l'autorité de son généralat parmi les mamlouks épouvantés. Des Bédouins furent expédiés sur les traces de la fugitive, et le galop précipité de leurs cavales arabes se perdit au loin, comme les battemens d'ailes d'une nuée d'aigles marins.

Cependant le silence était rétabli : on rani-

mait les feux, on fouillait les environs. Sous la surveillance d'un Alaï-tchaouch une brigade de mamlouks visita jusqu'aux derniers recoins de la forteresse démantelée que Malek-Zibarra n'avait pu défendre. En suivant cette brigade, je trouvai sur les bords de la citerne une pabouche de la plus petite dimension, faite d'un entrelacement fort ingénieux de roseaux ; ces roseaux étaient teints de divers nuances et tressés avec cette délicatesse exquise dont les Kaghéiens font preuve dans les ouvrages de sparterie. Les vanniers d'Europe ne tressent rien de plus flexible. Un fantassin, après avoir examiné par dessus mon épaule les signes bizarres écrits par la disposition des couleurs sur cette chaussure, dont la forme est celle de l'ancienne mule française, moins ses talons élevés, parut frappé d'étonnement et me conjura de le suivre sans plus de retard à la tente d'Ismayl. Cette tente occupait le point central d'un demi-

cercle de pavillons où logeaient les principaux officiers de la suite du pacha. Les canonniers avaient établi sur le front de cette façade à deux ailes leurs pièces éternellement attelées. Les mamlouks de la garde du pacha ouvrirent leurs rangs pour nous laisser aborder son altesse. La tapisserie fut soulevée ; et, sur de riches coussins, sur de magnifiques tapis de Perse, à la lueur d'une lampe de verre, Ismayl, indifférent et fatigué, reçut nos salutations profondes. Deux noirs agenouillés tenaient un large plateau devant lui ; le sélictar était à sa gauche et le topidjy-bachy à sa droite. Les soucis du lendemain se lisaient déjà sur ce front puissant.

Il prêta pourtant une vive attention au discours du fantassin lorsque celui-ci déclara sur le Koran que la fugitive, dont la témérité venait de causer une si vive alerte, devait être la belle Zakiéh, la fille unique de Malek-Zibarra.

Le soldat produisit comme preuve de son assertion les caractères bigarrés de la pabouche que j'avais ramassée dans le voisinage de la citerne ; et, sur un signe d'Ismayl, le sélictar sortit précipitamment de la tente.

Le fantassin continua de parler, vantant avec adresse, dans son langage hyperbolique, la beauté de cette jeune vierge, fille du chef des Kaghéiens, et d'une Européenne, enlevée dans une expédition sur une caravane anglaise. Il insista, dans une intention dont la cruauté n'était pas équivoque, sur le désespoir que ressentirait Malek-Zibarra à la certitude de la captivité de sa fille ; il vanta la vivacité des yeux de cette enfant, sa science dans les vieux récits, la longueur merveilleuse de sa chevelure, et cette renommée de vertu qui lui avait mérité entre toutes ses compagnes le surnom de Zakiéh, surnom qui veut dire sage. Les yeux d'Ismayl étincelèrent plus d'une fois : un

sourire de satisfaction dérida cette figure sombre. Je prévis, avec un mélange de crainte et de ressentiment, qu'après une si longue campagne, où l'Égyptien ne s'était pas fait suivre de son harem, le conquérant pourrait bien, sans trop de scrupule, abuser des privilèges de la victoire.

Le fantassin parla surtout des talens de Zakiéh, des notions qu'elle tenait de sa mère sur quelques arts de l'Europe, de son adresse à manier les armes, et de sa tendresse pour son père, qui l'avait amenée sans doute la veille sur le lieu du combat, malgré la réputation de terreur qui précédait, comme une messagère d'alarme, le pacha d'Égypte dans le désert. Peut-être bien, ajouta-t-il, voulait-elle assassiner son altesse. Cet homme était un transfuge des pays où l'on campait; il faisait partie des guides que l'on envoyait de temps à autre à la découverte, avec de hardis détache-

mens, pour garantir les flancs de l'armée de toute agression à l'improviste. Il cherchait à s'assurer l'appui du pacha contre le mépris des mamlouks, indignés de voir un traître dans leurs rangs. Je compris ce qu'il se proposait en se complaisant à cette description. L'intérêt civilise et corrompt sur les bords du Nil comme sous les ombrages du parc de Versailles; et les Bontems cherchent partout des Louis XV.

Enfin, un bruit lointain, suivi de bruits tumultueux, arracha ce misérable à ses récits insinuans, Ismayl à son sourire équivoque, et ma pensée à des réflexions douloureuses. Un drame allait s'ouvrir devant moi. La tapisserie de la tente, soulevée par la carabine d'un mamlouk, nous fit voir, à la clarté de vingt torches agitées par des soldats, au pied d'un cheval frémissant, le sélictar recevant des mains d'un colossal esclave noir une femme demi-nue, ensanglantée, les cheveux en

désordre et les mains liées derrière le dos.

Quand les pieds de la jeune fille eurent touché le sable, elle s'avança fièrement, la tête haute, dégageant par une secousse brusque son front des noirs cheveux qui voilaient son visage : l'œil ardent et l'expression d'un mépris sauvage sur les lèvres.

Le soldat n'avait pas menti : elle était belle, belle surtout de tant de colère dans un corps si frêle, de tant de fierté dans une position si périlleuse. Un triple collier de perles blanches qui tremblait autour de son cou faisait ressortir la carnation ardente qu'elle tenait du climat ; et l'on pouvait retrouver dans le caractère de ses formes à peine voilées, le type d'une origine septentrionale, quelque peu dénaturée, toutefois, par le mélange avec la race africaine. Déchirées en lambeaux, mises dans un affreux désordre par les efforts d'une lutte désespérée, les mousselines de son vê-

tement, marbrées de souillures écarlates, livraient à nos regards sa gorge brune, ses jambes légèrement arquées, son pied dont les doigts délicats se déchiraient sur les cailloux. La sueur plaquait à son sein de longues mèches de cheveux : et la jeune lionne irritée faisait, en piétinant, de vains efforts pour détacher ses petites mains, vigoureusement maintenues en arrière par une courroie qui croisait les poignets l'un sur l'autre. Ses regards jetaient du feu, ses dents eussent voulu mordre.

Le noir qui s'était emparé de Zakiéh s'agenouilla près d'Ismayl ; il remit aux pieds de son maître un yataghan d'acier dont la lame était ruisselante de sang.

« Maître, voici, lui dit-il, qui a donné la mort à trois des nôtres. »

Un éclat de rire et de rage sortit de la poitrine de Zakiéh.

« Oui, je t'appartiens, Ismayl, s'écria-t-elle avec emportement, et mon malheur veut que ce soit vivante. Va, je sais les habitudes infâmes de tes pareils, de ceux dont les armées désertent les fraîches vallées qui se baignent dans la mer, pour promener la destruction dans nos solitudes de feu. Oh! la belle proie pour un homme d'armes qu'un enfant! Oh! la grande capture pour un brave qu'une jeune fille! Eh bien! fils de Mohammed-Aly, qu'attends-tu? je suis entre tes mains. C'est du sang de trois des tiens que je suis rougie; c'est une ennemie sans pitié que tu tiens en ton pouvoir. Sois sans pitié comme elle. D'ailleurs, mes compagnes, mes sœurs, mes amies, portent aussi dans leur sein de la haine et du fer: toutes m'imiteront; et toi qui restes rêveur au fond de ta tente lorsque le signal convie les courages aux fêtes du champ de bataille, lorsque les oiseaux de proie battent des ailes au

dessus de la mêlée ; meurtris-moi, déshonore-moi, tu le peux ; mais, je te le prédis, tes armées s'épuiseront en avançant, chaque victoire les décimera ; tu verras leurs rangs s'affaiblir dans la conquête, et tu t'en retourneras bientôt, seul, tremblant, fuyant au hasard dans la nuit, et le jour caché dans les joncs du Nil, dire à ton père, au milieu de son harem de femmes esclaves, la résolution des femmes libres de l'Abyssinie. »

Ismayl écoutait la jeune fille avec un froid sourire : et le noir, après avoir fait jaillir du fourreau la large et étincelante lame d'un damas courbé, consultait avidement les regards du pacha.

« D'où vient, fille de Malek-Zibarra, dit enfin Ismayl, que ton père remet à de si faibles mains une si folle entreprise? Est-ce l'usage en ces lieux que les hommes délaissent lâchement à des femmes l'assassinat de nuit, après

avoir fui sous les rayons du soleil? Et serait-ce par tendresse pour toi qu'il t'abandonne sur ces fortifications qu'il n'a pas su défendre? »

— « Dieu tient dans ses mains la victoire, reprit la jeune fille en cherchant à retenir une larme; il éprouve quelquefois le courage des purs; il enivre aussi d'une fausse joie le cœur des conquérans pour les étourdir sur l'abîme. Le succès de l'injuste n'est que d'un jour. La justice du ciel est patiente; elle a le temps et l'éternité. Mon père ne savait pas ces projets de femme, dont il eût ri comme toi peut-être; et je ne tiens le fer qui frappa tes esclaves que de celui-là seul qui m'a créée intelligente et libre. Ismayl, il faut attendre encore avant de te réjouir. C'est après avoir abaissé sur son cadavre la pierre du tombeau, qu'on peut dire d'un puissant du monde que la fortune n'a jamais quitté ses armées. »

— « Eh! crois-tu, jeune fille, que Dieu soit

pour les brigands? dis-moi; qu'il ait écrit dans sa loi l'impunité pour les assassins? parle; qu'il ait voué aux hordes de l'Afrique tout le reste du monde, et que le sang innocent, versé tant de fois dans ces déserts, n'ait pas fumé jusqu'à lui? le crois-tu? »

— « Je ne sais, Ismayl, ce que les divers peuples pèseront dans sa justice; mais il nous a donné ces sables, ces oasis et notre part dans le limon du Nil: cela nous suffit. Nous n'allons pas au loin nous frayer une route dans les neiges d'Europe, pour entasser dans nos foyers des inutilités qui corrompent. Pourquoi les Européens, dont tu te fais le bras et l'épée, violeraient-ils ce sol, où les pieds brûlent, dans une pensée d'avarice et de tyrannie? Est-ce l'hospitalité sainte du voyageur pauvre qu'ils réclament en traversant de vive force nos campagnes avec leurs caravanes armées? Et l'étranger ne nous doit-il pas aussi soumission ou tribut,

comme en Égypte, s'il exige protection et sécurité dans le désert ? »

— « Il est écrit, jeune fille : comme vous ferez on vous fera. Si vos frères négligent les arts qui civilisent; si vous croupissez dans l'oisiveté qui enfante des monstres, vous serez désignés à la méfiance de toute la terre ; car le sol ne vous donnera point les produits qui ne lui seront pas demandés, et dès-lors vous vivrez nécessairement à la charge des peuples. Vous campez dans vos sables comme des bandits sur un grand chemin. De quel droit séparez-vous le monde en deux parts ? N'êtes-vous pas une nation au milieu des nations ? Laissez la voie libre. Voulez-vous être ennemis ou frères ? choisissez. Dieu remet à l'intelligence le fer qui punit, pour châtier jusqu'à l'extermination les hordes qui insultent à l'humanité. »

— « Dieu n'est pas plus à toi qu'à nous, pacha ; et s'il a pour les crimes de ma race du

blâme à verser sur la face des miens, nés pauvres et nus, dans une contrée misérable, il aura sans doute des trésors de colère à répandre sur ceux-là qui, nés dans les palais, se sont couverts d'or pour aller au loin verser du sang. Pour toi, pacha maudit, c'est une volupté ; pour nous, ce n'est qu'un besoin. Lequel, dis-nous, est le plus criminel de Malek-Zibarra ou du pacha Ismayl ! »

— « Enfant, reprit Ismayl avec une violence contrainte, ne confonds pas la bravoure avec le brigandage, le désintéressement qui élève et le larcin qui déshonore, la protection du courage et la rapacité du voleur. Je ne suis pas venu pour détruire ceux qui ne veulent pas détruire. Si mon esprit a compris de sanglantes nécessités, si je suis apparu parmi vous le cimeterre à la main, je suis prêt à le briser dans le fourreau dès l'instant que les tiens voudront loyalement consentir à des trêves devenues

nécessaires. Que me fait à moi cet or inutile, ce luxe que tu regardes avec envie ! Suis-je venu chercher le péril pour le péril, et le sang pour le sang? non. Mes mamlouks ont puisé largement dans mes lourds caissons. Avec l'or du Kaire ils ont payé à celles de vos hordes qui sont déjà soumises tout ce qu'il nous fallait de provisions et de vivres pour pénétrer jusqu'à Dongola, jusqu'à Sennaar. La discipline la plus sévère a régné dans mon armée. J'ai puni de mes mains ceux de mes soldats qui m'osaient désobéir. Où sont les tributs que j'ai levés, les esclaves dont j'ai grossi mon cortége, les actes d'iniquité dont la tradition soit venue de bouche en bouche jusqu'à tes oreilles? Je vous ai plus enrichis par mon expédition que vous ne le seriez par le pillage de mille caravanes ; et si le long de ma route, des morts se voient contre la base ensanglantée des obélisques, eh bien ! c'est un honneur de brave à

brave ; car tous ont le visage vers le ciel : aucun n'est tombé sur le ventre avec un poignard dans les épaules. »

— « Mais, Ismayl, est-ce tout que d'avoir les mains généreuses et l'intrépidité sur le front? Qui t'a donné la mission de changer nos mœurs, de mettre tes calculs à la place de nos lois, d'élever ta voix contre celle de nos pères? crois-tu que la violence crée, qu'il faille adorer la lance et le plomb parce qu'ils tuent, et que tes volontés deviendront un ciment de granit contre lequel s'émousseront à jamais les rages de la révolte et les armes empoisonnées de l'esclave? Ma mère m'a dit le nom de Napoléon; elle m'a conté ses triomphes et sa chute. Son aigle a plané bien haut; son aigle est tombé sous l'horizon. Il a mis partout le drapeau tricolore : le drapeau tricolore n'est aujourd'hui nulle part. »

Ismayl tressaillit et demeura plongé dans

une espèce de rêverie mélancolique. Le redoutable noir, armé du long damas, promenait ses yeux de la jeune fille à son maître. Je tremblais qu'à force d'intrépidité dans sa contenance, l'audacieuse Zakiéh ne lassât la longanimité d'Ismayl, et ne me rendît témoin d'une de ces décollations si fréquentes en Égypte. Je m'étais approché du pacha, dans le dessein d'opposer à la vivacité d'un premier emportement quelques paroles de tolérance. Je n'espérais pas toutefois, d'après les regards farouches du sélictar et des mamlouks, trouver parmi les assistans une seule âme qui partageât ma terreur et voulût seconder ma sympathie.

— « Je suis bien malheureux, me dit enfin Ismayl en se servant pour cet a-parté de l'idiome anglais. J'étais né pour l'Europe, ici on ne me comprend pas. L'œuvre de mon père n'ira pas plus loin que son fils. Chez vous les gou-

vernemens sont au-dessous des peuples; ici, c'est le contraire: les chefs avancent, les masses reculent. L'instinct guerrier ne me maîtrise pas, et je suis contraint chaque jour de charger ma main d'un pistolet. C'est le moyen le plus ingrat, il me fait honte. Les jours de l'Afrique ne sont pas venus. Je suis las de ma pensée. Ces sauvages me croient sauvage : il y a un vide entre eux et moi. Si je tombai à mi-chemin, nul ne continuerait mon sillon. Je sens bien que l'intelligence ne s'éclaire que par l'intelligence, que le fer envenime et ne féconde rien. C'est peu de vaincre, il faut durer. Elle a raison, cette jeune fille; mais le blâme est au-dessous du conseil, et ses reproches ne m'ont pas dit ce que je devais faire. J'y songe. »

Ce fut un singulier silence, un silence morne et profond que celui qui régna quelques minutes. Nous étions tous immobiles, et,

comme tels, groupés de sorte qu'un peintre n'aurait pu mieux choisir. La fille de Malek-Zibarra, seule, affectait de l'insouciance, et raillait d'un sourire insolent le hideux esclave qui la dévorait du regard avec une imperturbable expression d'atrocité. Si le pacha eût fait un geste, nous aurions été couverts de sang, et la tête de Zakiéh volait par-dessus les carabines.

— « Détachez ses cordes, dit Ismayl, et qu'on éloigne d'elle ce cimeterre. »

Deux noirs s'empressèrent d'obéir, et le gigantesque Africain, déconcerté, fit glisser violemment le damas dans son fourreau d'onagre.

Ismayl ramassa l'yataghan déposé près de lui.

— « Reprends cette arme, jeune fille, et garde-la pour ta défense. »

Puis, s'appuyant de mon bras et de celui du sélictar, il se leva, promena son regard à la ronde avec un geste impérieux.

Chacun s'inclina tour à tour, et disparut derrière la tapisserie.

Zakiéh, muette de surprise, ramenant avec pudeur et joie ses bras sur sa gorge nue, et pressant de ses doigts le poignard qu'elle avait saisi, cédait visiblement à l'ascendant qu'exerçait alors Ismayl. Il me désigna deux larges coffres de bois de sandal incrusté d'arabesques en nacre. Je soulevai leurs poignées d'argent; et tout à coup s'offrirent à la curiosité de la courageuse Zakiéh des tissus magnifiques et brochés d'or, des cachemires de l'Inde, des étoffes de coton, des soieries de Perse, dont l'éclat et les couleurs eussent fait rendre les armes à plus d'une vertu d'Europe. La jeune fille en détourna les yeux comme par une secrète méfiance; mais à l'arc malicieux que ses lèvres dessinèrent, je crus deviner que si ce genre de séduction n'avait pas de prise sur elle, il désarmait du moins complètement son effroi.

« Ceci est à vous, lui dit-il, et si vous voulez un second poignard je vous donnerai le mien. »

Ensuite il se tourna vers nous, souleva la tapisserie, et nous le suivîmes au dehors.

« Zakiéh est sous l'hospitalité de ma tente, dit-il au sélictar, je la confie à votre garde; veillez près d'elle. Dites bien à vos soldats que s'il est quelqu'un dans les rangs à qui la tête pèse, il ne tiendra qu'à lui de s'arranger de mon absence : à mon retour, le chef des noirs la lui tranchera. »

Après cette allocution rapide, il s'élança sur un cheval, me fit signe de le suivre, et prenant le galop dans les ténèbres, il se rendit rapidement sur la ligne des avant-postes.

En cette occasion, j'eus lieu de juger l'étendue de l'intelligence d'Ismayl, et je compris quel puissant progrès cet homme, encouragé par la volonté de son père, pouvait tenter en

faveur de la civilisation sur le sol de l'Égypte, en dépit des retardataires de sa patrie : œuvre immense, puisque tout est à faire, et que là comme en Europe, malgré le ressort vigoureux de l'obéissance passive, les préjugés de la superstition proscrivent au nom du Koran ce que, chez nous, une grande fraction du clergé repousse au nom de l'Évangile. Si Mahomet et Jésus-Christ descendaient aujourd'hui de leur socle historique, pour retomber dans la foule, ils rougiraient bien pour l'espèce humaine de la dialectique de leurs sectaires.

Nous atteignîmes en peu de temps l'avant-garde, dont les postes nombreux se fortifiaient militairement sur la rive du Nil. L'activité régnait parmi ces troupes qui n'avaient pas pris part à l'action du jour. Les populations restées neutres descendaient le cours du fleuve à l'aide de légères embarcations chargées de denrées que l'on rangeait symétriquement sous des

tentes élevées avec de forts piquets. En peu d'heures le pacha, qui ne laissait aucun détail à la discrétion absolue de ses officiers, eut présidé au paiement généreux des provisions, et à quelques menus épisodes de discipline. Tour-à-tour affable ou brusque, patient ou résolu, sévère ou familier, Ismayl vérifia tout, s'occupa de tout. Un habitant du territoire de Chendi avait eu sa maison incendiée, Ismayl l'indemnisa. Un Ababdé, soupçonné de servir d'espion, fut interrogé, convaincu, et mis à mort. Des prisonniers furent expédiés vers le Kaire, sous bonne escorte, et sur-le-champ une estafette les devança pour instruire Mohammed-Aly des nouveaux projets du chef de l'expédition.

De ce point, Ismayl se rendit, précédé de quelques esclaves munis de torches, vers le fort où Malek-Zibarra nous avait long-temps arrêtés. Du côté de la plaine, on y montait par

un escalier taillé dans le roc : c'était, à tout prendre, un ouvrage des plus grossiers, et dont la situation seule faisait la force. Il commandait par sa hauteur aux deux rives du Nil. Un pont, formé de lourdes solives, se prolongeait jusques sur plusieurs masses de granit jetées à travers le fleuve, dans un ordre à peu près demi-circulaire. Les intervalles de ces roches, tour à tour étroits ou démesurés, servaient à la fois d'écluses et d'arches, à l'échappement d'une cataracte qui bouillonnait en sifflant dans l'écume : le pont avait été brûlé. On aura l'idée exacte de ce fort, en se représentant six enceintes d'épaisses murailles, élevées l'une au-dessus de l'autre, comme de larges gradins, et dominées par une tour à plate-forme, d'où l'on pouvait surveiller tous les mouvemens de l'ennemi. Entre chaque muraille, percée d'embrasures pour lancer des flèches à l'abri, se trouvait un chemin de ronde. On s'y était

défendu pied à pied, avec acharnement, et plus d'un cadavre, fracassé par la mitraille, abattu par le plomb, ouvert par le sabre, ensanglantait ces étroits couloirs de pierre, traversés d'est en ouest par une issue diamétrale. C'était par cette voie que les faibles débris de Malek-Zibarra s'étaient dérobés à l'extermination.

Les dehors de ces fortifications plus colossales que régulières trahissaient l'enfance de l'art. Les chambres basses, que surplombaient des toits écrasés, se ressentaient de l'architecture massive empruntée aux traditions égyptiennes ; mais quand nous pénétrâmes avec des flambeaux résineux dans les noires entrailles du monument, ce fut un éblouissant spectacle que celui des trésors éparpillés sur les dalles. Des caveaux entiers étaient semés de poudre d'or, de dents d'éléphant, de plumes d'autruche, de graines de carthame, de cornes de

rhinocéros, de bois de sandal. On y trouvait pêle-mêle, brisés, informes, des coffres remplis de tissus sans doute ravis à main armée sur les caravanes. Pour traverser ces magasins confus il fallait à tout moment se baisser ou tenter l'escalade, s'effacer entre les ballots ou se créer de force un espace. Mes éperons déchiraient la soie, nous écrasions les perles sous les pieds.

Ismayl considéra froidement ces richesses. Il donna quelques instructions secrètes à des gens de sa suite; puis, précédés d'un flambeau, nous redescendîmes l'escalier qui penchait dans la plaine. On ne soupçonnait pas encore les limites du désert. Le ciel, taché d'étoiles, était abattu sur l'horizon; seulement, à la lueur des feux qui flambaient au milieu du camp, je vis près de la tente d'Ismayl se dérouler en lignes étendues la riche cavalerie des Arabes. Rien de pittoresque comme ce mouvement dans le silence, et de majestueux comme

cette noire forteresse, avec ses créneaux dans le firmament et ses pieds dans le Nil; rien de solennel comme le Nil même, ici muet, clair, offrant son miroir aux tamarins de la rive ; et là, un pas plus loin, mugissant, limoneux, verdissant de son écume déchaînée les parapets ébranlés à la ronde.

En un clin-d'œil nous eûmes regagné le camp. Les troupes présentèrent les armes et s'ouvrirent en double haie qu'Ismayl parcourut à pied. Il s'arrêtait pour causer avec de simples soldats, affectant de se prêter à leurs réparties rudes et militaires, habile à découvrir quelque vice dans la discipline, et prodigue sur ce point de paroles dures envers les supérieurs. Ismayl parodiait Napoléon. Dans les mêmes circonstances, le même instinct se met en relief à l'insu des hommes.

Nous rentrâmes dans la tente, et les troupes restèrent sous les armes.

Avant de soulever la tapisserie qui forme un vestibule dans l'intérieur du pavillon, Ismayl adressa la parole à la jeune Kaghéienne. Sans doute par les procédés du pacha elle avait compris combien son rôle était changé, car elle nous ordonna d'attendre. Ismayl en s'y résignant ne put dissimuler un sourire.

Enfin nous pûmes aborder la fille de Malek-Zibarra. Elle était accroupie à la manière orientale sur le divan d'Ismayl; et, dans sa pose à la fois digne et gracieuse, on pouvait comprendre l'ingénuité d'un enfant qui ne sait pas quel est le danger de la coquetterie.

Un châle à raies blanches et cramoisies se roulait en turban autour de ses cheveux dont les nattes lui retombaient sur les genoux. Le dolman rouge à fourrure blonde de zibet flottaitur une veste de satin, croisée sous le rebondissement de la poitrine par une écharpe de cachemire où brillait la poignée de l'yata-

ghan ; ses jambes étaient emprisonnées dans un large pantalon d'un bleu pâle, et des brodequins écarlates, trop grands pour la délicatesse de son pied, complétaient cette toilette bizarre. On eût dit un jeune mamlouk prêt à s'initier aux voluptés du harem, à faire un choix dans son sérail, à jeter pour la première fois la jalousie dans le cœur de ses odalisques circassiennes.

Ismayl me saisit le bras.

« Vous autres d'Europe, me dit-il à demi-voix en me la désignant, vous avez, avouez-le, de singulières façons de penser à notre égard. On croit que les passions nous préoccupent; que nous cherchons le sang dans le combat, le pillage après la victoire, les délices sans frein pendant la paix ; et cependant sous notre climat torride nous avons conservé dans les mœurs plus d'esprit chevaleresque qu'il ne s'en trouve au cœur même de vos civilisations

refroidies. J'ai su d'infâmes détails à propos de ces duels de peuple à peuple qui tout récemment ont désolé le septentrion. La cause était grande, les hommes étaient petits. Nous nous proposons moins, nous faisons mieux. S'il faut de l'eau-de-vie, des femmes faciles et des pillages à vos soldats bruts, c'est que la guerre est pour vous un temps de crise et de déréglement. Ce n'est pas pour si peu que j'ai les armes à la main. Je ne suis ni soldat ni pillard, et mes mœurs s'opposent à ces plaisirs misérables, trop payés s'ils amollissent l'âme, menteurs s'ils sont obtenus par la force. J'aime mieux d'ailleurs ma pensée qu'une femme. Leur beauté ne vaut pas le but que je me propose, et le moment qui passe ne mérite pas que je lui sacrifie l'avenir qui me reste. Il faut voir au delà du jour : c'est l'heure prochaine qui fait le prix de l'heure éteinte. »

Le moment ne me parut pas opportun pour

risquer auprès du pacha quelques objections en faveur de l'Europe. Je me tus.

— « Fille de Malek-Zibarra, dit-il ensuite à Zakiéh, va retrouver ton père, je ne te retiens pas. Je sais ce que c'est qu'un père dont le cœur doute ; je comprends ses superstitions et ses craintes. J'ai senti sur mes joues une larme de Mohammed-Aly, lorsqu'il m'a dit : « Pars. » Et pourtant je suis un homme. Malek-Zibarra doit prier dans la poussière ; rends-lui la paix et le courage ! Qu'il sache qu'une vierge peut quitter vierge un camp de mamlouks ! je ne suis pas un barbare. Le Koran est pour moi comme pour tous. J'honore la bravoure de Malek-Zibarra, j'en déplore l'abus. Il a mieux à faire qu'à la dépenser en ravages : je lui tends la main. Mon cœur saigne d'agrandir ces déserts déjà si larges ; j'aimerais mieux les peupler que de les dépeupler. Il y a de l'espace pour tous les fils de Dieu dans ce

monde ; l'hospitalité a ses fastes sur notre large zone. Renouons, s'il le veut, les traditions oubliées; que cette lacune cesse, il le faut. Cimentons par la paix un monument qui portera deux noms. Le ciel a maudit l'Égypte depuis qu'elle hait. Où sont ses canaux? les sables en ont fermé les écluses. Où sont ses temples? les sables en rongent la base. Où sont ses multitudes? les sables soulevés par le khamsin en ont éparpillé les tribus. L'humanité a déserté les plages où son devoir était de résister à la destruction, et non d'y aider. A la veillée des nuits, dans vos rares oasis, derniers vestiges de l'ancienne splendeur qui faisait la gloire de ces climats, est-ce qu'il ne se dit pas des merveilles sur les fêtes où la terre était conviée? Tout est sorti d'une terre où tout se meurt. Aujourd'hui, le timide aventurier du nord vient seul poser son pied de gazelle sur ces tombeaux. Il n'y cherche pas des hommes,

parce qu'il n'y trouverait pas de frères. Il s'empare avec respect des monumens qui tombent ; il ne jette sa voix qu'aux échos de l'histoire passée ; il vient pour les débris qu'il dispute au chacal et à la panthère. Ces nobles débris sont la tanière des monstres ; et l'on a tellement oublié l'Afrique, qu'à peine sait-on la route de ses ruines. Il faut marcher dans le sillon creusé par les caravanes, ou périr ; encore est-ce avec un appareil militaire ; et le marchand, le voyageur, l'artiste, sont devenus soldats. Si l'œuvre d'Amrou était osée de nouveau, si la Méditerranée se frayait encore une voie de granit vers la mer des Pharaons, vos peuplades s'éteindraient, l'Afrique orientale cesserait d'être. Il faut joindre l'intelligence au courage ; la guerre doit être l'auxiliaire et non l'ennemie de la paix. Que les mains qui sont fortes soient cordiales ! Placés entre deux mondes, vous en êtes naturellement

les arbitres, le sol neutre, le caravanserail. Votre pays est le magasin des peuples, l'entrepôt du globe; leurs arts, leurs richesses sont à votre main. Songez-y, vous ne pouvez en frustrer l'univers, et vous en seriez les dispensateurs : imitez-nous. La civilisation est campée au Kaire; mon père l'a naturalisée, elle marche avec mes tentes. Je sais qu'on ne la fait pas accepter de vive force, et c'est à regret que tant de bras sont consumés pour sévir, lorsqu'il serait plus digne de nous d'en faire un autre usage. L'industrie humaine a laborieusement chassé la stérilité des neiges du Pôle, et, par un contraste qui nous accuse, la substance féconde a disparu au Midi. Cependant le Nil est toujours là, prêt à faire circuler la vie; son limon puissant n'attend que des semences. Dieu permettra que l'Égypte reprenne son rang. Le soleil est toujours à notre zénith. Ce ne sont pas ses feux qui

dessèchent ; c'est la bravoure oisive qui ne sait obtenir du fer que le meurtre, qui frappe l'homme au lieu d'interroger la terre, et qui, pour vivre de hasards, expose à la colère des nations jusqu'à l'enfant au berceau. Pars, jeune fille, tes oreilles ont recueilli des paroles sincères ; ta voix peut désormais beaucoup. Le berger d'Israël frappa Goliath avec la fronde : c'était un enfant comme toi. Tu as plus et mieux à faire. Ton père t'écoutera. »

Après cette allocution, faite d'un ton pénétré, la pose de la jeune fille se trouvait changée du tout au tout. Ses jambes décroisées, on pied cherchant l'appui du sol, son corps jeté en avant, les doigts de ses mains écartés sur ses genoux, ses grands yeux noirs, immobiles de surprise et d'enthousiasme : tout annonçait que la voix d'Ismayl pénétrait dans son âme comme la lumière d'une révélation. Alors tomba cette forfanterie moqueuse dont elle

armait son visage, pour qu'il ne fût pas dit qu'elle eût tremblé. Elle fit un vain effort pour bégayer des paroles de reconnaissance et de respect; son désordre ne trouva pas de termes: elle se laissa glisser à terre, s'agenouilla, et porta contre ses lèvres l'hermine du cafetan égyptien. Ismayl fit un signal en frappant des mains. La tapisserie, soulevée par deux nègres, nous montra, dans une double ligne de flambeaux, l'âne zébré, conducteur obligé de toutes les caravanes, précédant une file de hauts dromadaires. A la voix d'un vieux cornac de Nubie, les dromadaires ployèrent tour à tour les genoux; on les chargea successivement d'ornemens précieux, d'étoffes blanches, de tapis éclatans et variés. Puis, lorsque le fardeau fut assez lourd, ces animaux intelligens se relevèrent; ils firent résonner les grelots d'argent qui pendaient à leur cou; des enfans nègres, armés de tambours de basque et de

cymbales de cuivre, s'élancèrent légèrement sur les croupes, en affectant de ne pas étudier leur équilibre, tandis que, montés à cru sur de petits chevaux d'une race noble, à l'encolure fine, au jarret libre et nerveux, des cavaliers nubiens, bronzés dans leur tunique blanche, et sous le turban de coton, appuyant leurs orteils, largement ouverts par la sandale, sur l'élastique étrier de corde, inquiétaient quelquefois avec l'acier perpendiculaire de la lance l'œil du dromadaire qui voulait rompre la ligne.

Je dois expliquer ici la présence des Nubiens, dans la cavalerie d'Ismayl, comme une tactique empruntée à Bonaparte. On ne l'a pas oublié : l'habile général incorporait dans les rangs de son armée ces alliés partiels que lui donnait successivement la victoire, à mesure que les régimens de la France faisaient planer, de champs de bataille en champs de

bataille, l'aigle impérial sur le terrain abandonné par la coalition. Les vaincus devenaient aussitôt des auxiliaires, et la conquête une arme. C'est le phénomène de la pelote de neige qui précipite une avalanche au bas des Alpes: c'est le secret de la gloire, c'est le secret des revers de Napoléon.

L'Égyptien avait un avantage sur son devancier: les hordes de l'Afrique tiennent leurs sermens.

Ismayl avait relevé la fille de Malek-Zibarra; il la conduisit respectueusement vers une jeune chamelle, courbée dans le sable, caparaçonnée avec élégance, chargée pour dissimuler les inégalités de la monture et modérer les soubresauts de la route, d'outres gonflées et de coussins de diverses couleurs. Près du cou de la chamelle, un enfant d'Éthiopie, nu et debout comme une statue de bronze, tenait un éventail de plumes d'autruche. Le chef des nègres,

agenouillé, reçut dans sa main démesurée le pied de la jeune fille, et, par une marque de déférence qui semble un vestige de chevalerie, il garda le sable enlevé à la semelle des brodequins. La chamelle fut conduite vers le centre de la caravane. Au sifflet du chef, tout s'ébranla, et ce ne fut plus, sous la voûte sombre de la nuit, qu'une longue procession de cavales, de lances, de soldats et de chameaux, au milieu de l'harmonie des cymbales, du retentissement des clochettes et de la clarté des torches résineuses dont on secouait les flammèches et les étincelles.

Ismayl et moi, montés sur deux chevaux arabes, nous galopions en dehors des flancs du cortége. Il accepta vivement ma proposition de me joindre à la caravane; il m'adjoignit quelques mamlouks de sa garde, et me recommanda de seconder les négociations pacifiques, si Malek-Zibarra maîtrisait assez les autres

chefs de tribus pour les amener à entrer en accommodement.

On arriva bientôt à la limite extérieure du camp. Ismayl se dressa sur les arçons, salua Zakiéh de la main, tourna bride, et, les cent torches des soldats s'éteignant à la fois dans le sable, la douteuse obscurité du crépuscule nous environna de toutes parts.

Il n'y eut bientôt derrière nous que des déserts, et en avant que des déserts. La solitude s'éveilla, s'élargit, parut dans sa grandeur; une ligne pâle dessina l'horizon et donna du relief à ses limites. La plage de cette mer de sables se creusait sous les pas; le pied de nos montures enfonçait dans les mamelons mouvans de cette plaine à perte de vue : partout une molle et tremblante arène. Au gris-bleu du ciel se mêlèrent peu à peu des nuances plus décisives, des bouffées de jour, des éclats de lumière; les étoiles

s'évanouirent ; le rideau des ombres s'éclipsa comme arraché par une main puissante. De larges reflets colorés inondèrent l'étendue ; les brumes se teignirent d'or, et, dans la ligne où plongeaient nos regards, une tache de flamme se montra sous les vapeurs d'une fournaise. Alors, et se dégageant comme l'éclair du bassinet d'une carabine, les rayons du soleil ricochèrent sur les ondulations de la solitude ; ils firent diverger sur le prolongement des blondes falaises de cette mer éblouissante l'ombre épanouie en arcades de quelques maigres palmiers.

Deux fois, en quelques minutes, le soleil sembla rebondir sur la terre ; car l'air étant calme et le moment favorable, la caravane plongeait avec ardeur dans les sinuosités sablonneuses, et l'on remontait au galop le versant occidental des collines. Ce fut enfin du sein d'une colonnade en décombres, qui

s'élevait charbonnée de poussière, et plaquée contre un horizon de feu, que l'orbe éclatant prit décidément son vol dans l'espace : il parut comme le Saint-Sacrement sur un tabernacle. Au sifflement du chef nubien, on fit halte, et tandis que les soldats idolâtres et les dévots mamlouks, inclinés vers l'orient, formulaient des lèvres la prière, avec ce silence qui impose, je pus jeter un regard circulaire sur l'immense uniformité des environs. L'étendue et le sol rivalisaient d'éclat; çà et là une gazelle effrayée fuyait avec des élans prodigieux, ou, sur le sommet de la dune la plus proche, un buffle massif nous examinait stupidement. Les ruines m'intéressaient ; mais il fallait partir. Nous devions laisser la colonnade qui me préoccupait à notre droite, et tout ce que je pus faire, pour la satisfaction de ma vive curiosité, fut de m'élever dix minutes sur les arçons. Je vis parmi les anfractuosités des

roches et les entassemens confus de pierres, sillonnées d'exhalaisons lumineuses, de colossales statues assises les mains sur les genoux, des caryatides courbées sous de puissantes dalles et prêtes à rompre sous le poids, puis, élancées dans les airs, de mélancoliques aiguilles de granit dominant cette ville sans nom, où il n'y a plus de vivans. Combien de grandes choses mortes! mais aussi combien de misérables! et sur le tout, sans doute, l'hiéroglyphe railleur dont on croit trouver la clé tous les ans; style lapidaire dont l'alphabet est perdu.

On chemina presque tout le jour sous le disque perpendiculaire du soleil qui clouait nos ombres à nos pieds. Les cailloutages crayeux et pâles de ces sablonnières sans terme réverbéraient une chaleur suffocante. Nous étions, à la lettre, sur le foyer d'un miroir ardent. L'atmosphère semblait de gaz. Le

découragement qui naît de la fatigue se devina bientôt dans notre silence. Les mamlouks mornes interrogeaient avec langueur ces grèves incendiées. Plus d'un hésita. Les dromadaires eux-mêmes paraissaient n'avancer qu'à regret, En vain l'on hâtait la marche : il semblait que l'on fût toujours au centre de ce disque désespérant. Pas une brise, pas une citerne, pas un arbre : rien, qu'un monotone espace et cet accablement qui fait vaciller les paupières. Je sentais l'énergie morale s'éteindre en moi par degrés ; la vie m'échappait. Le bruit monotone, le lassant carillon des grelots de nos montures, me livraient à une somnolence perfide ; mes paupières s'abattirent plus d'une fois. On se laisserait aller infailliblement à cette léthargie meurtrière, si la férocité des indigènes, qui sont à l'affût pour donner la chasse aux voyageurs, ne maîtrisait l'imagination en stimulant la crainte. C'est un supplice

dont on ne se fait pas l'idée, que ces rèves distraits par le réveil, que ces songes interrompus par des réalités. La vision de ma patrie vint cent fois interrompre mes idées que je ne gouvernais plus; quelquefois je ne pouvais démêler qui, de la France ou du désert, était le mensonge. Estimées sur la mesure des souffrances, les heures sont alors infinies et douloureuses comme l'horizon. Déjà même, je ne résistais plus que machinalement à cette ivresse de sommeil et de feu; mes yeux brûlés étaient le centre d'un cercle de flammes; des fascinations fiévreuses déployaient dans mon cerveau les plus bizarres fantasmagories, lorsque les chants de joie de nos soldats, détonant de concert comme un orage au milieu de la reprise des cymbales et du galop plus hâté des dromadaires, triomphèrent heureusement de ce vertige, et m'apprirent que nos montures pressentaient enfin le voisinage d'une source.

Les fatigues furent oubliées, la satisfaction brilla dans toutes les contenances. La caravane reprit sa marche triomphale, sa régularité militaire; et, après avoir gravi des monticules, labouré des plateaux, descendu des ravins, nous aperçûmes la bienheureuse source qui bouillonnait dans un bois de tamarins, de bananiers, de platanes, sous une confusion de rochers d'où s'élançaient de la base au sommet des touffes de roseaux, des lotus bleus et des tiges blanchâtres de coloquintes.

Par une rencontre inespérée, qui d'ailleurs faillit nous être périlleuse, notre cortége se fortifia sur ce lieu d'une petite troupe de Kaghéiens. Ils s'étaient embusqués pour tomber sur la caravane; car ils avaient aperçu de loin qu'elle se composait en grande partie de mamlouks de la garde d'Ismayl. Le chef des Nubiens fut le premier qui les signala. Il n'y eut qu'un instant d'hésitation. La fille de Malek-

Zibarra gagna les devans et se fit connaître. En conséquence, les carabines furent rejetées en bandouillère, les lances redressées; on fraternisa. Les esclaves se hâtèrent de soulager les chameaux, d'organiser des tentes sous la protection des platanes, dans un ordre indiqué par la coutume; et, en qualité de commandant militaire, j'éparpillai sur divers points des sentinelles qu'on relevait de quart d'heure en quart d'heure.

En prenant notre repas à l'ombre, nous apprîmes de ces nouveaux compagnons que le terme de notre voyage se trouvait à quelques heures de là. Malek-Zibarra s'était fait suivre de ses peuplades armées; il recrutait en ce moment autour de lui les Maleks des tribus environnantes qui se coalisaient pour la défense universelle. La stratégie perfectionnée des mamlouks exigeait cette concentration. Zibarra campait dans un adouar peu distant. Un

congrès devait s'y tenir, où l'on pouvait s'attendre à des résolutions extrêmes. Les ressentimens agglomérés pouvaient retarder l'accomplissement des hautes pensées du pacha. Ajourner, c'était tout perdre. Zakiéh, gagnée au fils de Mohammed-Aly, ne voulut pas se permettre un trop long retard. Quand, au déclin du jour, le soleil ne traversa plus l'atmosphère que par des rayons obliques, lorsque les brumes de la rosée, concentrées sous la couche sablonneuse des grèves, s'interposèrent librement comme un mur d'ambre entre le ciel et nous, elle me pressa d'ordonner à la caravane le chant du départ. Ce signal, et l'espoir d'en finir bientôt avec le désert, furent accueillis avec des acclamations retentissantes. Toute la nuit on fatigua la solitude, et le lendemain, aux premières fusées du crépuscule, verdoya devant nous le mur de gazon qui formait le rempart avancé du camp de Malek-Zibarra.

Un Kaghéien fut détaché en parlementaire : nous fîmes halte. Il revint, après avoir stipulé les conditions hospitalières de notre bien venue. Zakiéh n'avait pas voulu quitter la caravane ; elle se regardait comme un otage. Sa présence était effectivement notre seule garantie. Il est juste de le dire : à la férocité la plus implacable envers leurs ennemis, ces hordes de l'Abyssinie joignent souvent un respect héroïque pour les actes de confiance qui flattent l'orgueil africain ; mais le mieux était de ne pas s'y fier. Après tout, nos carabines auraient été funestes pour ces hommes presque nus et la plupart mal équipés. Leur intrépidité seule rend le premier choc dangereux : ils se battent avec acharnement, sans ordre, sans prudence ; mais ils sont à la merci des moindres terreurs paniques. Aussi les mamlouks, fiers d'être de la garde d'Ismayl, quoique incertains peut-être sur l'issue de l'aventure, se gardèrent de

laisser paraître aucun doute, et s'occupèrent surtout de faire, par leur tenue brillante, honneur à leur général, honte à leurs adversaires.

L'importance de son rang parmi les chefs de tribus retenait Malek-Zibarra sur l'emplacement où nous devions nous rendre. Il ne voulait pas qu'il fût dit que sa dignité eût été sacrifiée à la légère par une déférence à des émissaires d'Ismayl. De notre côté, il était essentiel de se borner à la restitution pure et simple de Zakiéh, et de rester, jusqu'à nouvel ordre, sur la limite d'une générosité sans caractère politique. C'est ce qui eut lieu de part et d'autre.

On arma les pistolets, on chargea les carabines ; je parcourus les rangs, je prescrivis l'attention et le silence. La solennité de ces préparatifs fit étinceler sur tous les fronts la résolution et le courage. A la principale entrée

de la bourgade nous fûmes reçus par des fantassins, demi-nus dans leur blouse qui ne cache pas le genou, fiers de leur nombre démesuré. Là, des esclaves du pays débarrassèrent les chameaux des présens d'Ismayl, et par mes ordres, notre caravane dressa ses tentes en dehors des fortifications : les esclaves restèrent près des bagages. Un détachement de cavaliers du Kordoufan, le sabre nu, se mit à la tête de notre compagnie de mamlouks, et nous pénétrâmes sur quatre de front, au grand galop, entre la double file de fantassins qui s'échelonnait dans la rue. Les lances, horizontalement renversées, formaient, de droite et de gauche, une balustrade qu'essayait de ployer, pour tout voir à son aise, une foule turbulente d'hommes, de femmes, d'enfans. Nous fûmes accueillis par une salve d'exclamations sauvages, de trépignemens de pieds, de défis et de cris confus. On crut d'abord que nous étions

prisonniers. Malgré la richesse de l'oasis et de sa végétation si délicieuse, par le contraste du désert, l'aspect de ce peuple et de ses demeures est des plus tristes. La bourgade s'enfonce dans une vallée ; les regards s'étendent à perte de vue sur des huttes rondes, en briques, en pierres calcaires, rouges ou jaunâtres, dominées de toits coniques en chaume, égayées d'arbres magnifiques. Puis dans les éclaircies, au loin, sous des montagnes à pic, pelées à la cime et fendues par des ravins, se déroulent des prairies vertes, où paissent librement des cavales et s'élèvent çà et là quelques lourds édifices. Par leur masse et leur délabrement, ces ruines, vestiges du christianisme qui a passé par-là et que l'on a chassé, paraissaient être à la fois le domaine des lézards et des chefs de tribus. Rien de caractéristique dans les hommes, à part leur stature colossale et leur presque nudité. Quant aux femmes, le luxe extravagant

des bijoux fait ressortir l'indigence de leur parure : à leurs jambes, de riches bracelets ; à leur poitrine, des lignes de colliers ; à leurs cheveux, des rangs de perles ; à chaque doigt, des bagues en profusion ; des boucles massives aux oreilles et aux narines; pour tout vêtement une pièce de coton blanche ou bleue tourne autour du corps et retombe sur l'épaule gauche. Les enfans sont nus. L'insouciance et la prodigalité du bandit se lisent dans ce faste et dans cette misère. Je me tins sur mes gardes, et hâtai le pas de la troupe pour ôter à cette horde la fantaisie de nous assaillir. En revoyant la fille de leur chef, ils poussèrent des rugissemens de joie, et malgré les coups de lance ou de cravache d'hippopotame, quelques femmes se glissèrent intrépidement jusque sous les pieds des mamlouks. Il y eut un moment où l'enthousiasme alla jusqu'à la révolte, et le rétablissement de l'ordre jusqu'au meurtre. Le sang

coula : des soldats furent étouffés dans la presse, des femmes tuées à coup de sabre ; on écrasa des enfans, et déjà même les pierres se croisaient avec furie au-dessus de nos têtes, quand un large flot de cavaliers, précédés d'une masse de fuyards, dont notre intrépidité divisa le courant, balaya tout l'espace qui nous séparait du centre de la ville ; et nous aperçûmes, au milieu d'un cercle de palmiers, l'immense rotonde du grand conseil.

Cet aspect ne manquait pas d'une certaine élégance. En guise de toit, de larges bandes d'étoffe, alternativement blanches et bleues, venaient se croiser diamétralement de tous les points de la circonférence sur un pilier qui soulevait dans les airs le centre de la rotonde. Une boule d'or décorait le faîte du cône où venaient se presser et mourir en pointes effilées les sommets de longs triangles dont la base élargie se tendait sur des troncs de dattiers.

Au panache de ces arbres on avait substitué des plumes d'autruche. Chaque intervalle de la colonnade pittoresque était masqué jusqu'à terre par une espèce de store, avec cette éternelle symétrie du bleu et du blanc, couleurs favorites du pays. Les frôlemens continus qui faisaient trembler cette cloison légère, le bruit sourd mal renfermé dans la vaste enceinte, le nombre prodigieux d'esclaves noirs immobiles et la main sur l'yataghan de leur ceinturon, indiquaient suffisamment l'assemblée des Maleks et le sanctuaire des délibérations.

Pendant les inévitables lenteurs du cérémonial, j'eus le loisir d'observer qu'au-delà des palmiers dont nous avions franchi la première avenue s'étendait peu à peu un cordon circulaire de fantassins, dont l'attitude etait grave et les lances pressées entre elles ainsi que les épis dans un champ de blé. Les mamlouks, dont j'interrogeai la contenance, avaient le

sourire du dédain sur le visage, et leurs mains caressaient la ciselure du pommeau de leurs armes à feu. Il me parut cependant que ces précautions étaient prises dans notre intérêt, pour servir de barrière à la foule dont les têtes confuses bouillonnaient au-delà comme les vagues du Nil entre les roseaux d'une cataracte. Après tout, ce n'était pas la seule fois qu'avec un petit nombre d'Égyptiens, dans une crise analogue, j'avais passé sur le ventre à de semblables ramas, dont le courage stupide est toujours sans effet, puisqu'ils ne sont pas encore assez civilisés pour se servir de la poudre. Et pour tout dire, les cavaliers restés près de nos bagages avaient reçu l'ordre précis de nous seconder vigoureusement au moindre signal, en cas de trahison et de piéges.

Enfin, six nègres, commandés par un robuste Kaghéien, vinrent chercher la fille de Malek-Zibarra. Elle continua de s'appuyer sur

mon épaule lorsqu'elle descendit de sa chamelle. Après avoir remis la bride de mon cheval entre les mains d'un esclave, je pénétrai dans l'enceinte, dont un fantassin souleva devant nous les rideaux avec le fer de sa lance.

Le coup-d'œil offrait un mélange extraordinaire de richesse sauvage et de majesté patriarcale. Malek-Zibarra, dans tout le luxe du costume oriental, les jambes croisées sur des coussins cramoisis, occupait la place d'honneur au milieu d'un demi-cercle en estrade de Maleks ses égaux, non moins magnifiques, et accroupis également à l'égyptienne. Derrière chacun des Maleks se tenaient des groupes de nègres, et, dans chacun de ces groupes, l'esclave principal portait sur son épaule nue le sabre de son maître, renfermé dans le fourreau d'onagre à garniture d'argent, symbole des droits de la délibération où la raison doit présider et non la force. A leurs pieds, au-dessous de l'estrade,

des noirs agenouillés, entre des plateaux de sandal et le réservoir des pipes à sculptures d'ivoire, coupaient du tabac ou mélangeaient des breuvages. Le reste de l'enceinte, à partir du pilier central, était occupé par une barrière ; et des deux côtés de l'avenue que je parcourus d'abord avec la fille de Malek-Zibarra pour m'avancer vers l'assemblée, des spectateurs nombreux et pressés en lignes parallèles, se tenaient sur leurs talons avec un silence respectueux.

Chacun des Maleks s'empressa de réprimer de son mieux l'inévitable instinct de la curiosité par une attitude pleine d'insouciance et de morgue. Je pus lire sur ces fronts basanés l'impatience qui se déconcerte et la colère qui se concentre. A l'aspect de sa fille, Malek-Zibarra éprouva un tressaillement. Je vis une larme se perdre dans sa barbe grisonnante. Zakiéh fit un mouvement pour se précipiter

vers lui. Le Kaghéien qui nous guidait la retint à distance : elle étendit les mains et s'agenouilla.

— « D'où venez-vous ainsi faite, jeune fille? s'écria Malek-Zibarra d'une voix tonnante. Est-ce chez les ennemis de votre nation que vous devez aller déposer la parure de vos compagnes? Qui vous a permis de rester dans le camp d'Ismayl? Deviez-vous être loin de moi lorsque l'ange maudit déshonorait le front d'un père, en blessant avec l'éperon de la peur les flancs du cheval qui voulait fuir? Et quand mon honneur est flétri, Zakiéh, qu'avez-vous fait du vôtre? »

Zakiéh se releva fièrement; elle tira l'yataghan caché dans son sein.

— « Ce que j'en ai fait, mon père? J'ai teint trois fois cette arme du sang mamlouk. Trois cadavres de soldats, tués par une femme, sont

étendus sur la grève du Nil. L'acier ne m'a pas menti : voyez sa rouille ! »

Un murmure circula dans l'assemblée.

— « Et comment se fait-il que vous reveniez ici sous la protection de ceux dont vous avez tué les frères? Ne mentez pas, jeune fille, il y a des yeux qui sondent les âmes, des juges pour frapper l'enfant qui trompe.

— » Mon âme n'a point de voiles, et je ne crains ni ne trompe. Si le fils de l'Égyptien, aux pieds duquel la force m'a traînée, eût posé sur moi sa main sacrilège, je ne serais pas venue chercher des juges, je me serais jugée moi-même.

— » Zakiéh, le crime appartient à la violence. Là où il n'y a pas complicité, l'honneur se réfugie dans l'indignation. C'est quelque chose d'être pure auprès du ciel et vierge devant Dieu.

— » Je le suis devant Dieu et devant les hommes.

— » C'est donc un miracle, ma fille, dont il faut remercier le ciel, puisqu'il a fait tout a coup descendre le respect pour une faible enfant dans l'âme de notre plus cruel ennemi.

— » C'est qu'il n'est pas notre ennemi, reprit la jeune fille avec chaleur ; c'est que s'il tient l'épée avec force, il la promène à regret sur des frères; c'est que pour son esprit, jaloux d'une gloire mille fois plus grande que celle des combats, le triomphe n'est qu'un moyen de féconder généreusement dans ces déserts les germes de la paix et des arts si chéris du reste de la terre.

— » Que nous parles-tu des arts et de la paix, jeune fille? reprit impétueusement un Malek presque sexagénaire. Qu'as-tu, depuis le berceau, jamais vu du reste de la terre, sinon

des trafiquans ou des soldats? Les premiers sont de vils juifs d'Europe, accourant ici pour se conduire comme de misérables larrons sans courage, en troquant les bénéfices de l'usure, si familière à leur secte, contre nos trésors acquis par la bravoure; les autres sont des scélérats gorgés d'or chez eux, et qui, lorsque nous sommes à la poursuite des esclaves dans les gorges des montagnes, viennent en nombre et d'un pas furtif voler insolemment nos fils pour les asservir. Ils s'appellent des marchands, et ils trompent; ils se disent des braves, et ils se servent d'une arme à feu; arme de lâche, qui protège la peur et tue d'un coup invisible l'ennemi qui les défie. Ce sont des voleurs et des assassins. Il faut les exterminer. Dieu est pour nous. La paix qu'ils apportent est un guet-à-pens, les arts qu'ils nous vantent sont une supercherie. Ils peuvent séduire des femmes: des hommes les méprisent.»

Un cri général d'approbation salua ce discours du vieillard.

« Il n'y a ici ni séduction ni supercherie, reprit Zakiéh. Qui ose douter lorsque je parle et que Malek-Zibarra me croit? Quand les cheveux blancs recouvrent une tête folle, la raison s'exprime dans les jeunes voix. Je ne suis ici sur les genoux que devant mon père. Si des juifs vous ont volé par ruse, vous avez volé par violence; si l'on emmène vos enfans en esclavage, c'est que vous allez aussi à la chasse des hommes. Comme vous ferez on vous fera : Ismayl me l'a dit. Ma mère était d'un climat dont vous ne savez rien, quoique vous ayez vécu. Souvent aux fraîches nuits du désert, lorsque je grandissais aimante et curieuse, elle m'a dit en pleurant d'être captive, des chants magiques, des choses d'un autre monde, la liberté des mœurs paisibles, le travail qui a ses prodiges, les mers soumises à

l'homme et resserrant les liens fraternels entre des pays séparés de toute la distance du soleil qui paraît au soleil qui disparaît. Vous n'êtes pas ce que vous croyez être. L'ange qui éclaire les esprits n'a pas eu le loisir de détacher pour vous un des rayons de sa couronne de lumière. Votre industrie est barbare, le nécessaire lui manque; et la preuve, on vient de me la donner à l'instant même; car vos armes sont moins puissantes que les armes des peuples voisins. Ce Malek n'était-il pas sur le point de m'assurer qu'on doit choisir nos armes pour se mesurer avec nous! C'est aussi sans doute ce que doit dire la gazelle des alentours quand on la chasse avec la lance. Encore n'est-elle pas, je crois, la créature privilégiée du ciel : l'intelligence lui est refusée; et, à voir vos visages, on vous prendrait pour des hommes. »

Un des chefs étendit la main.

« Est-ce pour écouter complaisamment une femme insulter à nos coutumes sacrées que Malek-Zibarra nous a convoqués près de lui? N'est-il pas temps de venger le sang qui fume encore, et de mettre fin à cette lutte insensée de l'inexpérience contre la sagesse, de l'enfant qui ne sait rien avec le vieillard qui sait tout? »

Malek-Zibarra tourna sur celui qui venait de parler un regard sauvage.

« Je n'ai pas plus attendu votre secours pour commencer la guerre que vos conseils pour sortir de la crise où votre abandon m'a laissé. Cet échec n'est pas à ma honte, mais à la vôtre. Seul j'ai retenu dix jours entiers l'armée d'Ismayl; et lorsque je devais attendre au moins, pour prix de mes efforts dans cette lutte inégale, que vous arriveriez à mon secours de toutes parts à la tête de vos troupes, vous semblez n'être venus que pour délibérer et dis-

puter le commandement. En ce moment, il ne faut à mon armée que moi pour général. On fera le choix du plus habile lorsque vous présenterez comme titre à la préférence autant de braves qu'il en est venu se joindre à moi dès que je l'ai désiré. Tous les miens sont présens. Mais grâce à votre manque d'énergie, je ne vois qu'une seule chose à discuter dans votre intérêt; c'est la vraisemblance des paroles de ma fille et les conditions que vous peut offrir Ismayl.

— » Zibarra, reprit avec vivacité celui que cette repartie amère semblait concerner plus directement, tu défends ta conduite qu'on ne blâme pas pour trouver un prétexte de séparer tes intérêts des nôtres, et ton premier pas vers l'Egyptien est dans celui que tu fais contre nous : la ruse se fait jour. Ta fille suit sans doute des inspirations secrètes : dès lors la franchise est de nous avouer sans détour qu'elle arrive

à l'instant d'une mission auprès du pacha.

— » Je ne crains personne, dit Malek-Zibarra en portant la main à son poignard.

— » Nous sommes dans l'enceinte où l'on délibère, s'écria le chef des vieillards ; l'hospitalité est notre droit. Ici celui qui verserait une goutte de sang attirerait sur son front la colère des peuples et la proscription du ciel. »

Malek-Zibarra baissa ses regards étincelans, mais un sourire sinistre passa comme un éclair sur sa bouche.

— « Eh bien ! reprit avec plus de force le Malek menacé, puisqu'il n'est question que du commandement, et non de savoir quels postes nous devons assigner à nos braves ; puisque, au lieu d'un vaste plan de défense dont nous espérions convenir, il ne s'agit tout au plus que de créer un maître dans cette assemblée d'égaux, Zibarra peut être satisfait : nos tribus attendent des ordres, les troupes sont

prêtes. Chacun de nous peut les amener sur ce lieu où se pèseront les droits, où se compteront les suffrages. Il s'agit seulement de quelques heures pour que nos titres soient en présence. Dès lors on ne pourra contester à notre indépendance la faculté d'élire entre tous le plus digne, c'est-à-dire le moins suspect.

— » Et que ferez-vous, déjà divisés comme vous l'êtes, reprit la fille de Malek-Zibarra, contre l'artillerie d'Europe qu'Ismayl traîne à sa suite ? Oh ! la noble bravoure que celle qui s'obstine dans son impuissance et livre stupidement des peuples entiers à l'extermination, pour sauver l'honneur du brigandage ! Je sais quelles haines, que le temps n'éteint pas, s'éveillent rapidement dans les tribus à la voix des Maleks. Le signal en est donné. Vos masses unies pourraient résister encore ; désunies, et elles le sont, toutes passeront au vainqueur qui s'avance, soit par la loi du fer, soit par

l'esprit de vengeance qui prépare en secret ses désertions. Écrasés en détail ou traîtres l'un à l'autre, voilà votre avenir. Bravez-le!»

La colère de l'assemblée à ce discours faillit éclater avec une violence inouie. Tous se récrièrent à la fois. L'orateur sexagénaire arrêta pour un moment cette explosion en prenant avec solennité la parole.

—«Malek-Zibarra, sommes-nous à la merci d'une enfant dans une assemblée où les plus graves tremblent de proposer leur avis? Que dans le mystère de sa demeure, pendant les charmes de la paix, le chef qui n'a pas à prendre des résolutions d'homme se délasse à des chants de jeune fille, et lui fasse redire les traditions des vieux âges dont il s'est donné la tâche d'embellir une excellente mémoire, rien de mieux. Ici ces voix frêles sont bannies, ces timidités sont mal venues. On ne médit du combat qu'à l'oreille des lâches, et c'est la raison

qui seule peut venir désarmer la bravoure. Dis à cette belle enfant de se taire, car tes discours trouveront sans doute plus d'échos dans nos poitrines que ses discours. Le temps est un don précieux, et celui qui le perd en doit compte.

— » C'est vous, reprit Malek-Zibarra, qui avez désiré ce qui se passe, et je ne m'y suis pas trompé. Votre défiance m'entourait. Il y a, je le sens, au fond de certaines consciences, des ressentimens qui ne me pardonneront pas leur hésitation quand je n'hésitais pas. J'ai combattu le premier : on voudrait ternir la gloire d'une hardie résistance à laquelle j'ai seul part. Quelques-uns de vous ont demandé que le peuple fût présent, qu'on s'expliquât devant lui : il nous écoute. Les chefs de famille sont devant vous. C'était pour invoquer des lumières, disiez-vous; c'était pour que la sainteté de nos efforts fût éclatante comme notre droit. Que me

parle-t-on de mystère maintenant? On avait besoin de tous les bras, on s'est empressé de parler à tous les cœurs. Eh bien! ma fille a été franche, sa jeunesse l'excuse. La jeunesse est un crime qui s'expie tous les jours. Qu'avez-vous à vous plaindre? de ne pouvoir lui répondre? Essayez-le. Cela doit vous être facile; vous avez tant vécu! Vos cheveux blancs prouvent votre sagesse. Une enfant vous fâche! Calmez-vous. Je verrai ce que je pourrai dire lorsqu'on me suspectera moins de dicter ses paroles.

— » Une défaite vous a laissé des scrupules, répondit froidement le plus impétueux des Maleks; votre résolution s'en est troublée. Dans le désastre on est superstitieux. Tout ce qui recule l'instant de revenir à la charge semble une inspiration du ciel. En revoyant les lances des tribus, à l'éclat militaire d'une multitude amoureuse de batailles, votre éner-

gie renaîtra ; nous devons agir. Demain, au lever du soleil, votre camp sera la terreur d'Ismayl. Adieu ; comptez sur nous, et vous compterez mieux sur vous-même. »

Pendant cette allocution dédaigneuse, sur un geste imperceptible de Malek-Zibarra, un nègre s'était penché vers son maître. Après avoir recueilli quelques paroles, il sortit. Tous les Maleks s'étaient levés, la conférence allait se rompre.

— « Est-ce là ce que les tribus attendent? s'écria le chef des vieillards avec amertume. Quand vous avez mis le pied dans cette enceinte, elles ont imploré le ciel en se courbant dans la poussière, et leurs prières sont redescendues en bénédiction sur vos têtes, comme la rosée des nuits; cependant les rides de la colère vont écrire dans les plis de vos fronts les vains débats par lesquels vous avez usé votre courage. Les peuples ne croiront

plus en vous. Cet Ismayl, qu'on dit si dangereux, vaincra mieux avec vos haines qu'avec ses armes. L'insolent mamlouks tiendra sa conquête de nos mains. Ce n'est pas tout : la liberté des tribus périra. Les liens de la confiance une fois brisés entre les Kaghéiens et les Maleks, ils regretteront, croyez-moi, de s'être choisi tant de chefs habiles à disputer, au lieu d'un seul capable de concevoir et d'agir. Ne seront-ils pas conduits en effet, si vous abdiquez vos devoirs, à suivre les bannières d'un aventurier plus résolu, ou à jeter lâchement les armes, parce que vous n'aurez pas su même stipuler à propos les conditions de la paix?

— « Tu as dit vrai, reprit Zibarra dont le maintien était devenu plus grave : il y aurait pour les tribus indignées une excuse dans la révolte, si le pouvoir qui nous est remis par le vœu des familles ne tournait qu'au détriment des peuples. J'entrevois cette extrémité naître

du sein de nos violences. Il faut opter sans retard entre la paix et la guerre : c'est la loi du moment. Hésiter c'est trahir. Ces querelles me lassent. L'intérêt des tribus a parlé. Le brave qui punirait sur nos têtes l'abandon de ce puissant intérêt, et qui donnerait à tous les courages la force de l'ensemble en usurpant l'autorité, serait alors grand à leurs yeux. Il le serait à juste titre ; on l'absoudrait de tout notre sang versé ; car ce serait pour le salut du territoire. Nos petits-fils vanteraient son nom. Sa mission toute-puissante de vengeur tournerait bientôt sans doute contre les libertés de l'Abyssinie, et l'idolâtrie de la reconnaissance achèverait l'œuvre de sa hardiesse : mais les grandes pensées justifient l'usurpation, l'instinct des masses y consent. Le sauveur des peuples en est l'orgueil et le maître; son droit est dans l'énergie. N'est-il pas vrai, Maleks, que le choix est désormais entre la vie et la

liberté? qu'il faut ou nous unir, ou nous attendre à voir sortir de nos rangs l'homme de cœur et de fer que les circonstances appellent? Eh bien! fort d'avoir mis sous ses pieds votre autorité qui s'affaiblit et se meurt dans la discorde, il pourrait alors traiter ou combattre, tandis que l'anarchie de nos volontés paralyse toute action rapide. Ta parole, vieillard, a porté sa lumière : tu as bien et sagement dit. C'est donc à nous de faire à l'instant même ce que feraient peut-être, au péril de nos têtes et de leur avenir, les tribus justement exaspérées. »

Un retentissement presque universel de bravos salua la conclusion de ce discours. Une conjecture étrange traversa mon esprit; elle y jeta vivement une clarté douteuse sur la forme équivoque des considérations que Malek-Zibarra venait de faire valoir. C'était comme la justification préalable d'un coup d'état.

Un des Maleks, celui dont l'ironie avait plus d'une fois effleuré l'orgueil de Zakiéh, laissa glisser un regard incertain sur le regard intrépide de son adversaire. L'assemblée entière, avec une confiance profonde, se remit sur les coussins, et le plus grave silence remplaça bientôt le tumulte.

Le nègre précédemment sorti rentra et vint toucher l'épaule de son maître.

Alors Malek - Zibarra frappa dans ses mains.

Soudain, aux piliers de cette vaste rotonde, les nombreux rideaux tremblèrent; les toiles blanches et bleues furent en un clin-d'œil arrachées. Malek-Zibarra, le front radieux, l'œil étincelant, saisit un sabre des mains de son esclave. Par les intervalles des dattiers qui laissaient voir une forêt de lances, des nègres, munis de larges coutelas, se ruèrent comme un seul flot sur l'assemblée stu-

péfaite, égorgeant, sans pitié comme sans distinction, les Maleks d'abord sans défense. Alors des cris de trahison retentirent; les Maleks firent volte-face; la frénésie trouva des armes; l'amour de la vie eut ses prodiges. Zakiéh, d'abord étonnée, se jeta devant son père contre lequel bon nombre de chefs exaspérés tournèrent avec acharnement leur fureur. La jeune lionne avait flairé le sang, elle se retrouvait toute entière. L'africaine se montra. En même temps, une éclatante musique de cymbales et des cris confus, désordonnés, à fendre le ciel, retentirent à la fois au dehors. Le nom de Malek-Zibarra fut proclamé par plusieurs milliers de voix. A l'extérieur, les clameurs de l'enthousiasme se mêlèrent aux rugissemens du massacre qui bouillonnait sous mes yeux. L'armée formait un rideau de fer entre le crime et la joie. Bientôt ce ne fut dans l'espace, de plus en plus resserré, qu'une effroyable mêlée;

qu'une bruyante orgie de sabres qui se frappaient avec des éclairs; d'exclamations féroces, interrompues à coups de poignards; de cadavres roulant sous les pieds; de combattans qui se heurtaient corps à corps dans l'arène; de sang qui jaillissait aux visages, de hoquets éteints par le fer, de lâches demandant pitié; de cris, d'insultes et de rires sauvages; tandis que les rayons du soleil, conviés tout à coup à la fête, divergeaient librement entre les arbres; se jouant avec l'or de leur reflet sur les magnificences pittoresques et militaires du dehors; sur les toiles volantes, livrées partout au souffle de l'air; sur ces groupes qui m'environnaient, hâves, effrayans, convulsifs; pâles d'épouvante, ivres de colère; inondés du sang qui coulait partout; luttant des pieds, des mains, des dents; rampant comme des reptiles pour conserver la vie, ou ne pensant à se défendre contre la force que

pour ne pas expirer sans vengeance.

J'avais été, dès les premiers éclats de la bagarre, protégé par dix Africains vigoureux contre les efforts inouïs de ceux qui devaient infailliblement succomber dans une lutte si monstrueuse. Je puis rendre justice à leur courage : ils me firent douter de la puissance du nombre devant l'énergie du désespoir, et j'aurais eu regret, pour ma propre défense, d'avoir à faire cause commune avec leurs assassins. Enfin, Malek-Zibarra, défiguré par le sang qui le souillait, riant d'un rire de tigre, posa son pied triomphant sur la tête fracassée du Malek dont les sarcasmes indiscrets avaient provoqué cette boucherie. Pêle-mêle, au milieu des nègres éventrés, les cadavres des malheureux Kaghéiens palpitaient encore. Méconnaissables d'ailleurs, et tailladés en tous les sens de blessures profondes, deux des leurs survivaient seuls. Agenouillés, tremblans, ils

n'avaient pas la force d'implorer la miséricorde des bourreaux. J'obtins leur vie. On apporta des cordes pour les garotter; et, d'après l'ordre du maître, le damas des esclaves sépara des troncs les têtes des morts, que l'on plaça méthodiquement les unes sur les autres, à la manière des boulets dans un de nos parcs d'artillerie. Je n'exagère pas : nous avions du sang jusqu'à la cheville.

Quoique rassasié de meurtres, Malek-Zibarra ne perdit pas de vue les résultats de sa résolution soudaine. Sa garde seule avait vu le crime, et souriait à l'explosion bruyante des joies de la tribu, dont les clameurs voilaient les clameurs des victimes. Plusieurs officiers s'élancèrent à cheval, et furent assurément propager dans les tribus environnantes le récit falsifié de cette iniquité magnifique. Les mensonges ne coûtent pas aux assassins, et la faiblesse a doublement tort quand elle succombe.

J'appris depuis d'un kordoufan que je vis au Kaire, les détails minutieux d'un prétendu complot qui n'avait jamais existé que dans la nécessité politique de consacrer un coup d'état par une imposture : hommage que la force rend à la justice, en s'avilissant jusqu'à se déguiser.

Quoi qu'il en soit, après quelques minutes données aux conséquences probables de cette entreprise aussitôt exécutée que conçue, Malek-Zibarra, se tournant vers moi, après avoir souri à sa fille, me dit avec la dignité d'un roi qui parle à l'envoyé d'un roi :

« Retournez vers Ismayl; mon peuple et « moi nous seconderons ses nobles desseins. « Qu'il commande; je veux être son ami, son « imitateur, son bras dans ces contrées. L'hu- « manité a besoin de repos. Dites-lui ce que « vous avez vu. Je veux ce qu'il veut. Ces « têtes traverseront les déserts à la lance

« de vos cavaliers. Je lui demande son es-
« time. Il m'a rendu ma fille vierge; je lui
« renvoie ses ennemis morts : nous sommes
« quittes. »

le spectre.

LE SPECTRE.

J'avais acheté sur les limites de Fromainville, et presque sans bourse délier, une maisonnette, pour me donner le divertissement d'aller quelquefois rêver tout à mon aise sous les frais ombrages de la forêt de Saint-Germain.

C'était une petite masure avec un jardin fermé d'une haie de sureaux et de groseillers. L'hiver, cet endroit est inhabitable, à cause du voisinage de la Seine, qui s'étend au-delà des clôtures, inonde les caveaux, et nécessite pour les propriétés du littoral des réparations fort coûteuses lorsque les eaux se sont retirées. Mais pendant six mois de l'année ce paysage est un des plus beaux que je sache, avec ses îlots sur la Seine et ses magnificences forestières. Il prit fantaisie à ma mère, convalescente et domiciliée pour le moment à Saint-Germain, chez une de ses amies, de passer la belle saison dans ce qu'elle appelait en riant ma terre. Pour cela nous fîmes emplette, dans les environs, de quelques meubles indispensables et d'outils de jardinage, que je comptais bien utiliser, parce que je m'étais alors farci la cervelle de prétentions agronomiques. Le jour pris, un cultivateur de Fromainville, nommé

Perrin, dont j'avais fait connaissance en allant inspecter pour la première fois le petit domaine du bord de l'eau, devait revenir, avec sa charrette, du marché de Poissy, où il était allé le matin porter des luzernes. Nous l'attendîmes. Il était assez tard quand il revint charger notre léger bagage. Ma mère, d'une santé des plus frêles, ayant indiscrètement abusé de ses jambes pendant la journée en visitant les alentours qu'elle ne se lassait pas de parcourir, nous lui composâmes un divan de fougères et d'herbes, sur lequel Perrin lui conseilla de s'asseoir, entre les meubles et les provisions, tandis qu'il mènerait lentement le cheval par la bride sur un chemin tantôt sablé, tantôt garni de pelouse, et par un des sentiers de la forêt.

Nous cheminions depuis près de deux heures avec gaieté sous les colonnades et les dômes des charmes grêles et des ormes centenaires que le

soleil perçait à peine de ses rayons. C'était l'été; il fallait lutter à force d'esprit et de bonne volonté contre l'abattement de la chaleur, et nous éprouvions quelque plaisir à sentir circuler parfois autour de nous, sous la protection des clairières, la tiédeur moite de l'ombre. Sur je ne sais plus quelle réponse biscornue que venait de me faire Perrin, à propos de quelques théories de jardinage, dont j'étais naturellement empressé de faire parade, car je ne les connaissais que depuis le matin, je regardai mon homme, et je lui trouvai la figure soucieuse. A son tour, sur mon air questionneur, il m'indiqua du bout de son fouet une percée à l'ouest, au fond de laquelle j'aperçus des nuages s'amonceler vers les confins de l'horizon. A l'instant même il sortit de la forêt un frémissement sonore, des cris d'oiseaux effarouchés et des tourbillons de poussière. C'était un pronostic d'orage. Les hauts arbres, les

châtaigniers et les hêtres, après avoir ployé avec des craquemens, se redressèrent, et il n'y eut plus ni un bruit ni un battement d'ailes. Ce calme d'un instant est un symptôme qui d'ordinaire ne présage rien de bon. Perrin fouetta le cheval, qui se mit à hennir. Je doublai le pas, et nous gardâmes le silence. Ma mère contraignait visiblement sa frayeur chaque fois qu'un rapide éclair venait à tomber comme une flamme dans les allées devenues sombres. Les nuages gagnaient insensiblement l'espace, pesant sur l'air chargé d'électricité, courbant les hautes herbes qui s'humectaient d'une rosée pénétrante. La sueur collait nos cheveux à nos fronts. Enfin toutes les puissances de la tempête se déchaînèrent à la fois. L'étendue fut illuminée coup sur coup; et le tonnerre, rebondissant d'échos en échos, des profondeurs du ciel aux profondeurs de la terre, imprima de fortes secousses aux environs,

comme une forteresse ébranlée par la poudre, et qui s'écroule de fond en comble. L'orage était sur nos têtes. A l'instant de larges nappes d'eau se déroulèrent des flancs déchirés de la nue qui nous dominait : il fallut chercher un abri. Des marronniers, dont les mille et une branches formaient un impénétrable parapluie, nous protégèrent contre l'averse furieuse, qui répandait à la ronde la senteur âcre d'une terre long-temps calcinée par le soleil. Nous n'eûmes là d'autre distraction que le ralentissement et le redoublement alternatifs de la pluie; elle semblait cesser avec l'éloignement des coups de tonnerre, et reprenait avec une furie nouvelle quand un éblouissant éclair blafardait tout l'espace. Près de deux heures s'écoulèrent de la sorte. Les marronniers commençaient à nous faire part de l'ondée qu'il avaient reçue pour nous, quand Perrin fouetta son cheval et gagna une allée plus spacieuse. L'essentiel était

de ménager la santé de ma mère. Je compris bien que Perrin prenait le chemin le plus long pour que les arbres ne secouassent pas sur elle leur froide rosée ; mais il y avait bien un autre inconvénient : la nuit s'approchait, et malgré la fermeté d'esprit de ma mère, je craignais que cette traversée nocturne dans une forêt ne l'intimidât quelque peu. Du reste, je me gardai bien d'en parler. Rien ne sollicite la frayeur comme de la vouloir mettre en garde ; et les recommandations que l'on fait aux femmes pour les inviter à montrer du cœur leur glacent habituellement le sang dans les veines.

Il paraît qu'avec sa connaissance prétendue de tous les chemins, Perrin finit par se désorienter tout-à-fait. Je le devinai à son assurance. Rien ne décèle l'ignorance comme l'affectation. Je lui fis part de ce soupçon, qu'il réfuta bien vite, en me disant de me fier à lui, et qu'il était un vieux routier. Je parlai de quelques

lieux que nous aurions pu gagner provisoirement, sauf à y attendre le lendemain. Il ne répondit pas : il s'était fourvoyé.

Enfin, après nous avoir fait passer contre des fossés où je faillis me rompre les jambes, et sur des amas de pierres qui firent boiter le cheval, il jeta un cri de joie, et dit en s'essuyant le front : « Parbleu! j'étais bien sûr de mon affaire. »

Alors il conduisit le pauvre animal sur la droite dans un des plus étroits sentiers. Les premiers pas allèrent bien ; puis les branches abattues en travers du sentier effarouchèrent le cheval. La nuit la plus noire avait succédé au clair-obscur qui nous servait de guide. Pas une étoile au ciel, pas une lueur au loin ; avec cela, un sol parsemé de cailloux coupans qui grinçaient sous les roues de la charette, et, pour diversion, des flaques d'eau où s'arrêtaient nos pieds. Perrin enrageait ; je le donnais menta-

lement à tous les diables, et ma mère cherchait à tromper la mauvaise humeur qui nous gagnait par des plaisanteries débitées d'un ton inquiet et pénible. Enfin notre roue de gauche donna contre un bûcher de fagotage qui barrait la route, et nous nous aperçûmes que de l'autre côté se trouvait un enfoncement assez profond où roulait une source.

On fit halte; on délibéra. Perrin avoua sa méprise, et, au hasard d'attendre, nous convînmes qu'il irait à la découverte en droite ligne. Le bon garçon était si désespéré que nous lui prodiguâmes nos consolations. Il partit, ayant soin de temps en temps de jeter un grand cri pour nous indiquer par les dégradations chromatiques de sa voix le zèle avec lequel il arpentait le terrain, dans la résolution de venir nous retrouver au plus vite.

Rien n'est mélancolique comme le bruit d'une forêt et comme ces dessins bizarres des

masses qui jettent leurs ombres tremblantes autour d'un horizon rétréci. L'œil se familiarise avec ces nuances plus ou moins sombres; il parcourt leurs crêtes, qui se jouent sur le ciel, et leurs bases d'où s'échappent de pâles avenues. Il me semblait à chaque instant voir quelque sanglier sortir de sa bauge et venir à nous. Ma mère m'avait forcé de monter sur la charette, auprès d'elle : aux pressions convulsives de sa main, je démêlai souvent qu'en dépit d'une conversation qui sollicitait la mienne, elle avait peur que ma voix ne nous attirât quelque malheur.

Plus de deux heures s'écoulèrent ainsi. Le claquement des dents, les frissons que ma mère cherchait à maîtriser, me disaient assez qu'un autre péril que celui des animaux carnassiers nous menaçait. Moi-même j'étais froid comme un marbre.

Enfin une légère lueur étincela dans les

feuillages, et ma mère crut en même temps discerner un cri. Je descendis ; je répondis en faisant de ma main un porte-voix. La lumière disparut. Je courus en avant, ma mère me rappela. Je lui promis de ne point m'éloigner au-delà de cent pas pour demeurer à la distance de sa voix; puis je m'agenouillai à terre pour entendre les pas sur le sol. Le sol était si mouillé, si flasque, que je ne pus y coller mon oreille. Je m'enfonçai dans un fourré, je me cramponnai frénétiquement à un arbre, que j'escaladai avec la rapidité d'un écureuil. Rien ! ni bruit, ni lumière; seulement une étoile scintillait dans un espace de nuages, et deux ou trois corbeaux prirent leur vol.

Je revins à ma mère. Voilà qu'en accourant vers la charrette je me heurtai le visage contre quelque chose qui me blessa. J'étendis les mains... Une sueur froide me prit de la tête aux pieds; je restai muet, immobile. Ce

quelque chose était une énorme paire de souliers qui tenaient aux jambes d'un homme ; et le balancement que je leur avais imprimé me disait assez que ces jambes appartenaient au corps d'un pendu...

Je laisse à penser dans quel désordre d'esprit j'allai reprendre mon poste. Ma mère m'a dit depuis que je répondais quand elle ne parlait point, et que j'étais sourd quand elle m'adressait la parole. De plus indifférens n'auraient pas été sans doute exempts d'une préoccupation pareille.

Je revins à des idées plus nettes quand une vingtaine de clartés à la fois tremblèrent dans l'épaisseur des clairières, et qu'autant de fortes poitrines nous apprirent le retour de Perrin suffisamment escorté pour nous tirer d'embarras. Seulement la joie de ma mère et les bruyans éclats de rire des paysans qui se moquaient de

notre guide me semblaient un sacrilége. Cette gaieté me blessait.

Perrin avait pensé à tout : il amenait un brancard où l'on contraignit ma mère de se laisser emporter; et la femme de Perrin, chargée d'un fallot, hâta le départ. Quelques-uns pourtant restèrent avec nous pour débarrasser la charette; et lorsque notre avant-garde fut à distance je m'empressai de raconter aux quatre paysans restés sur le lieu l'incident qui m'occupait. On retrouva l'arbre. C'était effectivement le corps d'un pendu qui se balançait à ses rameaux.

La curiosité nous fit porter plus loin l'examen : on voulut reconnaître les traits du malheureux. Perrin monta sur les épaules d'un de ses camarades, s'aida de nos efforts réunis pour saisir une des fortes branches, et, s'y crampponnant avec précaution, il étendit son fallot tournoyant jusque sous le visage du mort.

Ce spectacle était effrayant, surtout par les harmonies du lieu et de l'heure. Sous un plafond de vertes feuilles, humides et inégalement lustrées par la tremblante lumière, se détachait devant nous, à cinq pieds du sol, un cadavre dont les oscillations du fallot de Perrin étendaient l'ombre vacillante sur les pâles cailloutages du sentier. Nous gardions le silence, car l'aspect du meurtre volontaire porte à sonder les abîmes du désespoir, et ce cadavre semblait être un réquisitoire contre la société. Ses yeux sanglans sortaient de leurs orbites; le vent jouait dans ses cheveux; sa mâchoire disloquée battait sa poitrine, et ses bras raides étaient collés à ses hanches glacées. Cela donnait le frisson. Du reste son costume offrait des vestiges de misère, comme sa figure des traces de désespoir; et je crus reconnaître à l'enflure qui cerclait de rouge la peau de ses deux jambes nues, au-dessus de la cheville, le stigmate

des deux entraves de fer qu'on met ordinairement aux forçats. Je conçus mal que celui qui avait consenti à vivre au bagne s'en fût évadé pour se décider au suicide.

Nous serions restés là je ne sais combien de temps, fixes et taciturnes, sans les appels fréquens de notre avant-garde. Sans nous expliquer ce que nous éprouvions, on se promit de ne rien dire aux femmes, et l'un de nous se chargea de prévenir l'autorité. Enfin, grâce à maints efforts, la charette, remise en bon chemin, rattrapa le village ; et après un souper auquel je ne fis pas honneur, tout Fromainville rentra dans le silence. Je n'ai pas besoin de dire que la figure du pendu resta gravée dans ma mémoire et s'offrit à moi dans un rêve fiévreux auquel la fatigue et la pluie contribuèrent sans doute.

Le lendemain, avant l'aube, le maire me fit prévenir ; Perrin et quelques brigadiers de

gendarmerie se transportèrent avec moi près du suicide.

Je n'ai jamais mieux compris combien la vie est un néant et la sensibilité une dérision que lorsqu'en arrivant dans ce fourré du bois, la veille même si lugubre, je vis les chardonnerets voltiger en gazouillant de branche en branche, la marguerite s'épanouir dans la mousse, et le soleil diamanter de son prisme les mille et une gouttes de rosée qui foisonnaient parmi les fougères.

Je glisse sur les détails juridiques, sur cette inhumation sans pompe à laquelle nous présidâmes, la plupart sans doute avec indifférence, car les travaux des champs les réclamaient. Seulement je dirai qu'un sentiment de curiosité dont je ne pus me défendre me fit relever un instant la planche de la bière où le pendu s'étendait sans linceul. Ces chairs violâtres et gonflées, cet œil dont un sang

extravasé rendait la prunelle bleue, ces narines qu'une moiteur infecte verdissait déjà, triomphe de la dissolution qui décompose sa proie, spectacle qui dit avec force le peu que nous sommes, tout cela me mit du noir dans l'âme et de la lie sur les lèvres.

Il n'y a en vérité que la mort de ceux qu'on aime qui donne envie de croire en Dieu.

A quelque temps de cette sinistre rencontre eut lieu la fête patronale d'un hameau de l'autre rive. Nous y fûmes conviés, ma mère et moi, pour tenir sur les fonts de baptême l'enfant du frère de Perrin, dit Grand-Colas, maître bourrelier de la commune d'Herblay. Les fêtes furent très-bruyantes, d'autant que de Sartrouville, de Lafrette, de Conflans, d'Andrésis et d'Achères toutes les populations s'y rendirent pour le couronnement d'une rosière et le prix de l'arquebuse. Les carriers de Gayon vinrent tout bariolés de rubans, avec

de la musique, et sur des bateaux ornés de banderoles. Ils tirèrent des coups de fusil auprès de l'église et dans le port encombré de marchands forains et de marionnettes. Les jeux et les danses étaient organisés dans une île couronnée de peupliers qui se déploie sur le cours de la Seine. Ma mère s'y réjouit de grand cœur : les amusemens se prolongèrent bien avant dans la nuit. Comme au tir de l'arbalète j'avais prouvé que j'étais d'assez bonne force, le carrier qui devait remporter l'honneur de la fête m'offrit, avant de se retirer, de remettre le prix en litige entre nous deux ; j'acceptai. On marqua le but, qui fut illuminé, et du premier jet ma flèche alla frapper sur le point central de la pancarte, au milieu d'une explosion de bravos ; le carrier se tint pour vaincu. Comme je recevais ses félicitations et celles de ses camarades, un homme me toucha l'épaule en me remettant ma flèche.

Je me retournai et je restai frappé comme d'un éblouissement à l'aspect d'une figure que j'avais vue deux fois; l'une de nuit, à dix pieds au-dessus de ma tête , avec le fallot de Perrin; l'autre de jour , dans le cercueil , auprès du fossoyeur , et sous l'empire d'une de ces sensations qui sont ineffaçables. Je ne pouvais le nier ; c'était le pendu , le suicide de Saint-Germain , c'était le cadavre glacé de la forêt qui me souriait en ce moment. Je retrouvai même sur son front ridé , dans ses yeux caves et sur ses joues maigres, ces ravages de la faim et de la misère que j'avais silencieusement analysés. J'avais bien toute ma raison , car je laissai à dessein glisser de mes doigts l'arme qu'il me tendait , et en me baissant pour la ramasser , je retrouvai d'un prompt coup d'œil , malgré le bas grossier qui recouvrait sa jambe, l'enflure caractéristique du forçat. Ce n'était pas une illusion , un rêve. Il faut

qu'en me relevant il y ait eu dans mon regard une expression singulière, car il me rendit pâleur pour pâleur, œil fixe pour œil fixe, et la fascination fut réciproque : dès lors je n'eus plus de doute. Il se perdit dans la foule. Je le désignai à un marinier d'Herblay, qui me le signala comme un bûcheron d'Achères; mais un garde-chasse d'Achères m'assura, quelques minutes après, que c'était un vanier de Sartrouville; enfin, un garçon meunier de ce dernier pays me jura sur sa parole qu'il le reconnaissait pour un couvreur en chaume d'Herblay. Je demeurai convaincu qu'il n'était d'aucun de ces villages, et que ceci cachait un de ces inexplicables mystères dont les plus incrédules n'ont pu ni deviner ni nier l'énigme: dès lors la fête ne fut plus rien pour moi. Ma mère devait séjourner à Herblay. Je regagnai solitairement Fromainville dans un batelet, à la faveur des illuminations de la fête qui se

réverbérait avec ses flambeaux et ses rondes dans les ondulations de la Seine. En faisant glisser ma barque à travers les roseaux, je laissais parfois s'arrêter la rame pour céder à ma rêverie; il me semblait que cette apparition n'était que pour moi, que ce spectre (car qu'était-ce, sinon un spectre?) tenait un des fils de ma vie, et venait comme un présage insulter à mon incrédulité.

Ce fut donc comme une confirmation de ces pensées bizarres que je vis grandir une ombre à travers les arbres, à dix pas de mon bateau, et qu'une voix, éteinte par la rage ou la mort, me fit entendre ces paroles menaçantes: « Tu sais qui je suis, prends garde à toi! »

J'avoue que les superstitions de l'enfance, et les récits imbéciles de ma vieille et bonne gouvernante dans les veillées d'hiver, quand elle me parlait de revenans faute d'avoir à me

donner des morceaux de sucre pour me faire tenir en paix, trouvèrent dans mon émotion du moment plus de complaisance que je ne leur en avais accordé depuis l'âge de raison. Rien n'aide à ces chimères, d'ailleurs, comme une fraîche nuit, l'isolement et l'espace, l'aspect d'une forêt d'où s'échappent les soupirs mélancoliques de la brise et l'impossibilité de démentir un fait à la fois inexplicable et menaçant.

Aussi, par un brusque mouvement, je gagnai le large, et quand j'eus atteint ma haie de sureaux, je me barricadai dans ma maison avec des angoisses dont je ne me rendais pas compte. Je ne sais pas trop, si j'avais eu de l'eau bénite, ce que j'aurais fait dans le premier moment.

Je passai une nuit blanche.

Le lendemain, mon scepticisme se ravisa avec les premières clartés du jour. Je m'argu-

mentai avec toutes les ressources de la philosophie, et j'eus le plaisir de me trouver, sinon parfaitement calme, du moins un peu plus brave. Je me rendis à la forêt : je m'assis au pied de l'arbre : j'examinai la branche où j'avais vu mon forçat, je recueillis des indices et je me fatiguai la tête de suppositions, dont pas une, à la vérité, n'était concluante. Bref, le mieux étant de s'étourdir, je gagnai, à travers la forêt, la rivière où je me baignai ; puis, mettant mes hardes en paquet sur ma tête, à la manière des écoliers, j'abordai aux carrières de Gayon pour rendre visite aux danseurs de la veille, et surtout à mon rival de l'arbalète, que je croyais retrouver à l'ouvrage. Je ne connaissais pas alors l'axiome dont j'usai depuis quand je fus ouvrier, qu'il n'y a pas de bonne fête sans lendemain. Je trouvai sous la voûte les pioches, les sondes, les leviers et les tombereaux, mais du reste personne. Je demeurai

toutefois. Par une tournure particulière de mes études de jeunesse, la théorie de l'accroissement graduel des montagnes, que bâtit peu à peu sur le globe le dépôt successif et continu des limons de la mer, est une de mes prédilections favorites; je voulus jeter un regard sur ces mille et un rubans de mille et une couleurs, pavoisés par la main des siècles au front des rochers que l'on brise. Je m'aventurai dans la profondeur des cavernes creusées dans le roc avec une lampe qui charbonnait en pétillant à la base d'un pilier de ces carrefours souterrains. Ici, il y a de par le monde un de mes amis qui sourira, je le gage, en se rappelant nos excursions de collége dans un temps plus heureux, nos déjeuners républicains près d'une couche de gypse qu'on fait éclater avec de la poudre, et nos dissertations à perte de vue sur les phrases retentissantes de M. de Buffon. Le charme de ces époques-là se ravive tout entier

dans ma tète quand je me retrace les arceaux écrasés de ces larges voûtes qui supportent des plaines, des manufactures et des moissons. Ces masses sous lesquelles on étouffe et qui surplombent de leurs dalles de quelques lieues des piliers confus et des labyrinthes de corridors, ont le privilége de me rajeunir de quinze à vingt années.

Il est bon d'avoir de si doux souvenirs à si bon marché, et je consens qu'on en rie sans consentir à m'en priver jamais.

Je m'enfonçai donc, libre et suivi de mes reminorances d'ami, dans ces excavations profondes. Tantôt j'admirais une salle, au centre de laquelle les éboulemens du plafond ont fait surgir un large cône ; tantôt une arène sépulcrale, comme les chrétiens durent en avoir pour temples aux jours de la persécution et avant de donner aux galeries de leurs églises gothiques ces nefs à voûtes arrondies des catacombes

romaines ; puis je gravis sur une terre molle et croulante, pour atteindre les niches que le lévier creuse et qu'arrondit le marteau. Partout des effets pour le peintre, soit que ma lampe, impuissante à dérouler ses débiles rayons dans l'étendue, n'esquissât que d'un faible sillon d'or les angles des piles massives, soit qu'elle allât se réfléchir dans un bassin où filtrent les eaux d'une source mal emprisonnée : soit enfin qu'à travers les crevasses des écroulemens et les embrasures artificielles, le soleil prolongeât quelques rayons ardens sur la vapeur des ténèbres. Et c'était pour moi un plaisir de provoquer l'écho de cette solitude, car il me rendait mot pour mot comme un adversaire intrépide.

J'étais, de degrés en degrés, parvenu à la dernière excavation, et j'allais m'asseoir, courbé, sur un de ces premiers quartiers de pierre qui se tirent par feuille et peu à peu du

sommet à la base, quand un homme se dressa près de moi, pâle et les yeux ardens. Etait-ce un homme?... Il poussa un cri de hyène et se précipita; s'il m'eût atteint, je perdais l'équilibre sur une pente de près de cinquante pieds, et je tombais au fond d'un gouffre où se trouvaient, dans un effrayant pêle-mêle, des blocs de pierre qui m'auraient infailliblement mis en pièces. L'instinct me sauva. D'un bond, je franchis à dix pieds sur un autre tertre. Le spectre s'élança comme moi, et je me crus entraîné dans sa chute: elle fut terrible; il sonda toute la profondeur; mais il se remit à grimper vers moi avec une vivacité qui semblait tenir du prodige. Pour moi, je roulai sur une pente en soulevant des tourbillons de poussière, et à mi-chemin je me rejetai vers un autre sentier. J'étais aveuglé par le plâtre, je savais à peine quelle direction je suivais; je me heurtais dans les ténèbres aux piliers, à des blocs

qui me barraient la route, et je sentais à mon cou le souffle du spectre qui me poursuivait. Je l'avais trop bien reconnu; je me rappelais trop ses menaces pour l'attendre désarmé, et je crois que ce guet-à-pens dans un lieu que j'imaginais désert m'avait trop bouleversé de fond en comble pour me laisser d'autre présence d'esprit que celle de la fuite. Heureusement il se trouva que sur le versant occidental du gayon, une large percée m'ouvrit soudainement sa ligne droite. Par une vigueur que donne l'effroi, je grimpai parmi les vignes escarpées qui s'étendent presqu'à pic sur le couronnement de la butte. Là je fus atteint de plusieurs pierres; mais je ne cessai de courir, et après une demi-lieue je fis halte. Il n'y avait personne sur mes traces.

De fait, en pensant de sang-froid à cet accident, je fus si mécontent de ma pusillanimité que je me gardai d'en ouvrir la bouche. Il y a

bien des superstitions dans le hameau de Fromainville ; mais les paysans se seraient moqués d'un philosophe qui leur reprochait les leurs tout en ayant la sienne. Je ne voulais pas hasarder ma considération. On aurait pensé que Dieu m'avait envoyé ce spectre en punition de mes plaisanteries sur les divers quartiers de la lune, que je tenais fort à disculper des crimes qu'on lui attribue dans la répartition des intempéries. Je fus quelques jours sans sortir de mon jardin.

Je pris ma revanche sur les perdrix qui bâtissaient leur nid à fleur du sol, dans un carré de luzerne attenant à mon enclos. A cet effet, un matin, je chargeais mon fusil à deux coups, présent et chef-d'œuvre de l'armurier Lepage. Après avoir adapté les deux capsules aux pistons, je l'avais appuyé contre ma haie : je versais dans le tube en cuivre de ma poire à poudre la charge de petit plomb nécessaire,

quand, au milieu des clématites roses et des ombelles de sureau, se dressa une figure basanée. C'était encore lui!... Il étendit la main, saisit mon arme et m'ajusta. Les deux coups partirent avant que j'eusse pu quitter le tertre où j'avais pris racine, et quand la fumée de la double explosion cessa de voiler ma haie, mon fusil déchargé se trouvait à terre. Le spectre était disparu.

On deviendrait certainement superstitieux à moins. Cet acharnement à se trouver sous mes pas, la fréquence d'une apparition qui présentait un caractère de surnaturel, ces menaces suivies d'actes répétés contre moi, me frelatèrent la tête au point que je crus devenir fou. Je me proposai d'en parler ; mais ma mère se serait intimidée ; les paysans m'auraient frelaté de plus en plus la cervelle par leurs conjectures ordinaires, et je me rappelais mes prises de corps avec le curé , sur le chapitre

des revenans. Il aurait pris mes confidences pour de l'ironie ou pour une mystification d'athée qui raille et se moque des gens. A force de scrupules et d'hésitations je gagnai quelques jours, et le spectre ayant cessé de se faire voir, j'éprouvai quelque répugnance à m'en occuper davantage.

Un nouvel événement changea mes résolutions sur ce point. Un soir, à la brune, je me trouvais sur l'extrémité d'une barque dont je faisais dériver la proue. J'étais en veste et pantalon de coutil, dans un attirail qu'exigeait la chaleur du jour et le divertissement auquel je me préparais. L'endroit fourmille de poissons. Il s'y trouve une gare fermée par une forte estacade où sont amarrés, vers la nuit, des bateaux de toute dimension, des carriers et des buanderies. En dépit des lois sur la pêche, j'avais attaché aux dernières mailles de mon filet des poids de plomb, pour le développer sur une

étendue favorable et prendre de la sorte une plus grande quantité de ces barbillons qui foisonnent dans la vase. Au moment où je me penchais hardiment pour lancer le filet, le bateau tressaillit et oscilla sous la pesanteur d'une masse qui s'y précipitait avec bruit. Je n'eus pas le temps de me retourner ; un choc violent entre les deux épaules me fit perdre l'équilibre et je plongeai dans la Seine. Heureusement le filet ne se prit pas dans mes jambes, et je me trouvai sur un fond sablé, d'où je pris terre et repartis avec vigueur jusque sous la carène d'un marnois, que je traversai d'un élan. Ce calcul de l'instinct me sauva. En revenant à la surface de l'eau, presque aveuglé, je me cramponnai aux poutres de l'estacade, et grâce à la protection de quelques toisons de chèvres, qui séchaient à l'air sur des cordes tendues, je pus reprendre mes sens et voir sans qu'on me vît. C'était

encore cet horrible forçat, ce misérable pendu, acharné sur sa victime comme un vampire. Mais d'où venait donc sa rage? Mais quelle vengeance poursuivait-il? En vérité, ma tête s'y perdait. Quant à lui, debout, armé d'une rame qu'il balançait, et le regard attaché sur la rivière, il contemplait avec une indicible expression de férocité les frémissemens circulaires tracés dans la Seine par ma chute; il attendait sans doute que je vinsse à reparaître, pour me briser la rame sur la tête. Jusqu'à ce que les rides précipitées qui s'élargissaient en cet endroit, eussent fait place aux flots plus réguliers du courant ordinaire, il demeura dans cette attitude; cela dura bien quelques minutes. Peu à peu son bras se détendit, la rame retomba sur le bord du bateau, ses doigts lâchèrent prise; alors il poussa un grand éclat de rire, se tordit les mains dont il fit craquer les articulations, ébouriffa ses cheveux sur sa

tête, bondit de joie, de me croire noyé peut-être : puis, en trente pas, avec la raideur d'une flèche détachée de l'arbalète, il s'alla perdre au milieu d'une châtaigneraie du voisinage.

Cette fois je n'y tins pas, et le soir même, à table, je racontai le fait au maire, au curé, à Perrin, à tout le monde. On trouva mon histoire fort amusante; on me la fit recommencer trois fois, et l'on resta convaincu que j'étais l'homme du monde qui tenait le mieux son sérieux quand il voulait faire des récits fantastiques. Ma mère me demanda un chapitre de plus. Je jurai mes grands dieux; on me pria de croire qu'on me croyait. Je me fâchai tout de bon, et chacun se sauva chez soi pour aller rire à son aise. Voilà ce qui doit arriver aux philosophes quand ils se permettent à leur tour une petite crédulité.

Le lecteur s'attend à quelque explication sur cet imbroglio. Le lecteur a raison. Qu'il

sache néanmoins que je fus deux ans de suite dans la persuasion qu'il y avait du diable dans l'affaire.

J'avais donc quitté Fromainville depuis deux ans.

Un jour, après avoir assisté au départ de la chaîne, spectacle du moyen âge, qui fait honte à notre civilisation, intermède ignoble entre la prison et le bagne, je parcourais avec l'administrateur en chef de Bicêtre les vastes divisions de cet hospice. Nous abordâmes quatre médecins qui faisaient une consultation sur un fou furieux, renfermé dans un des cabanons solitaires. Sur ce que j'entendis des phénomènes qu'offrait la maladie de ce malheureux, j'insistai pour le voir. On y consentit.

Au premier aspect, je reconnus mon pendu, mon forçat, mon spectre. J'allais donc mettre le doigt sur le problème, et donner un mot à cette énigme de ma vie. Il était d'une

maigreur désolante à considérer; nu, chargé de chaînes et dans un moment de délire. En me voyant, il éprouva des convulsions plus terribles, secoua ses fers, qu'il s'efforçait de briser; heurta sa tête contre les barreaux, où il se cramponnait en épuisant le vocabulaire des provocations les plus épouvantables. A ses hurlemens, d'autres hurlemens partis des cabanons contigus, répondirent aussitôt. C'était à glacer d'épouvante. La première impression reçue a tant de prise sur l'ame qu'il se glissa dans la mienne je ne sais quel sentiment qui ressemblait à de la frayeur.

Je ne voulus pas rester davantage; mais, en me retirant, je m'informai de l'histoire de cet infortuné. Un infirmier eut la complaisance de me la dire; ce fut avec cette sécheresse d'expression et cette indifférence caractéristique d'un homme qui en a bien vu d'autres.

La voici à peu près, sauf les broderies de l'infirmier.

Un crime environné de circonstances atroces fut commis (il y a de cela trois ans) dans la commune de B....., département de l'Aude. Bon nombre de témoins, dont les dépositions d'ailleurs cadraient à merveille, signalèrent le nommé Julien Hachet, qui ne put démontrer un *alibi;* il fut condamné aux galères à perpétuité. Il pleura beaucoup, subit l'exposition et la marque, et fut envoyé à Brest. Ce condamné était d'un caractère doux et mélancolique ; ses habitudes expliquaient mal son crime. Il ne manifestait pas la perversité si familière à la plupart des bandits, qui savent que leur vie entière s'écoulera sous le fouet et le bâton du garde-chiourme.

Six mois plus tard, dans un département voisin, celui de la Côte-d'Or, le propre frère de Julien Hachet, du nom de Frémin, accusé

d'incendie et convaincu de vol, fut envoyé dans le même bagne.

Là on s'aperçut de l'étonnante similitude des deux frères. Frémin pourtant était un peu plus grand et beaucoup plus robuste que Julien. On parla beaucoup de cette circonstance ; un magistrat dut s'en occuper à Paris pour éclaircir des doutes qui s'éveillèrent naturellement dans les esprits. En outre, on les fit surveiller, dans le but de préparer au besoin les bases d'une réhabilitation en faveur de Julien.

Frémin semblait exercer beaucoup d'ascendant sur son frère. Celui-ci était avec tout le monde sombre et taciturne Des espions rapportèrent que le plus jeune reprochait en secret à l'autre de l'avoir compromis à sa place. Quelquefois aussi leurs entretiens roulaient sur une petite villageoise des environs de Troyes en Champagne, restée enceinte des

œuvres de Julien. Ils en étaient fort inquiets tous deux ; on n'en recevait pas de nouvelles. Julien voulait se tuer; mais à diverses reprises Frémin l'en empêcha.

En attendant mieux, le magistrat, retourné à Paris, obtint du roi une commutation de peine pour les deux condamnés. On devait les transporter à la Force. Quand les papiers arrivèrent à Brest, les deux frères venaient de s'évader ensemble.

On suivit leurs traces ; mais, n'imaginant pas l'intérêt qu'on voulait déployer pour eux, ils dépistèrent les gens mis à leur poursuite.

Il paraît que la petite Champenoise que Julien devait épouser avait prudemment trouvé un père à sa progéniture ; car elle avait quitté la commune de B...., et s'était mariée à un scieur de long d'Andresis, petit village du département de Seine-et-Oise.

Julien exaspéré y courut ; elle refusa de lui

parler, s'indigna de ses tentatives, et le menaça d'avertir la gendarmerie. Alors il se pendit dans la forêt de Saint-Germain. C'était lui dont j'avais heurté le corps pendant l'orage.

Frémin, sans doute devenu fou par le remords, la solitude et la crainte de retourner au bagne, erra dans les bois et les carrières, vécut de racines volées dans les champs, laissant croître sa barbe et ses ongles. Ce fut, je pense, de notre rencontre à la commune d'Herblay que data son inimitié contre moi. L'expression de mon regard, à sa vue, mon examen à bon droit suspect, et qu'il interpréta comme une menace, lui persuadèrent que j'étais à sa poursuite, et qu'il fallait se défaire de moi comme d'un espion. De là ses tentatives contre ma vie; car il ne voulait pas s'éloigner des environs. Quand les gardes le traquaient dans le bois ou qu'un passant lui

faisait l'aumône, il criait, en s'arrachant les cheveux, qu'on l'empêchait de retrouver son pauvre Julien, qui dormait à un arbre de la forêt. Cette pensée était devenue fixe dans sa tête ; et quand la gendarmerie le surprit dans sa tanière, il déclara qu'il attendait son frère pour retourner au bagne avec lui.

Cinq mois après ma visite à Bicêtre, Frémin Hachet brisa de nuit ses chaînes, et se pendit dans son cabanon.

Le Batelier de Vevay.

LE BATELIER DE VEVAY.

— Vous êtes Corse? lui dis-je.

— A quoi le devinez-vous?

— A l'accent.

Il dirigea ses yeux noirs vers les crêtes méridionales de la vallée par où se dégorge le Rhône;

puis, levant le doigt, il me désigna le soleil, dont les rayons incendiaient le paysage.

— Le soleil est plus froid sous le ciel de Genève que sous le ciel de Bastia, me dit-il.

Et il se mit à rêver.

La surface du lac était en ce moment lisse et polie comme un miroir : pas un pli, quoique l'air gonflât la voile. Nous avions franchi cette ligne trouble et limoneuse que trace le chariage du Rhône. La transparence des eaux, sous un ciel lucide et clair, rapprochait les profondeurs du bassin, et l'on aurait cru pouvoir saisir, en se penchant en dehors de la barque, des milliers de poissons turbulens et inquiets, qui se donnaient la chasse au milieu d'une végétation mouvante. De longues herbes, émues par les courans inférieurs, s'y déployaient, ainsi que des banderolles au souffle du vent. A la distance de vingt pas, tout autour de nous, le regard, en plongeant, ne discernait que des

nuages, et, plus loin, la réverbération prolongée des parois de cette coupe immense. Cela produisait une illusion singulière : l'eau, trop pure, échappait à la vue. Il n'y avait plus de lac. Notre nacelle semblait suspendue comme un oiseau, les ailes déployées, au centre d'un gouffre qui traversait de part en part le diamètre du globe, ouvert entre deux firmamens. Je me prêtais nonchalamment à ces harmonies du silence.

— Vous êtes Français, me dit le batelier en sortant de ses rêves ; et vous êtes du midi ?

— Par conséquent nous sommes compatriotes ? répondis-je.

Il sourit avec amertume.

— Il y a des Corses qui sont devenus Français : moi, je suis resté Corse. A la vérité je ne suis plus dans mes foyers, et ils dorment dans les leurs. Dieu me dira si j'ai mal choisi.

— Vous ne paraissez pas avoir cinquante ans.

— J'en ai soixante.

— Eh bien ! vous êtes né quelque temps après l'époque où votre patrie fut incorporée à la mienne.

— Qu'est-ce que cela prouve ? L'âme se donne ou se refuse : l'homme ne change pas de nom comme le chien et le cheval, au caprice du premier venu qui le fouette et qui lui prend sa liberté. Je ne suis pas Français.

Je l'examinai avec étonnement.

— Vous avez été proscrit ?

Il fit un signe de tête affirmatif.

— Par quel parti ?

— Par tous les partis : par les valets des Génois, par les espions de l'Anglais, par les complices de la France ! Il n'y avait plus de Corses, en Corse, lorsque j'ai quitté l'île.

Ma surprise redoublait : il put le voir.

— Êtes-vous pressé d'arriver à Vevay? me demanda-t-il.

— Nullement.

Il tendit la voile, et la barque prit le large.

Après un silence pour se recueillir :

— Mon frère et moi nous étions jumeaux : c'était vers la fin de 1792, temps de guerre universelle, et nous avions alors vingt ans. Nous revenions de la côte de Sicile sur une felouque palermitaine, malgré mille dangers, après avoir échangé du corail noir contre du blé de sarrasin. Il fallait passer à tout prix. Les Anglais couvraient la Méditerranée pour intercepter les convois; mais la nuit et l'audace nous favorisèrent. Pour Piétro et moi, de pareilles traversées n'étaient qu'un jeu. D'ailleurs, les moissons de l'île avaient été ravagées par la grêle, et les Français offraient une prime pour ces sortes d'entreprises; il ne fallait que bien connaître la côte, et se fier à la protection

du Christ. La religion donne du cœur. Nous arrivâmes sains et saufs à Calvi, au nord de la Corse. La garnison marseillaise reçut nos blés, et le commandant de la forteresse nous fit solder un faible à compte. Cela fait, je me dirigeai rapidement vers Poggiola, dans les montagnes. Mon frère avait comme un pressentiment. — Croyez-vous aux pressentimens ?

— C'est selon.

— Moi, j'y crois. Luigi Giafferi, notre père, ne vint pas, suivant son habitude, avec Annina Lazzelotti, ma fiancée, à notre rencontre. C'était étrange. L'inquiétude de Piétro me gagna, quelques efforts que je fisse pour n'en rien laisser paraître. C'est que, voyez-vous, il n'y a plus de créature comme Annina sur la terre ; Dieu ne les prodigue pas. Ma mère l'avait recueillie toute jeune, dernier rejeton d'une famille tuée par une de ces épidémies que les vaisseaux des diverses parties du monde

vont chercher en Égypte, avec de l'ivoire et des parfums. Annina grandit près de moi, et fière de moi. J'étais si fier d'Annina ! Il fallait la voir, Monsieur; il fallait la voir courir sur la lisière périlleuse de nos ravins avec la grâce et la légèreté de la perdrix. Son pas m'était connu: l'air m'apportait l'odeur de ses cheveux. Elle voulait toujours me surprendre à l'improviste, et je m'y prêtais, sauf à la poursuivre sous l'ombre des frênes pour avoir ma revanche sur ses lèvres. Lorsque je l'étreignais contre ma poitrine, ses yeux perdaient leur éclat, ses bras leur force: et cela n'allait pas plus loin, Monsieur, car mon père nous rejoignait en un clin d'œil, et nous examinait avec une expression de raillerie qui la rendait toute confuse. Ce moment me reposait de mes fatigues. Eh bien, cette fois, les chemins étaient déserts, les ravins sans bruit! Pas un mot ne fut prononcé entre mon frère et moi. En deux heures

nous fîmes cinq lieues. Je me précipitai le premier dans notre cabane : — Mon père ! où est-il ? — Mort ! dit ma mère en arrachant le tablier dont elle s'était enveloppé la tête, et en nous désignant le lit sur lequel il était étendu. — Et son assassin ? — C'est Évaristo Piccioli !.... Piétro et moi, d'un commun accord, sans demander rien de plus, nous prîmes à l'instant deux carabines. En un clin d'œil nous étions à Monticello. Piccioli ne s'y trouvait déjà plus, ni lui, ni personne des siens; mais au bout de trois jours de recherches et de patience, nous eûmes la certitude qu'après avoir fait un grand détour, il rôdait dans les cavernes qui longent la petite rivière de Tartagine. Sa famille était avec lui. Mon frère se souvint d'une grotte où le fils aîné de Piccioli faisait paître les troupeaux dans la belle saison, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. Avec de la paille mouillée, à laquelle je mis le feu, nous

contraignîmes les fugitifs à sortir de la grotte. Ils étaient armés, ils se défendirent avec rage. Dix fois j'armai ma carabine, dix fois j'abattis ce qui se présenta sur le seuil, hommes, femmes, enfans. La mêlée finie, je me retournai pour voir mon frère; il était étendu près de moi : il avait la tête fracassée par une balle. J'achevai deux blessés, et j'emportai mon frère sur mes épaules. — Vous n'avez plus qu'un fils, dis-je à ma mère; mais les Piccioli sont morts.

— Ce devait être par suite d'inimitiés entre les familles?

— Non. Évaristo s'était présenté la veille au soir, à notre habitation, au retour d'un petit voyage dans l'intérieur, pour ses affaires. On savait Évaristo vieux partisan des Génois, par les antécédens de sa famille, par ses intérêts, par son mariage. C'est un Piccioli, Monsieur, qui le premier tendit la main à l'octogénaire

André Doria, lorsque ce restaurateur de la liberté génoise débarqua sur nos grèves, et vint nous mettre le pied sur la gorge. Je ne sais dans quel indigne intérêt de commerce les Piccioli aidèrent à la conquête. Ces souvenirs ne meurent pas dans la colère du peuple. La désunion survit aux circonstances, et des familles entières restent sur le qui-vive. Cependant, l'hospitalité lui fut accordée; mais comme ce soir-là même, de vrais Corses, des patriotes déterminés devaient se réunir mystérieusement, chez nous, à l'occasion des tristes circonstances où se trouvait le pays, l'heure venue, après le souper, mon père ayant invité son hôte à dormir, ferma l'issue de la chambre où il le logea, au moyen de deux fortes barres de fer, et quand il se fut bien assuré de son sommeil. Peu de temps après, nos amis vinrent. Il faut vous dire, Monsieur, que la France, pour s'en débarrasser, j'imagine, avait dirigé sur

Ajaccio des détachemens de la fameuse légion marseillaise, les plus effrénés brigands de la terre. Les simples soldats formaient des clubs, et sous prétexte que nous étions attachés au culte de nos ancêtres, ou partisans des premières familles de la Corse, ils nous traitaient effrontément de cagots et d'aristocrates. Les autorités supérieures, françaises et corses, leur obéissaient : système ou couardise, je ne saurais le dire. A la suite de leurs conciliabules soi-disant patriotiques, on incarcérait toujours une foule de suspects. Quelques-uns des nôtres, Monsieur, avaient été passés par les armes. En vérité, depuis que j'ai vu des fanfarons et des lâches, je n'ai rien vu de lâche et de fanfaron comme cette horde. Ils n'avaient ni âme ni parole; et, en qualité de soldats, on n'en pouvait rien faire. Ils firent avorter toutes les expéditions dont on les mêla; l'amiral Truguet leur dut ses désastres sur la plage de

Cagliari, quand les volontaires sardes préservèrent leur cité du pillage et du feu. Nulle discipline et nulle religion, pas même celle du serment; mais ils savaient à merveille se précipiter quatre sur un seul pour le mutiler, quand ils étaient ivres, et que l'on avait le dos tourné. Êtes-vous Marseillais?

— Oui.

— J'ai cru le comprendre, et j'en suis fâché pour vous. De pareils compatriotes sont une honte. Heureusement, il y a des exceptions partout, et j'en puis citer une preuve. Vous serez la seconde. Je reprends ce que je disais. Il fut décidé dans l'entrevue qui eut lieu chez mon père, que l'on sonnerait le toccin sur les Marseillais à la première occasion légitime, ce qui ne pouvait tarder : mon père devait se mettre à la tête du mouvement. Ceci convenu, on se sépara. Mon père dit à sa femme qu'il allait retirer les barres de la porte de

leur hôte; il y alla donc et ne revint pas. Ma mère, étonnée, prit un flambeau et descendit. Elle trouva mon père étendu dans le sang, et les portes ouvertes. Évaristo était disparu. Je ne connus ces petits détails qu'après avoir tiré vengeance du meurtre.

— Mais pourquoi ce meurtre?

— Ah, voilà!

— Il y avait, cela est sûr, quelque chose de louche dans cet événement.

— De très louche, en effet. Un temps après, pendant mes noces avec Annina Lazzelotti, au milieu de l'église, un de mes amis me prit à part: « Girolamo Piccioli est arrivé de Palerme, me dit-il, prêt à venger la mort de son frère Évaristo. — C'est bien. — Il t'en fait donner l'avis pour que tu te tiennes sur tes gardes. Veux-tu le voir? — Je le connais, et je le croyais avec les autres auprès de la source de Tartagine. » On me le désigna : il se tenait

contre un pilier, le chapelet autour du cou. Il avait laissé croître sa barbe. A ce signe, et au regard qu'il dirigea sur moi, je compris qu'il n'y aurait ni paix ni trève. Du reste, il me fit dire qu'Évaristo Piccioli, avant de quitter les environs de Monticello, et de se réfugier dans les montagnes, avait dépêché un exprès à Palerme pour demander à Girolamo son aide, et pour se justifier de l'assassinat. C'était une méprise. Il avait entendu que l'on barricadait la porte, et, comme il était muni d'argent, résultat de sa tournée dans les pièves de la juridiction du Calvi, par terreur de cette précaution qui semblait lui cacher un guet-à-pens, il avait tenté de s'évader, mais il ne l'avait pu. Bientôt ces gens arrivant de toutes parts, cette entrevue de nuit, ce bourdonnement de voix, et particulièrement le mystère d'un rassemblement suspect, tout cela fit qu'il se tint sur la défensive, prêt à vendre chèrement sa vie.

Quand mon père vint, Évaristo crut ne faire que le prévenir : il le tua et se sauva. Je compris le malentendu. Dès ce jour je ne sortis qu'avec des pistolets à ma ceinture et ma bonne carabine en bandoulière. Girolamo passait pour un homme de parole.

— Se vengea-t-il?

— Cruellement. Avez - vous voyagé en Corse?

— J'ai relâché à l'île Rousse au retour de Tunis.

— Alors vous ne connaissez pas nos montagnes. Figurez-vous des vagues, mais d'une lieue de circuit, échelonnées les unes au-dessus des autres, et de telle sorte que la plus basse, lorsqu'on est au fond de la vallée, cache les pointes de celles qui lui succèdent ; ainsi de suite. Celle-là franchie, on est face à face d'une autre. On se lasse à l'escalade de ces degrés bizarres : nul ne peut dire où cela finit. Les

vaisseaux du golfe de Provence découvrent le tout comme une pyramide. Eh bien, chacune de ces vagues est une colline, et cette colline ne se rattache à celles du voisinage que par des ruelles où se réunissent de maigres filets d'eau qui font de longs détours avant de se diriger vers leur issue. A la cime on pourrait tarir une source dans le creux de la main : puis, les ruisseaux se rencontrent, un torrent s'échappe, et creuse des ravins en se précipitant. Cela va toujours par soubresauts. Ainsi, tout au bas, il y a des muriers, des blés, des vignes, des baraques en branches couvertes de paille; viennent ensuite les forêts, nids des aigles, et à la hauteur de leur vol; après les forêts, se présentent des espaces vagues et nus; enfin vous arrivez, baigné de sueur, sur des élévations désolées où le sabot de la chèvre sauvage hésite et roule dans les sables. Ce n'est pas tout : là haut, dans le ciel, se dressent encore des pics

chargés de neige. A la fonte des neiges, la montagne elle-même semble fondre. Ces écluses bouillonnent. Furieuses de se heurter contre tant d'obstacles, les eaux déprisonnées s'épanchent avec raideur; et tandis que les unes, noires et fangeuses, submergent les cabanes et les troupeaux en les entraînant à la grève, les autres se taillent à coups redoublés, à force de siècles, des réservoirs artificiels dans le rocher, dont les flancs doivent céder un jour, et laisser éclater des étangs sur les villages. Quelquefois, à quatre cents pieds au-dessus d'une habitation, quand vous gravissez la roche toute festonnée de racines grimpantes, au moyen d'un escalier fait à la main, vous atteignez le bord d'un bassin démesuré dont l'eau rafraîchissante et morne est encadrée par des mousses d'un beau vert. Là, tout se mire comme dans une glace : le soir, c'est sublime. On contemple, au fond de ce lac inattendu, le massif

de granit qui porte des sapins aussi noirs que ses flancs; la lune qui brille dans les frênes; le feu du berger qui passera la nuit dans la solitude ; la croix qui se penche pour nous dire qu'un brave s'est vengé. On écoute surtout ce grand et terrible calme des lieux déserts. Les cèdres y répandent leur senteur; le muffoli, qui se détend comme un arc, bondit au-dessus des précipices; un aigle plane. Voilà nos tableaux, à nous, et il n'y a pas d'artistes pour rendre cela.

Il s'arrêta pour essuyer une larme. J'étais ému.

— On porte six mois le deuil d'une femme : on pleure toujours la patrie, me dit le batelier.

Je lui pressai la main.

Au bout d'un temps, il reprit :

— J'étais las des intrigues de l'île. Tous les partis s'accusaient réciproquement de trahir

une des trois puissances qui voulaient nous protéger. Tous trahissaient la Corse. Je transportai ma demeure dans les hauteurs de Monte-Patro. Ce que je vous ai dit tout à l'heure suffit pour donner l'idée de l'endroit où je me fixai. Maintenant que, affaibli par les années, il ne me reste plus d'espérance et d'avenir, s'il m'arrive, au retour des villages qui bordent le Rhône, de laisser aller ma barque dans le courant du souffle méridional, je crois respirer avec les bouffées du vent les souvenirs de la solitude où j'ai connu quelques mois de bonheur. J'écoute l'eau qui filtre goutte à goutte dans le bassin au pied de ma fenêtre, tandis que mon excellente mère nous explique les paraboles de Jésus-Christ. Je vois ma fille, ma Luigina chérie, pâle et maladive, hélas! se trainer au pied du rouet qu'elle essaie d'arrêter avec ses petites mains : et moi, le bras autour des épaules de mon Annina dont le sein

est ému, pour la rassurer, pour couvrir la plainte de l'ouragan qui s'élève dans les cimes d'arbres, je chante les guerres de la Corse, guerres de géant, et la juste punition du gonfalonier Zampierri, précipité de la tour du fanal dans le golfe de Gênes. Monsieur, le bonheur consiste surtout à fuir les hommes. Plusieurs fois, à la suite de mes excursions, je rencontrai Girolamo. Nous échangeâmes des coups de fusil; j'en porte les cicatrices. A notre dernière et loyale rencontre, il eut le bras droit fracassé. Alors, et dans un accès de lâcheté qui prouve bien que le mélange du sang génois avait abâtardi son sang corse, il crut tous les moyens bons : il dénonça ce qu'il appelait mes crimes au club des Marseillais. Un soir que ma femme et ma mère s'étaient rendues à Calenzana, pour demander à la Mère de Miséricorde la guérison de notre petite fille (pauvre enfant! que la Vierge te soit propice

dans le ciel), je me vis assailli dans ma demeure par soixante hommes, et cela, Monsieur, au nom de la république française! je dis la république, car les Français venaient tout récemment de tuer leur roi. J'échappai, mais comme par miracle, en me jetant à la nage dans ces eaux qui furent teintes de mon sang, et troublées à trois reprises par la décharge de leurs armes à feu. Ma chaumière fut incendiée, ses matériaux furent dispersés en un clin d'œil; on tua mes troupeaux à coups de crosse. Je vis tout; mais ceci n'est rien. Brisé par mes blessures, et perdant à la fois le sang et la force, j'eus assez de présence d'esprit pour me traîner sur le chemin par où devaient revenir ma mère, mon enfant et ma femme. Je voulais consacrer mon dernier soupir à leur salut, et leur crier de fuir; car jusqu'où les misérables devaient pousser leur œuvre de destruction, c'est ce qu'il ne m'était pas donné de prévoir.

Ils étaient ivres : ils tisonnaient les flammes avec ce chant sacrilége qui valut à la France tant de victoires, à tout le continent tant de larmes. Ils me croyaient noyé. L'obscurité me favorisait; à la lueur de l'incendie, réfléchie par l'étang, je vis ma femme, la première, accourir à la hâte. Je me dressai comme un spectre et je retombai; elle se précipita sur mon corps avec des sanglots, sans écouter mes conseils et mes prières, en apostrophant les bandits, en essayant d'étancher une plaie dont le sang coulait à gros bouillons sur mon visage. Cet éclat nous devint fatal. Plusieurs détonations retentirent, je cessai de voir et d'entendre. Lorsque je revins à moi, j'étais dans une chambre, auprès de ma pauvre mère, qui fit un cri de joie, et couché dans le hamac d'un jeune sous-lieutenant républicain, fort honnête homme en vérité, quoique Marseillais; mais ne prenez pas garde à l'ex-

pression, Monsieur, c'est une vieille haine!...

— Il n'y a pas de mal. Dites-moi! ce sous-lieutenant ne se nommait-il pas par hasard Justin Milleret?

— Précisément!... D'où savez-vous?...

— C'était mon père. Il m'a parlé dans mon enfance, d'un Corse qu'il sauva, et de quelques soldats de son régiment qu'il fit fusiller pour crime d'incendie, et aussi pour le meurtre d'un enfant et de sa mère. A ce sujet, Mattei (car, maintenant, je sais votre nom), je vous dirai, dussé-je vous faire perdre une vieille haine, ce qui est aussi douloureux que de perdre une vieille inclination, que mon père était, à Calvi, le seul véritable Marseillais de cette prétendue légion marseillaise.

— En vérité, Monsieur?

— En vérité. Le reste était un ramassis de mauvais drôles, la plaie de nos diverses provinces, l'écume des quatorze armées de nos

frontières. Par politique, en les déplaçant sous plusieurs prétextes, on en formait une seule légion; après quoi, on les exposait aux plus rudes corvées. Le hasard se chargeait de leur mettre du plomb dans la tête. Peu réchappèrent à leurs vices et à leurs crimes...... Allez toujours.

— Vous êtes sûr de ce que vous m'apprenez, Monsieur?

— Sûr de leur mélange, et sûr de leur anéantissement.

— Dieu soit loué! mais, en tous cas, votre père était un bien digne homme. — Mon Annina était donc morte, et ma fille! ma Luigina, si chétive et si douce! La Mère de Miséricorde me les reprit peut-être toutes les deux pour qu'elles ne fussent pas témoins de mille événemens déplorables. Quand je le sus, je voulus me tuer, pour les rejoindre dans le ciel; mais on me dit, fort à propos, que Dieu refusait le

Paradis aux suicides, et que Girolamo vivait encore. Je devais tuer Girolamo, et faire mon salut. Je me résignai.

— Vous fîtes bien.

— N'est-ce pas?

— Vous était-il démontré, Mattei, que Girolamo était votre dénonciateur?

— Vous n'en douterez pas, Monsieur, lorsque je vous apprendrai que je le sus de la bouche même de votre père. Je me rétablissais donc à Calvi, où votre père m'avait fait transporter, lorsqu'il courut des pressentimens sur la prochaine délivrance de la Corse. Pascal Paoli, l'admirateur de J.-J. Rousseau de Genève, le vainqueur du marquis de Chauvelin, l'ami de cet infortuné Louis XVI qui s'était montré notre ami, venait d'être décrété par la Convention, cette puissance furieuse qui brisait tout en courant, et qui mourut d'avoir trop tué. J'embrassai ma mère. Je courus à Corté,

où devait s'ouvrir une conférence. On parlait dans les campagnes de miracles et de présages. J'en vis un bien remarquable. A Favalello, une statue de la Mère du Christ, exposée sur le chemin aux yeux de tous, laissa tomber des larmes ; quelques fleurs de lis, flétries et séparées de leur tige, reçurent ces bienheureuses larmes : elles refleurirent et donnèrent un nouveau parfum. Il y eut aussi de ces grands orages qui précèdent les jours de crise ou de délivrance, et nos prètres furent favorisés de visions célestes.

— En eûtes-vous, Mattei?

— Je n'en eus pas. — Ce fut à Corté que je vis un des neveux de Paoli, le jeune Bonaparte, un petit maigre, au maintien froid, à l'œil bleu, qui vous regardait jusqu'au fond de l'ame. Il ne perçait encore rien, sur son front malade et dans son visage effilé, de l'homme qui devait ployer dans ses mains nos destinées

et les vôtres. On se méfiait de lui, et on avait raison. Il était soupçonné de tenir pour la France. S'apercevant qu'on le surveillait, il rusa ses gardiens, et s'enfuit à Ajaccio; puis d'Ajaccio à Calvi, où se trouvaient, avec la légion marseillaise, deux émissaires de la Convention : un des tueurs du roi de France, Lacombe Saint-Michel (un ci-devant du Languedoc), et Salicetti, son émule, que, treize ans après, des maladroits tentèrent de faire sauter, à Naples; toutefois, il mourut empoisonné. Quelques-uns disent que cela est faux, et que l'on ouvrit son corps : il fallait ouvrir son ame. — L'évasion du petit Bonaparte fut ce qui précipita l'insurrection; car les adhérens de sa famille étaient assez nombreux en Corse, et il devenait essentiel d'empêcher leur ralliement. Le tocsin fut sonné dans les pièves. On bouleversa les propriétés des rebelles . on mit leur tête à prix. Il ne resta pas un mûrier de leurs

jardins, pas une pierre de leurs maisons, pas une chèvre de leurs troupeaux. Ils furent ruinés et s'exilèrent à Marseille. Il ne fut pas si facile de venir à bout de Bonaparte, et l'histoire de son expulsion est le dernier épisode de ma vie dans cette île, où je n'ai plus un parent, où je ne veux même pas d'un coin de terre.

Ici le batelier prit sous le banc une bouteille, et m'offrit de l'absynthe blanche dans un gobelet de cuir.

Nous bûmes. Il continua :

— Le ressentiment contre les Bonaparte était au comble. Chargé d'une mission de Paoli, que la Consulte avait armé de pleins pouvoirs, je me jetai dans la ville de Calvi, moi dixième, après avoir essuyé le feu d'un avant-poste. Les citoyens, tenus en respect jusqu'à ce moment par la forteresse, écoutèrent la proclamation avec enthousiasme. On se fit des armes de tout. On se rendit aux clochers. La campagne vint

à nous. Les Marseillais, déconcertés par la violence du premier mouvement populaire, n'eurent que le temps bien juste de se réfugier sur le rivage de la Ficarella, et de s'y retrancher précipitamment. De petits bâtimens occupaient encore la rade: ils s'avancèrent en nous menaçant de leur artillerie. Les insurgés coururent sur le rivage, bravant tout, électrisés par mon exemple, et par la vue du pavillon corse qui flottait aux remparts d'où l'on venait de précipiter le drapeau tricolore. Le terrain formait, au devant de la ville, une saillie qui s'avançait dans la mer, avec quelques arbres à l'extrémité. Je grimpai à l'un de ces arbres, et, d'une distance de cent pas, j'interpellai le neveu de Paoli sur sa trahison, en lui prophétisant la vengeance des patriotes; en lui promettant leur clémence, s'il restait fidèle à l'honneur et à la voix de la patrie. Il écouta, mais sans paraître ému. Il souriait, en regar-

dant Salicetti. J'armai ma carabine, et je les menaçai. Alors Bonaparte se pencha sur la lumière d'un canon, et le boulet, en frappant le pied de l'arbre, me fit tomber dans la rade, aux éclats de rire des Marseillais. Deux autres coups de canon balayèrent la plage. Ce fut encore votre père qui vint me tirer des branches où je restais pris, et que le courant chassait en pleine mer. Il eût mieux fait de me laisser périr, votre père! car la raillerie est une blessure mortelle, et je n'ai jamais pardonné à l'empereur Napoléon les insultes du sous-lieutenant Bonaparte.

Cette remarque du batelier me fit involontairement sourire.

— Une foule de petits ressentimens sont à craindre, me dit-il en répondant à ma pensée. Voyez à l'horizon les montagnes du Tyrol! là s'est formé l'imperceptible orage qui plus tard foudroya la Grande-Armée. Staps, le jeune

illuminé, tomba, le poignard à la main, sur la pelouse de Schœnbrun, et c'est à l'explosion des fusils qui brisèrent sa poitrine, que les universités d'Allemagne s'émurent de la généreuse colère qui fit rebrousser l'aigle français de clochers en clochers.

Je ne souriais plus.

— Revenons, dit le batelier. Il n'y eut qu'une seule journée dans cette guerre d'une poignée d'hommes avec tout un pays; je vais vous la dire. Paoli venait d'arriver à Calenzana, prêt à tenter un coup décisif. Le pays était couvert d'espions; mais on se tenait sur ses gardes. On les fouillait trop bien pour qu'ils pussent nous tromper. Un soir, on m'amena un mendiant, vêtu d'une souquenille en pièces, nu-pieds, n'ayant rien autre chose qu'un bâton et une gourde. Je le reconnus. C'était Girolamo Piccioli.

— Votre dénonciateur?

— Lui-même. A la fin, je le tenais! son regard astucieux et calme ne me trompa pas. Je devinai qu'il comptait surson effronterie, et sur la retenue que m'inspirerait le respect de mon grade vis-à-vis de mes compagnons. Seul à seul, nous nous fussions à coup sûr précipités l'un contre l'autre. Je ne sais ce qui me criait que sa vie était entre mes mains. — Où vas-tu, Girolamo? lui dis-je. — Tu vois, Mattei, je demande la charité. Tu sais bien quel est le misérable qui m'a réduit à cette détresse. Les troupeaux de ma famille ont été dispersés dans les montagnes, et je suis estropié par l'assassin d'Evaristo..... Je mendie. — Dans un pareil temps, Girolamo? — Tous sont bons, lorsque l'on a faim; la faim ne choisit pas. — Mais, à travers des partis qui craignent les espions et qui les fusillent, c'est imprudent, Girolamo? — Quand on est fusillé, Mattei, on est riche; et, pour ce qui est de tes conjectures, fouille-

moi. — Je ne me souillerai pas les mains, Girolamo!.. Puis, me tournant vers les soldats: — Visitez ce brigand des pieds à la tète!... Il ne fit pas de résistance. Il posa sa gourde et son bâton à terre; il se mit nu. On visita ses guenilles, on les froissa, on les déchira : rien. — N'importe, dis-je, qu'on le mène au général. S'il n'a pas de dépêches, il a une mission verbale; nous le ferons parler.... On part. On arrive chez le général : il était à dicter des dépèches, dans une salle basse. Même manége de Girolamo devant Paoli; perquisition et résultat semblable. — Où vas-tu? lui demande à son tour le chef. — Je vais et je viens, répond le mendiant : si vous me laissez libre, je me rendrai à Anapesa, chez une pauvre femme qui me donne l'abri. — Éloignez-le! dit un des lieutenans de Paoli. Puis, s'adressant à son chef : — Cette gourde m'est suspecte!... On la brise : elle renfermait une lettre. Je triom-

phais. Comment n'y avais-je point songé? La lettre insistait sur un dépôt d'armes, à l'usage d'un certain nombre d'affidés qui devaient se réunir le lendemain, par diverses routes, au Monte-Maggiore. Un post-scriptum parlait d'un chargement de grains qui devait franchir de nuit la pointe de la Revellata, pour alimenter les recrues. — Ce n'est rien que de tenir l'espion, dit le lieutenant, il faut s'emparer de ses complices. Si l'on m'en croit, général, ce soir même, trois hommes déterminés accompagneront le drôle à Anapesa, et le surveilleront de près, sauf à lui brûler la cervelle s'il bronche. Il faut savoir le lieu du rassemblement et le dissoudre. Voilà une gourde toute semblable, remettons-y le billet; nous verrons demain ce qu'il faudra faire... Je m'offris pour cette expédition : on m'adjoignit deux hommes, et nous partîmes. Nous suivions le ravin de la Ficarella, qui trace un demi-

cercle autour de la montagne ; on se dirigea vers le vallon, criblé de frênes et de gorges profondes. La nuit tombait de plus en plus. On alluma des torches de résine. Girolamo fredonnait une barcarole napolitaine pour me narguer. — Fais un acte de contrition, lui dis-je.—Fais le tien! répondit-il en me poussant son bâton dans la poitrine... Et vingt hommes nous terrassèrent. Un militaire à cheval parut : c'était Bonaparte. — Ah! ah! une vieille connaissance, murmura-t-il en me saluant. Il prit la gourde des mains de Girolamo, la brisa contre un arbre, et en tira le papier. — C'est la réponse, Messieurs, dit-il à Salicetti et à Lacombe. Mon cher oncle ne connaît pas les petites ruses du métier; il se formera. On reçoit des lettres en sa présence, et l'on y répond à merveille. Il faut tout regarder par soi-même : voyons cela... Il lut et sourit; puis, il nous fit mettre au milieu du groupe, à la queue des

chevaux. On éteignit les torches, et la cavalcade reprit vivement le chemin de l'endroit où campait la petite armée. Des sentinelles éparses nous demandèrent vingt fois le mot d'ordre. On arriva. Girolamo lui dit alors : — Tiendrez-vous votre promesse, Bonaparte ? — Peut-être! Que me demandes-tu? — Rien, que cet homme (et il me désigna). — Tu es un fou! je ne vends pas de chair humaine : voilà six ducats. — Je veux cet homme! — Tu n'auras rien... Girolamo essaya de se révolter. — Qu'on le fasse taire, dit Bonaparte.... Puis il s'éloigne et braque sa lorgnette dans la direction de Calvi. Il régnait en ce moment un profond silence : la petite ville, ensevelie dans l'ombre, n'avait pas une seule clarté qui pût donner un point de mire. On n'entendait que les sourds *Qui vive!* et le sinistre gémissement de la mer sur les cailloux de la grève. Le firmament et la Méditerranée semblaient confondus dans les

ténèbres. Cela resta long-temps ainsi. Bonaparte était immobile comme une statue. Tout-à-coup une ligne de feu monte perpendiculairement vers le ciel, et retombe en pluie d'étoiles qui nous laisse apercevoir Calvi, sa forteresse, et ses canonniers distraits par l'apparition lumineuse. Les tambours résonnent de tous les côtés; quelques bourdonnemens de cloches, des coups de fusils rares et confus, répondent à ce premier tumulte, et cessent à l'instant même. Alors des lanternes se hissent aux cordages des bâtimens, des flambeaux courent sur le rivage; tout s'éclaire. Le pas mesuré des soldats marque la charge, le canon tonne, et Bonaparte s'élance au galop. La forteresse était reprise.

— Comment cela, Mattei?

— Par suite de la ruse où je venais de tomber. Vous vous souvenez peut-être, Monsieur, du chargement de grains qui devait doubler la

pointe de la Revellata, d'après le post-scriptum de la lettre saisie dans la gourde de Girolamo. Paoli, mis sur ses gardes par cet avertissement perfide, qu'il ne croyait pas à son adresse entre les mains de notre lieutenant, fit diriger des hommes sur ce point, et l'on s'empara de l'approvisionnement, que l'on ramena comme un éclair dans le port, sous le canon des remparts. Les Français ne voulaient pas autre chose. A peine la barque génoise fut-elle amarrée contre la principale porte de la citadelle, où se trouve le débarcadère, que des soldats, armés de haches, profitèrent de la confusion pour sortir de la cale. Par un brusque coup de main, ils s'emparèrent à leur tour des issues, et s'y maintinrent en jetant des grenades enflammées au milieu du poste, ou dans les rues voisines. Le signal amena le reste.

— Qu'on se moque encore des rêves du bon

Homère, Mattéi! C'est tout-à-fait la ruse du cheval de Troie.

— Je ne sais, Monsieur, ce que c'est que ce cheval, et si cet Homère était un rêveur; mais je sais que les plus vieilles ruses sont les plus politiques, et que les supercheries connues sont celles dont on use le mieux. D'ailleurs on réussit au hasard. Il n'y a pas quinze ans qu'une dame française, modèle de courage et d'honneur, a sauvé son mari d'après un moyen qui roule dans les contes d'enfant.

— Madame Lavalette?

— Oui! — Dans la joie du succès, nous fûmes oubliés. Je m'emparai d'un cheval, et sur le point du jour j'étais à Calenzana. Paoli pleura de colère. Les soldats échappés de Calvi nous rejoignirent, mais privés d'armes. Pas un d'eux n'était blessé. Paoli les apostropha durement : il voulut les renvoyer dans les montagnes, comme indignes de servir le drapeau de la Corse.

Dans le fond, lui seul était cause de cette mésaventure ; mais, par ce ressentiment, il voilait sa faute : et, d'ailleurs, il ne pouvait en prendre la responsabilité sans affecter le moral de la troupe, sans risquer toute la confiance que l'on avait en lui. Son feu jeté, il nous tourna le dos, il brisa son épée. Ces braves pleuraient : j'intercédai pour eux. — Général, lui dis-je, nous nous ferons tuer ou nous reprendrons la forteresse. —Nous nous ferons tuer, s'écrièrent-ils... Paoli se retourna brusquement. — Vous voulez être les premiers à l'attaque ? — Les premiers, général ! —Qu'il en soit ainsi ; mais, je vous le déclare, s'il en revient un seul dans le cas d'un échec, je proclame son nom comme celui d'un lâche et je quitte le pays, car il me faut des soldats et non des femmes... Huit jours après, le drapeau corse était fouetté par le vent sur la façade de la ville reprise. Les Français étaient chassés.

— Et Bonaparte ?

— Nous n'avions pas eu maille à partir avec lui, car, le lendemain même de sa victoire, il était retourné en France.

— Croyez-vous qu'il ne vous eût pas tenu tête ?

— Je ne sais pas. — Occupé que j'étais de manœuvres militaires, je ne m'informais nullement de toutes les menées des intrigans politiques. Les grandes réputations n'échappent pas à la calomnie. J'avais bien entendu quelques propos sur notre général, mais cela me semblait méprisable. On affirmait que notre île allait appartenir aux Anglais, et que, d'auxiliaires, d'ailleurs sans résultats directs pour la tranquillité de la Corse, ils allaient devenir nos maîtres. Quelques raisonneurs me démontrèrent à leur façon que c'était notre ressource contre la Republique française. J'en fus indigné, car c'était toujours périr ; et de

moindres territoires ont maintenu bravement leur indépendance. Enfin, il fallut bien le croire ; les troupes du roi Georges relevèrent nos postes, le consulat Britannique devint le siège du gouvernement, il nous arriva des décrets datés de la métropole. Au milieu de cette foule hébétée qui devenait anglaise, après avoir été française et puis génoise, je refusai de reconnaître un seul Corse, et, les inimitiés croissant autour de moi, je compris qu'il fallait m'éloigner. Je fis donc parvenir mes adieux et la nouvelle de cette résolution à ma mère, après avoir retenu mon passage sur un brick anglais qui devait porter des poudres à Toulon et se rendre à Barcelone. Je disais à ma mère de veiller sur le tombeau d'Annina et de ma fille, car je n'espérais plus revoir la Corse! Les vents contraires retinrent le bâtiment pendant trois jours dans la rade. Enfin, le vent paraissant favorable, on dut lever l'ancre. La cloche

appela les retardataires qui furent obligés de sauter dans des barques et de gagner le brick à force de rames. Ce n'est pas sans un frémissement d'indignation que je me rappelle le spectacle de l'entrepont quand je voulus y pénétrer. Au milieu de quinze matelots anglais, ivres et penchés sur un baquet de rhum, Girolamo buvait à la santé du roi Georges. Ce que je ressentis ne se peut dire. J'étais calme, je me sentis capable de tout. Cet homme tombé de la condition de vengeur à la honte de l'assassinat par le moyen de la dénonciation, ces brutes anglaises qui triomphaient de notre avilissement, mes éternels projets de vengeance, mes rêves de Corse et de patriote trompés, tout cela me fit concevoir une pensée terrible, implacable; de ces pensées qui viennent de je ne sais où, mais qui nous mènent. Deux secondes après, la soute aux poudres était enfoncée, des écheveaux de

chanvre flambaient sous un caisson, et, revenu sur le bord, je plongeais dans la mer pour atteindre une barque qui se dirigeait vers Calvi.... Comme j'atteignais cette barque, un cri partit du bâtiment anglais. — Mattéi!... Je regardai, c'était ma mère!

— Votre mère, Mattéi?

— Ma mère, Monsieur. Prévenue par moi-même de mon départ, elle voulut sans doute me suivre et me surprendre. Mon avertissement fatal et sa tendresse n'expliquent que trop cette fatalité. Je me précipitais pour nager vers le brick, lorsqu'un déchirement affreux, pareil à celui de la foudre dans les grands orages de nos montagnes, me roula jusque sous les vagues, où la lueur et le bruit me suivirent à des profondeurs étranges. Quand je revins à la surface, il n'y avait plus rien. Seulement une vapeur blanche montait

doucement vers le ciel. C'était peut-être l'âme de ma mère !

Le batelier se tut : il fit le signe de la croix, et ses lèvres murmurèrent !

La nuit tombait, les ombres s'étendaient sur le lac ; des oiseaux passaient à notre front en jetant leur cri. La prière du Corse dura quelques minutes.

Il se signa de nouveau : puis, étendant la main, il me dit :

— Nous sommes à Vevay.

COMMENT

sont faits les Anges.

COMMENT SONT FAITS LES ANGES.

« ..... C'est un de mes plus vieux, un de mes plus vifs souvenirs. J'avais près de neuf ans, et par suite des contre-sens systématiques d'un ridicule professeur, qui voulait user de rigueur envers moi, pour parer aux bévues de

sa méthode, je faisais si peu de progrès à l'école de notre petite ville, que l'on remit à un autre temps de m'y envoyer. Notre famille était considérable et ne pouvait se permettre aucune dépense onéreuse. — Mais que ferons-nous de Georges? disait parfois ma mère avec désespoir. — Que veux-tu que je te dise? un soldat ou un mousse! répondait mon père: nous l'enverrons aux colonies, et il verra ce que c'est que de ne pas écouter les bons avis des gens qui nous aiment..... A la suite de ces entretiens que j'écoutais avec l'apathie de la plus morne et de la plus profonde indifférence, ma mère, femme très vive, me rudoyait en m'ordonnant de ne pas rester devant ses yeux: j'obéissais à cette injonction de tout mon cœur. Mes deux frères étaient alors au collége, à Paris: ils écrivaient d'admirables lettres tous les mois, ils envoyaient des traductions en vers de Phèdre et de Virgile.

Dans nos soirées un peu monotones de Fontainebleau, en réunion de l'inspecteur aux revues et de deux autres fontionnaires de ce calibre, qui venaient jouer la partie d'échecs, on lisait les chefs-d'œuvre fraternels, pour stimuler mon petit orgueil. Sur parole, au milieu des louanges unanimes, je me disais à moi-même que cela était bien beau. J'eus de la jalousie, mais pas la moindre émulation. Il me semblait assez bizarre que mon père, jadis meunier, retiré depuis quelque temps avec une fortune assez modeste, fît tant de fracas du latin qu'il ne savait pas lui-même.— A quoi bon? me disais-je. Il me semblait déjà confusément qu'il pouvait y avoir du glorieux dans l'utile. D'instinct, je me dirigeais vers mon avenir. Mais où sont les parens qui prennent garde à ces symptômes? Volontiers aurais-je été meunier, mais plutôt artisan, et je me souviendrai toujours de la petite bou-

tique du tourneur, près de l'auberge du Cheval-noir, dans la principale rue, où je m'arrêtais des heures entières en extase, pour voir ciseler des morceaux de buis, des manches de couteaux, des toupies, des boîtes et des casse-noisettes. Fanchonnette Marteau, notre vieille bonne, insinuait que je ferais peut-être un excellent ébéniste, comme feu son mari : sur quoi on la priait de se taire, et elle se taisait. En France, dès qu'ils ont deux sous, nos meuniers veulent que leurs enfans soient des marquis.

Ma sœur Hortense, restée parmi nous, venait d'atteindre sa dix-huitième année. C'était un phénomène de province, habile à je ne sais combien de belles choses, qui en ont fait par la suite une petite personne très médiocre et très importante. Au parc à l'église, dans les fêtes foraines, le fils de l'inspecteur aux revues, un grand blond fade, très

heureux d'être au monde, et que j'avais en horreur pour l'insolence de son rire, ne perdait pas l'occasion d'adresser à ma sœur des complimens dont elle se décontenançait en adressant de timides regards à ma mère. Ma mère la reprenait de ses timidités. Voyant qu'il lui serait facile de profiter des plaintes éternelles de mes parens sur mon apathie, pour se ménager de plus fréquentes visites à la maison, le jeune pédant s'avisa de gager qu'Hortense apprendrait le latin avec beaucoup plus de facilité que moi; sans peine il obtint de m'en donner des leçons auprès d'elle. Ma famille se trouvant de cette façon ensorcelée, il fallut subir le latin. Chaque jour, ce maître improvisé venait très régulièrement, et j'avouerai qu'il me conduisit l'épée dans les reins, en moins de trois mois, jusqu'à la conquête du *Cornelius Nepos*. Ma sœur se montra surtout d'une habileté très remarquable, au dire

d'un vieux prêtre, qui, chaque dimanche, ne manquait pas de vanter les confitures de ma mère. Une fois à ce point, le maître me négligea, il ne se montra plus si zélé pour mon éducation; même, il en désespéra le plus formellement du monde, et mon aversion pour lui redoubla de toute la fatuité que j'avais déjà prise à l'étude de la langue morte des vieux Romains. J'avais servi de prétexte : Hortense continua ses leçons; moi, comme indigne de m'y mêler, j'eus la clé des champs. Souvent, en passant à petit bruit derrière le paravent de la chambre où le professeur et l'écolière écorchaient des périodes de Cicéron, il m'arriva, tout jeune que j'étais, de trouver étranges, et d'écouter attentivement les versions du jour. Présente à l'entretien, ma mère en ignorait le sens, et, comme tant de mères, elle ne supposait pas qu'on pût tricher effrontément sa surveillance. On

dit que c'est une sottise qui se commet de toute éternité dans les familles. Je le croirais assez. J'eus bientôt la conviction, moi, que je n'étais pas si sot qu'on voulait bien le dire. Sans trahir ni mon secret, ni le leur, à plusieurs reprises j'essayai de vérifier les conjectures de mes traductions improvisées, par l'espionnage de quelques furtifs rendez-vous. Mes traductions et celles de ma sœur étaient conformes: on ne pouvait pas mieux se rencontrer. Cette expérience me donna du courage. Il y avait un vieux volume de latin dans la chambre de Fanchonnette Marteau; je le pris, je le dévorai, je le sus bientôt par cœur. C'était un livre des œuvres de Pline, le naturaliste. Après bien du travail, je crus en comprendre la moitié, et deviner confusément le reste. Cela pourrait passer pour un véritable tour de force, à neuf ans!

Il faut que je vous parle un instant de Fan-

chonnette Marteau. C'était la bonté même, une bonne et aimante vieille : elle avait bien soixante ans. Son flegme contrastait avec la vivacité de ma mère, et malgré la lenteur apparente qu'elle mettait à ranger la maison, tout était en place de bonne heure et d'une admirable propreté. On devinait en elle une de ces natures résignées et laborieuses, qui ne reculent ni devant les avanies de la domesticité, ni devant les fatigues du travail. Depuis trois générations elle servait dans la famille, et tour à tour elle avait dû se plier à bien des caractères. Dans les castilles domestiques, elle inclinait vers les plus faibles, comme c'est le penchant des bonnes âmes. A force de persévérance, elle avait obtenu que mon berceau fût installé dans sa mansarde, et, par une déférence dont on subissait l'esclavage sans trop s'en rendre compte, mes parens n'auraient osé concevoir le projet de protester contre cette habitude.

Quand on me battait, je la voyais trembler dans tous ses membres ; quand je pleurais, elle avait le cœur gros, et des larmes lui roulaient dans les yeux. Je me réfugiais toujours dans les plis de son tablier ; mais Fanchonnette n'osait me protéger ouvertement, de peur d'exaspérer ma mère, jalouse de l'instinct qui me portait à chercher cet abri. Si je me glissais dans sa petite chambre, j'y trouvais des jouets et des caresses, des friandises et une grosse Bible toute remplie d'estampes; elle me racontait aussi des histoires saintes, qui étaient d'un effet étrange dans sa bouche ; et je l'écoutais avec tant de plaisir, je dirai plus, avec tant de religion, que si la nuit venait, sur ces entrefaites, à plonger notre réduit dans l'obscurité, la conteuse, qui pensait que mon silence pouvait être du sommeil, se prenait à me dire d'une voix douce : Georges, dors-tu ? — Non, Fanchonnette ; va toujours !

Si ces détails impatientent les lecteurs, qu'ils passent tout ; car ceci n'est, à bien dire, qu'une page des mémoires de mon enfance : rien de plus. Je ne saurais faire que ces puérilités aient le même charme pour eux que pour moi, à moins qu'il n'y ait eu de naïves douleurs dans leur enfance et d'heureuses apparitions à travers ces chagrins ingénus.

Je ne vous dirai pas de quelle religion était Fanchonnette Marteau. Ce chapitre est resté fort obscur entr'elle et moi. Le fait est qu'elle disait ses prières en français, et ce n'étaient pas là, je vous le jure, des prières toutes préparées, sorties de la boutique d'un libraire, à l'usage des gens dont le culte est un mécanisme de la mémoire: cela tenait du moment, de l'intérêt des circonstances, de ses peines et de ses satisfactions du jour. Le timbre qu'elle y mettait, l'onction de sa voix et de son maintien, revivent aujourd'hui même et par momens dans

mes rêveries, comme le souvenir d'un chant que la pensée ne peut traduire à personne au monde, et qui cesserait peut-être de vibrer sur le clavier mystérieux de l'imagination, dès que l'on tenterait de le faire passer par les lèvres; et puis, il y a des accessoires qui manqueraient à cette évocation, lors même qu'elle serait possible, ce que je ne crois pas : c'est le calme solennel de l'étroite mansarde, avec ses rideaux de serge verte ; c'est la file de pots de giroflées sur le rebord de la fenètre, et, dans la baie de cette fenètre, la perspective d'une encoignure de vieux bâtiment, jadis religieux, dont par suite des révolutions on avait fait une écurie. A l'angle de cette écurie, sous l'ardoise en équerre du toit, il existait, comme attestation de la dignité flétrie de l'édifice, une petite statue d'ange d'un pied de haut, portée par une simple colonnette qu'un noueux cep de vigne entortillait de ses reje-

tons : la vigne, après avoir dépassé la masure, laissait retomber, comme un dais, ses pampres las et ses raisins abandonnés. Chaque matin, des oiseaux, babillards et voleurs, fesaient leur curée des grappes mal protégées par le feuillage. Pauvre ange, il était bien mutilé par le temps, bien noir et bien défait ! Ses ailes ressemblaient à la valise poudreuse d'un porte-balle, et de plus il était horriblement camard. Ajoutez à cela qu'une détestable barre de fer, toute rouge de rouille, rajustait le plus mal possible un buste sans bras sur un corps sans pieds. Mais tel qu'il était, désarmé de ses attributs comme la religion, il me semblait être le tabernacle de Fanchonnette Marteau, puisqu'elle se tournait de ce côté pour adresser à Dieu ses prières. J'adressais aussi mes prières d'enfant à cette statue difforme et brisée, et je doute que sous les roulemens de l'orgue, à la fumée capiteuse de l'encens, dans les grandes

harmonies de clartés et d'ombres qui rayonnent en brouillards au milieu des cathédrales, l'adoration soit plus fervente et plus pure. Lorsque ma mère m'avait puni, et, par conséquent, lorsqu'elle avait dit à Fanchonnette Marteau quelques paroles de mortification et de colère sur ses faiblesses pour moi, faiblesses sans nombre, la pauvre vieille priait Dieu pour ma mère et pour moi. Il n'y avait certainement pas de calcul dans ses prières; mais j'y trouvais une leçon pour mes petits ressentimens, et la leçon agissait. Alors, sur les plis de cette carnation de parchemin légèrement jaune, et gravée par des grains de petite vérole dont la vieillesse effaçait de jour en jour l'empreinte; dans la symétrie de ces cheveux argentés que son deuil faisait valoir, dans ses yeux gris, dans son calme, il régnait un sentiment de bonté comme je n'en ai vu depuis nulle part, même dans les tableaux de Raphaël.

Maintenant vous connaissez Fanchonnette Marteau.

On a vu que je ne tenais pas beaucoup de place dans ma famille. Une circonstance assez insignifiante acheva de m'en déclasser. Quelque arriéré que soit le livre de Pline sur les sciences naturelles, c'était un progrès remarquable de ma part que de le lire avec attrait. Mais pour les caractères dont la sensibilité se replie avec l'émotion du ressentiment devant un sourire de dédain, la méditation a cela de funeste qu'elle leur imprime je ne sais quoi de farouche et d'intraitable. Je restais des heures entières à regarder un caillou, une fleur, un oiseau. Pline m'embarrassait, Fanchonnette Marteau ne pouvait me répondre, et je ne questionnais personne. Cet isolement me rendit sombre. On m'excéda de remarques dures : ma contenance était celle d'un idiot. On atteignit l'époque des vacances : mes frères,

chargés de couronnes, devaient nous arriver par les messageries. La famille se rendit à leur rencontre. Sur la route, au point du rendez-vous, mon père fit une visite au meunier qui nous avait succédé dans la propriété du moulin. Tout était bien changé dans cette usine. Des procédés nouveaux avaient remplacé le vieux système; un simple filet d'eau faisait mouvoir une manivelle immense, qui se substituait partout au travail de l'homme avec une prodigieuse économie de forces. Mon père blâma ces innovations, et le novateur lui tint vaillamment tête. Quoique je n'eusse jamais porté mes réflexions sur les problèmes de la mécanique, il me sembla que mon père confondait l'énergie de l'action avec l'étalage des moyens. M. Victor L..., le galant maître de latin de ma sœur Hortense, apporta toute l'impertinence de son peu de savoir dans la question, peut-être bien pour faire sa cour à mon

père. Je me tenais cependant à distance respectueuse, contre une des lucarnes du moulin, à regarder un étourdi papillon dont les ailes lisses et nacrées se heurtaient vainement aux mailles de fil d'archal d'un châssis mobile que le soleil criblait de sa lumière. Mon attention se partageait entre la discussion qui s'agitait à deux pas, et le brillant prisonnier qui cherchait à retourner dans l'espace et les champs par ce réseau trop serré pour l'envergure de son vol. Sur un sourire qui m'effleurait en ce moment les lèvres, le meunier m'adressa la parole, et me demanda mon avis de la façon la plus encourageante. Je pris avec délicatesse l'insecte entre mes deux doigts, et je répondis en le plaçant sur la paume de ma main : — « Que d'économie dans le mécanisme des ailes d'un papillon ! »

— Ne voyez-vous pas, s'écria mon père, que c'est un petit sot qui ne comprend rien ?

Et la discussion fut rompue. J'étais perdu sans retour dans l'esprit de ma famille! Quelques momens après, on livra, comme de raison, ma réponse à la supériorité du génie de mes frères, qui la trouvèrent stupide et qui en firent des gorges-chaudes. On les fêta : ils récitèrent tout d'une haleine une demi-douzaine de fables latines, et le professeur qui les amenait, étala devant moi les couronnes de prix et la nomenclature d'accessits dont on les avait accablés. Jamais humiliation ne fut plus complète. De retour à la maison, on n'oublia pas de raconter ma déconvenue devant Fanchette Marteau. Elle m'embrassa!....

Bonne Fanchonnette!

Quelqu'un m'avait compris : cela me fit du bien.

La présence de mes frères amena du surcroit dans les tortures de ma position. Il me sembla qu'on n'aurait pas eu tant de plaisir à

les complimenter, si je n'eusse été là pour recevoir en pleine figure, et par contre coup, l'insulte d'une comparaison chagrinante. Les éloges qu'on leur prodiguait n'étaient que des outrages à mon adresse. Une fièvre insensée se glissa dans mon cerveau. Je devins sauvage, bourru, répondeur : l'injustice déprave et révolte. L'envie, la plus cruelle de toutes les envies, celle qui a le secret de sa supériorité et qui se sent méconnue, rongea sourdement mes entrailles ; elle se serait changée en haine, sans la frayeur que je ressentis de me livrer à ce démon qui tourmente ses complices, et de faire un pacte avec ses inspirations. Alors, tout ce qui me restait d'enfantillage se tourna vers le Dieu de Fanchonnette Marteau, qui lui faisait supporter les douleurs avec une résignation si sublime qu'elle y puisait des vœux pour les ingrats, et des prières pour les méchans. Ma vie et mon avenir étaient à la merci de cette

crise. Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis lors, et je ne pense jamais à cette époque de mon enfance, sans qu'un tressaillement ne me passe des pieds à la tète, ou qu'un instinct d'emportement fébrile ne produise un mouvement nerveux dans tout mon corps. Les enfans ne sont que de petits hommes, et les petits chagrins sont capables de grandes résolutions. Une fois je voulus me tuer.

Cette fois-là, Fanchonnette Marteau me trouva sur l'escarpement d'une sablonnière, à l'extrémité de notre jardin, le regard arrêté sur la profondeur d'une excavation qu'on disait répondre aux souterrains d'une carrière ; et il faut que, par quelques discours dont j'ai complètement perdu la mémoire, Fanchonnette ait été mise à même de pressentir une fantaisie fatale, car, en m'attirant avec douceur, elle me parla bien tendrement de l'histoire d'Agar et d'Ismaël : Agar, pauvre servante abandonnée,

qui voulait mourir avec son enfant, et qu'un ange envoyé du ciel alla secourir dans le désert, en lui portant la parole de Dieu. Ce récit me rendit plus calme. Il n'était pas tard, mais, à l'occasion d'une entrevue dont la cause était un secret, ma mère avait, ce soir-là, congédié Fanchonnette. Nous rentrâmes tous les deux dans la mansarde ; nous étions sans lumière. Seulement, du rez-de-chaussée, par l'entre-baillement de la persienne, l'éclat des bougies allait s'épanouir sur la niche de verdure où figurait la petite statue, et, dans le firmament, comme un diadême, je voyais trembler un triangle d'étoiles d'où filait une lueur de soie. Ces palmes de feuillage que moirait la rosée de la nuit, cette sculpture invalide, dont les traits prenaient du mouvement et de la grandeur dans les fascinations lumineuses, les deux fortes idées de Dieu et de la Mort, qu'il est peut-être funeste d'épeler de front à la fleur

de la vie, tout cela devait donner un autre cours à mes résolutions. Une idée fixe se logea dans mon esprit; je ne songeai plus qu'au désert où Dieu fait voir ses anges.

Et chaque soir après ce soir-là, j'interrogeai Fanchonnette Marteau sur les grandes solitudes où vivaient les élus, sur les célestes messagers de l'Éternel, sur ces intarissables légendes, naïves et colorées, qu'il me semble encore qu'elle disait si bien, et dont je ne me lassais pas.

Quelque temps après, il y eut un air d'activité dans notre maison, et j'appris que ma sœur allait épouser le fils de l'inspecteur aux revues. Pendant les préoccupations des deux familles, on m'oublia. C'est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; du moins, je le croyais. Lorsque l'on se butte contre un malheureux enfant, il est rare que d'un côté comme de l'autre on n'en vienne pas au divorce. Avec

des trèves il y a quelquefois de la ressource.

Ce fut pourtant cet oubli qui devint la cause de l'événement dont le récit me reste à vous faire.

Le jour des noces, après avoir vu ma sœur, dans le luxe de ses mousselines et de ses dentelles, bondir au milieu de ses jeunes amies par la portière du remise qui se dirigeait vers la maison municipale; parens et témoins se trouvant installés à la suite, ainsi qu'il est réglé par le cérémonial; je vins, au milieu de mes frères, escalader le marche-pied de la voiture. — Va donc t'habiller, me dit Théodore. — Oui, tu n'es pas présentable comme cela, me dit Eugène.... Et je me tournai vers mes parens. Ma mère causa tout bas avec mon père, qui parut lui répondre par de vifs reproches. — Eh! lui dit-elle, il fallait y songer vous-même!....

Et l'on m'ordonna de rester au logis.

Je fus me cacher dans la chambre de Fanchonnette Marteau, et je pleurai beaucoup. Ma pauvre bonne ne sut rien de ce nouveau crève-cœur; on lui avait adjoint plusieurs aides pour le travail du jour et les préparatifs du repas de noces; elle devait songer à tout, s'inquiéter des emplettes et des provisions. Il fallait ensuite organiser un bal, pour le soir, dans notre jardin. Et puis, à l'avance, ayant su que l'on préparait des cadeaux et des surprises pour tous, Fanchonnette Marteau ne s'imaginait pas que je pusse être exclus. Cela n'entrait pas plus dans sa pensée que dans la mienne.

Alors je résolus d'épuiser cette nouvelle coupe d'amertume, et, puisque aussi bien la noce devait revenir chez nous, de me représenter intrépidement devant ma mère.

C'est à quoi je ne manquai pas : mais, sur le seuil de la salle à manger, je trouvai mon père qui me ramena brusquement dans la chambre

de Fanchonnette Marteau. — Voilà ce que c'est que d'être négligent et obstiné, me dit-il; tu serais brave comme Eugène et Théodore, si tu étais studieux et intelligent comme tes frères. Ecoute bien ceci : je ne veux pas à ma table d'un petit garçon qui me fasse honte. Tu resteras tout seul...

Il m'échappa un geste de désespoir.

— Ah, ah! on te prendra peut-être par l'orgueil et la gourmandise, me dit mon père en ricanant.

Et il s'éloigna.

Hélas! je n'étais ni gourmand ni orgueilleux, et même, dans cette supposition, ne risquait-on pas de faire jaillir une funeste lumière dans ma jeune intelligence, en m'apprenant cette vérité si mondaine, qu'avec certaines qualités d'hypocrisie et de politique on peut arriver à satisfaire une foule de vices? Quelle éducation, mon Dieu, que celle qui spécule sur

les perversités, et qui leur offre une prime d'encouragement! Dans combien de familles en est-on là! C'est une faute que je vois commettre tous les jours.

Pour le quart-d'heure je ne conçus pas tout cela. Je ne vis dans cette parole si amère qu'une déclaration de haine de ma famille, et mon désespoir éclata par des trépignemens furieux contre la porte que l'on fermait à double tour.

La porte fut rouverte brusquement et à l'instant même.

— Veux-tu le fouet? me dit mon père.

Je retombai sur un siège et je me tus aussitôt.

Mais le coup venait de pénétrer, et je sentis une angoisse sourde, comme si les mains de mon père eussent fouillé dans ma poitrine pour tordre mon cœur à deux reprises.

Plusieurs fois dans la journée, mon père vint. Je n'avais pas changé de place. Deux fois

il déposa sur une table des assiettes que je ne regardai même pas; il me dit des mots que je n'écoutai point. La nuit tomba : je restai immobile. J'entendis seulement, et d'une manière confuse, des chants et des éclats de rire; puis de lourds frôlemens de pas multipliés dont la maison tressaillait. Pour moi, c'était un rêve : c'était comme la résurrection mentale d'un fait accompli depuis bien longtemps, le pâle reflet d'un souvenir, une douleur sourde du passé. Je vivais ailleurs : je me sentais bien loin. Quand on est ainsi, les projets dont on ne doit pas se départir marchent et se déroulent dans le cerveau; ils se gravent dans la volonté; déjà la volonté les réalise.

Un frôlement discret s'avança dans le corridor. Cette fois, je lançai par la fenêtre ce que mon père m'avait apporté, fruits ou gâteaux; puis je me précipitai sur le lit de Fanchonnette.

La bonne vieille entra, tenant un bougeoir. Je fermai les paupières.

Elle prit doucement une chaise, et se mit près de moi. Elle me toucha le front, puis m'embrassa.

J'ouvris les yeux, j'allais lui parler : elle essuyait une larme, et ne vit pas ma ruse. Il me souvient que le bougeoir, déposé contre une petite malle auprès du lit, sans doute pour que les rayonnemens de la flamme ne vinssent pas blesser mes yeux, réflétait sur la figure de la vieille et digne amie du pauvre Georges, avec ces touches vigoureuses de lumière et d'ombre qui m'ont frappé plus tard à l'aspect des compositions de l'Espagnolet. Les prédilections de l'homme tiennent à des analogies d'enfance : ces riens se mêlent à notre avenir, germes subtils que la culture fortifie ou déprave, mais qu'elle ne déracine pas. Avec sa respiration brève et tremblante, ses sanglots sourds

et contenus, une main ouverte sur son genou, son autre main qui soulevait machinalement le coin du tablier pour tarir une seconde larme arrêtée par les plis de la joue, Fanchonnette devenait sublime pour moi de tout cet intérêt grave et profond qu'elle accordait à mon isolement et à mes angoisses. Je dois le dire : la figure si fraîche et si correcte de ma mère passa comme un contraste dans ma pensée ; je ne lui connaissais rien de cette expression-là...

M'apercevant alors que la porte tournait pour la seconde fois sur ses gonds, je retombai dans mon sommeil simulé.

— Laissez-le dormir, dit sèchement ma mère : vous savez, Marteau, que l'on a besoin de vous. Mais je dois vous signifier que, puisque vous détruisez l'effet de nos punitions par des amitiés indiscrètes, Georges ne couchera plus dans votre chambre. Pas de réplique : vous songerez à descendre le berceau.

Elles sortirent. J'écoutai bien : on ne ferma pas le double tour.

En un clin d'œil, je suis à bas du lit. La chambre est noire comme un four, mais cela m'est indifférent : je connais les êtres. Je mets la main sur mon volume chéri de Pline, et je m'inspire de la bravoure au moyen d'un signe de croix rapide. Arrivé près de la rampe, je m'abandonne avec résolution au penchant de la spirale de fer, et je passe en tournoyant d'étage en étage devant une chambre où ma mère cause encore avec Fanchonnette. Les salles du rez-de-chaussée sont illuminées, mais désertes, car tous les convives dansent au jardin. Je vois leurs têtes par la mousseline claire des portes vitrées. J'ouvre vivement une fenêtre, et je saute dans la rue ; puis je repousse les volets. Enfin me voilà dehors ! Je cours, je ne regarde plus derrière moi : jamais je ne me suis senti plus d'agilité. Une idée forte m'a-

nime et me donne des ailes. Tant que je me sens obsédé par le voisinage des maisons, ma rapidité s'accroît. Enfin j'ai franchi les limites municipales de Fontainebleau : je suis dans l'allée de frênes qui coupe en deux parties la forêt..... Où vais-je ?

Au désert !

Mais, où se trouve le désert ?

Je ne me fis cette question que lorsque j'eus l'embarras du choix entre plusieurs routes, et ma logique d'aventurier se déconcerta singulièrement, lorsque j'eus la crainte de ne pouvoir me perdre. Toutes ces routes frayées par la main de l'homme ne pouvaient aboutir qu'à des villes ! Prendre l'une ou l'autre de ces routes, c'était s'exposer à retourner parmi les hommes; et je ne le voulais pas.

Je m'arrêtai sous un groupe d'arbres pour discuter avec mes doutes, et pour laisser passer une ondée qui ne dura que dix minutes,

mais qui rafraîchit considérablement l'air.....

Tout autre, à mon âge, aurait eu peur de ces ténèbres, de ces cimes d'arbres gémissantes, qui s'animaient au dessus de ma tête, de ces avenues sans ordre, d'où sortaient des voix inconnues et des souffles humides. Moi, je me fiais à Dieu. J'espérais trouver l'ange d'Ismaël et d'Agar; l'ange dont Fanchonnette m'avait tant parlé. A la vérité, comme Ismaël, je n'étais pas avec ma mère!...

Comme il devenait urgent de prendre une décision, je fermai les yeux, et je me mis à tourner plusieurs fois sur moi-même; puis, lorsque, pour ainsi dire, le sort en fut jeté, je me dirigeai d'un pas ferme vers le massif qui se trouva devant moi. Au premier abord, des broussailles m'opposèrent un obstacle, et je laissai choir mon Pline favori en m'ouvrant de vive force le passage. Il me fut impossible de retrouver mon pauvre volume; je cherchai

long-temps dans les herbes, et je me résignai, quoiqu'avec douleur, à cette perte, comme au dernier sacrifice de la vie mondaine que je quittais pour la vie solitaire.

Ceci n'était pas une promenade ordinaire et faite de sang-froid ; le terrain m'était inconnu. N'importe! j'y marchais sans hésiter, de même que saint Pierre aurait dû marcher sur les flots du lac de Tibériade à la voix de Jésus-Christ : et cette intrépidité de confiance fut à coup sûr ce qui me préserva de tout événement ; car se présentait-il un obstacle ? en m'y heurtant je l'escaladais ; et des creux s'ouvraient-ils sous mes pieds ? j'y roulais avec la démarche de l'ivresse, mais sans tomber, sans tenir compte des branches qui me lacéraient la figure, et des quartiers de pierres qui se détachaient autour de moi. Dieu permet, j'en ai la certitude, que, dans les temps de crises, le trésor de nos forces nous soit connu :

la bravoure et la peur ont la révélation de ces énergies cachées; une croyance vive en dispose. L'âme devient insensible aux épreuves, aux angoisses du corps; je me surpris même à penser qu'il y avait un avant-goût des récompenses du ciel dans les voluptés extraordinaires du martyre, et qu'il ne fallait déjà pas tant s'estimer pour son courage à braver la souffrance, puisque la souffrance était vaine et fausse comme les joies et les plaisirs de la terre. Ce que dura cette frénésie, je l'ignore. En rajustant à tout hasard les souvenirs si mêlés de cette caravane de nuit, il me semble quelquefois que ma course est ralentie par un sable fin et lourd, tandis que des bouffées odoriférantes passent avec des bruits sonores et religieux sur ma chevelure. Quelquefois, aussi, je me débats des mains, des genoux, de la poitrine, contre un terrain froid et capricieux, qui grandit par degrés comme pour

insulter à ma persévérance, ou qui s'abaisse et croule à l'improviste, en me laissant rebondir avec lui de chute en chute. Je n'ai de bien clair, de lucide et de fixe, dans ce chaos de sensations voilées et confuses, que le réveil éphémère de toutes mes facultés cérébrales, quand je me sentis étendu sur la mousse, lié par la paralysie des membres, et toutefois libre par la pensée. La perception du bruit s'était éteinte, grâce à l'excès du bouillonnement de mes propres artères, et comme on suppose avec assez de vraisemblance que les harmonies surhumaines qui se dégagent du mécanisme des sphères célestes dans leurs parcours de l'espace, échappent à la faiblesse de nos organes par le déchaînement de leur splendeur; mais les étoiles me paraissaient plus pures et plus radieuses dans le vide où elles s'élargissaient, peut-être pour venir à moi ! et j'eus la conviction que je m'élevais insensiblement

pour les rejoindre au plus vite, à l'aide des parfums subtils qui s'exhalaient de concert du sein des pelouses et des groupes de sapins de la forêt. La léthargie dès lors pesa sur mes yeux ; les phénomènes de la nuit prirent des développemens étranges sous mes paupières ; je me voyais à la merci de l'étendue. Mon dernier vœu fut pour l'ange d'Ismaël, cet ange qui veille sur les enfans proscrits ; et je m'évanouis, ou plutôt, car cet évanouissement, quelle que soit d'ailleurs sa durée, ne doit pas tenir la moindre place dans les heures de mon existence, je passai, par une secousse indéfinissable, des rêveries de la fièvre aux perceptions intelligentes de la vie. Assurément, si le Christ tient ses promesses, on ne franchit pas autrement la limite qui sépare les impostures de la terre des sérénités du monde éternel....

L'Ange, que j'avais rêvé dans mes désespoirs d'enfant, cet ange était devant moi!......

J'ai, ce me semble, mis un titre assez décisif à ce chapitre pour que le lecteur ne s'étonne de rien, et je le prie de suspendre le sourire de son incrédulité, dans le cas où il serait parvenu jusqu'à cet endroit de mon récit. Après tant de bravoure de sa part, qu'est-ce qu'une seconde de bravoure de plus? Il me la doit. Le fantastique n'est pas assez dans mes goûts pour que je le mêle aux souvenirs de mon enfance, cette portion si pure et si malheureuse de ma vie; je veux bien être invraisemblable, mais à la condition de rester vrai. D'ailleurs ces fièvres, ces défaillances, ces visions, me sont aujourd'hui bien expliquées : je n'avais pas pris la moindre nourriture depuis près de trente-six heures.

Oui! l'ange était devant moi!

Et à quelle autre conjecture me livrer, je vous prie, dans le cas où cette apparition n'aurait pas été celle d'un ange?

Si parfois, sous le joug des réminiscences artistes, à travers le cadre de vos rideaux soulevés par l'encens qui se tord en larges colonnes de fumée, vous avez rêvé du ciel et des richesses qu'il dévoile quand il se réalise dans le cerveau des hommes de génie, c'est entre les branches d'un rayon de lumière que ces magies de Raphaël vous sont infailliblement apparues, la tunique correcte et flottante, la flamme au front, les ailes au vent, un doigt vers Dieu; dirigeant d'une main contre les régions de ce monde le glaive qui flamboie et qui brûle, ou la palme verte et fleurie que les enfans semaient sur les pas du Christ dans les carrefours de Jérusalem! Ces inaltérables et belles figures, n'est-ce pas? rayonnaient d'une majesté qui suffoquait votre poitrine et faisait ployer votre paupière. Et vous vous sentiez défaillir, en proie à ce vertige que l'on gagne lorsque l'on élève les yeux vers les voûtes du Vatican et

sous la coupole de Saint-Pierre de Rome; firmamens de plâtre où vivent les anges dont votre imagination est frappée!...

Ce n'est pas cela.

Ces anges n'ont pas connu le malheur, pas plus que Dieu. Mais à son tour le Christ, le Christ qui s'est fait chair, lui, a peuplé les cieux d'anges à son image, persécutés ici-bas comme il le fut; nobles infortunés, qui sont émus de pitié pour l'infortune, car ils en ont bu le calice jusqu'à la lie; dont les yeux pleurent lorsqu'ils consolent; dont les fronts ridés se penchent avec amour sur le front malade et chaud des enfans. Voyez! pendant le pélerinage d'exil, avant de retourner dans la grande patrie, les mèches de leurs cheveux se sont argentées, et chaque pli dont votre doigt peut sonder les creux, est le signe d'une épreuve, le témoignage d'une expiation, la blessure d'un triomphe. Il est glorieux enfin de les prendre

pour modèles, car le fardeau de la Croix a courbé leurs épaules, et la résignation mélancolique des traits vieillis de leur visage inspire un intérêt dont je ne puis me sentir ému pour ces inutiles et brillans privilégiés de la félicité suprême, qui, préservés de tout contact avec la misère et le mal, n'ont jamais affronté la lutte et concouru pour la couronne. Les anges de la loi nouvelle sont les plus beaux de tous. Sublime aristocratie de l'humanité, ils ont emporté vers le ciel tout ce qu'il y a de fort et de généreux dans le monde : la Douleur et la Victoire. Le Christ les charge de ses messages que les anges de l'ancienne loi ne comprendraient pas.

Voilà comme sont faits les anges!...

— Oh! Georges, me dit l'ange, tu veux donc la mort de ta mère!

Et je me sentis emporté dans ses bras, doucement bercé, couvert de caresses et de larmes;

ma tête se pencha sur son épaule, et je perdis les sens.

Lorsque j'ouvris les yeux, les sapins, le firmament et les étoiles avaient disparu. J'étais dans mon berceau, sous le plafond bien connu de notre mansarde, la mansarde de Fanchonnette Marteau. Une veilleuse achevait de s'éteindre au fond d'un verre, et, par l'un des côtés de l'épais rideau de serge, le soleil, en se glissant comme un espion dans la chambre, agitait dans un de ses rayons des milliers de parcelles enflammées qui semblaient exécuter des sarabandes.

Je fis un effort pour me soulever : ma mère ! ma mère elle-même accourut. Elle me regarda et me sourit : elle avait pleuré, ma mère ! Elle m'embrassa deux fois sur le front ; puis elle prit une tasse, en agita le contenu, et me la présenta sans dire un mot, mais avec cet air

de supplication timide qui semble redouter un refus. Je pris la tasse et je bus avec avidité.

— Il vous reconnaît, dit Fanchonnette Marteau.

Et ma mère se mit à sanglotter comme une perdue.

Je fus étonné de la ressemblance qu'il y avait entre l'ange et Fanchonnette Marteau....

J'entends ici plus d'un lecteur se récrier, et se faire un plaisir de m'expliquer avec empressement les circonstances obscures de mon retour à la maison paternelle : et cela, par la sollicitude de la pauvre domestique, par ses recherches promptes, quand elle ne me retrouva plus dans la mansarde; l'indice de la fenêtre ouverte dans la salle du rez-de-chaussée, leur paraît sans doute avoir mis Fanchonnette sur mes traces. Après cela, mon volume de Pline laissé dans les broussailles, et que, par parenthèse, je retrouvai près de mon lit; mon

chemin visiblement frayé au milieu des herbes; de petits pas marqués sur le sable, et qui devaient paraître bien récens, car l'averse tombée depuis quelques secondes ne devait pas en avoir comblé les empreintes; nombre de branches abattues pour me livrer passage; mille indices plus ou moins faciles à saisir, et qui surtout parlent à l'expérience, auront, si je dois en croire ces esprits calmes et logiques, trahi pas à pas mon itinéraire. Par suite de ce raisonnement, fort mathématique si l'on veut, l'apparition dont je viens longuement de les entretenir n'était pas un ange, mais bien l'excellente et vieille domestique, munie sans doute d'un fallot pour me rattraper plus sûrement au milieu des bois. Peut-être bien que l'on m'embarrasserait, je l'avoue, si quelque témoin du fait, simple et franc garçon, pouvait me le jurer sur sa parole : mais c'est impossible, et je jure, moi, que je ne le sais pas,

car il ne m'en fut jamais dit un seul mot, ni par Fanchonnette, ni par ma mère. Mes allusions ne furent pas comprises, mes doutes restèrent sans réponse; et les gens de la noce affirmèrent avec bonhomie, devant tous ceux qui redirent et colportèrent mes confidences, que je n'avais pas mis le pied dehors cette nuit, qu'ils en feraient au besoin le serment, et que ces sottes crédulités pourraient bien être un reste d'ébranlement cérébral produit par une petite maladie dont ils avaient eu la première nouvelle à la sortie du bal, le lendemain du mariage d'Hortense. Seulement, un jour que je parlais en famille des effets de cette superstition sur mon caractère, bien changé depuis lors, ma mère se leva pour me sauter au cou, et me dit : — Oh! Georges! l'ange aussi t'a rendu ta mère!

Et c'était vrai!.....

Après cela, si l'on veut m'accorder que Dieu

ne délaisse jamais ceux qui croient à sa générosité toute-puissante, j'avouerai que la conjecture des lecteurs fut aussi la mienne; et, de là, vient peut-être le respect que j'ai conçu pour le poème de Fénélon, puisque cet archevêque eut le génie de cacher l'une des plus belles divinités du paganisme sous le front chauve de Mentor, avec le projet de former l'âme de Télémaque à l'estime du bon, qui doit avoir le pas sur le beau.

Fanchonnette Marteau mourut deux ans plus tard, en emportant son secret.....

Et ce n'est pas ma mère qui doit me le dire.....

Ne vous étonnez donc pas si je détourne avec pitié les yeux des tableaux où l'on croit représenter des anges..... »

Une dixième Muse.

UNE DIXIÈME MUSE.

Je donne ce qui va suivre pour une de ces histoires désormais vulgaires dans nos familles, et dont la triste péripétie se reproduira fréquemment encore, par une raison tellement en vue de chacun, que cela même fait que

cette raison échappe à tous les yeux. Cette raison, peut-être l'indiquerai-je ; peut-être non. En ce siècle, où l'on écrit tant de journaux et de livres, où le plus intrépide lecteur ploye sous le fardeau de la publicité, je me chargerais quelque peu volontiers de plaider en faveur de la rature et de la réticence ; ne fût-ce que pour amener bon nombre de gens, qui en ont perdu l'habitude, à réfléchir et à penser par eux-mêmes. Conteur, et rien de plus, je redoute un écueil. Je crains d'empiéter sur la mission et la spécialité du moraliste ?

Vers le commencement de l'automne, en 1831, je me rendais à Rouen. Parmi les voyageurs de la diligence, un jeune Rouennais, qui courait sur le fil de la conversation avec la verve et l'étourderie de son âge, m'avait offert, entre deux relais, d'être mon cicérone pour les curiosités de sa ville natale, et aussi de m'aplanir l'accès de ses principaux compa-

triotes. Une double et cordiale poignée de main avait scellé le pacte. Ces intimités brusques ne sont pas rares dans nos mœurs : il suffit, on le sait, de se rencontrer sur le nom d'un ami commun, pour jeter à bas la cloison du passé, se familiariser en un clin-d'œil et s'entendre ; sous prétexte que l'on a serré les mêmes doigts et rompu le même pain à la même table. L'axiome que les amis de nos amis sont les nôtres, est essentiellement français, surtout en voyage. N'est-ce qu'une manière d'échapper aux fatigues de cette prison roulante, où six corps sont emboîtés dans la sueur d'une commune torture, pendant la monotonie d'un parcours nocturne au milieu d'un paysage éteint par le brouillard et la nuit? Peut-être. On aime un compagnon de malheur : voyez plutôt à la Force et au cabaret !

Je sus bientôt la vie entière de mon jeune provincial, qui put lire aussi dans la mienne ,

à livre ouvert. Au total, quelques nuages, mais très-légers, s'étaient déjà formés dans ma tête sur son chapitre, en raison de ses petites fatuités de bon goût, et d'un enthousiasme pour les arts où perçait une pointe de lieu commun, lorsque les chevaux de la diligence, enfilant au galop la chaussée boiteuse du faubourg d'Eauplet, nous déposèrent avec la rapidité de la foudre sur le quai du Havre, à travers le tumulte du port de cette cité marchande.

Sur la fin de l'indispensable déjeuner, où, de rigueur, on s'extasie sur la fraîcheur des huîtres, qui ne perdent pas trop, ce me semble, à n'être mangées que douze heures plus tard dans la rue Montorgueil, mon nouvel ami me fit entrevoir, à distance et sous un pli de soie de son agenda, la suscription d'une lettre dont le contenu devait renfermer des merveilles. Cette lettre était d'un académicien, et adressée

à une demoiselle. Les noms n'y font rien. Je tairai les noms. Malgré tout mon respect pour l'Académie (on ne sait pas ce qui peut arriver), peu soucieux de prendre feu sur parole et sans vérification préalable, je ne répondis à la dévotion emphatique de mon compagnon, qui semblait en ce moment contempler des reliques au fond d'une châsse, qu'en sonnant à tour de bras pour demander du fromage de Roquefort.

Piqué, j'y comptais bien, de ce mouvement d'appétit et d'indifférence, le Rouennais risqua l'indiscrétion tout entière : il me confia la lettre.

Les expressions de la missive ne sont pas très-présentes à ma mémoire ; et, pour rien au monde, je n'oserais, comme les historiens impertinens qui font parler les héros et les rois, belle occasion pour déployer leur rhétorique, prêter mon style à qui que ce soit

parmi les notabilités de l'Académie. Après tout, le fond seul importe. Parlons du fond.

Certes, je ne conseille à personne de se faire homme de lettres ; mais, le cas échéant que mon lecteur le soit, je hasarderai, pour le moment, un appel à sa conscience. Et, d'ailleurs, qui est-ce qui n'est pas un peu homme de lettres ?

Après avoir gagné à la sueur de votre front un peu de cette popularité de douteux aloi, dont les feuilletons parisiens sont les dispensateurs, s'il vous est arrivé (que Dieu vous en préserve !) d'être consulté par un débutant littéraire sur une tragédie, sur un roman, ou, qui pis est, sur un poème, le tout expédié du fond de quelque département au moyen de la poste ; si ce chagrin vous est arrivé, je vous plains ! Mais, assurément, pour répondre à cette candeur et à la lettre d'envoi, lettre toujours obséquieuse et polie, vous aurez, dans le

délai convenable, fait preuve d'urbanité française, en réexpédiant le fatal ballot, apostillé, suivant l'usage, d'un mot flatteur et généreux. Ce mot ne coûte pas grand'peine à griffonner au vol de la plume ; il vous crée un ami sous le soleil, et il vous en débarrasse. On n'est pas un paysan du Danube, et les hyperboles sont pour rien. Citez (c'est impossible !) un académicien qui ne se soit pas vu dans cette passe, et qui ne s'en soit pas tiré de cette manière. Que voulez-vous ! On lui jette du grand homme par la figure. Il s'échauffe, et traite son panégyriste de génie. Partant, quittes !.... La vanité s'en arrange à merveille de part et d'autre. Est-ce un bien ? est-ce un mal? Je garde mon opinion devers moi; mais c'est de la sorte que, dans notre pays de civilisation et de bonnes manières, les honnêtes gens en usent. L'honnêteté est une noble ressource !....

La lettre que me confia le Rouennais était une de ces missives obligées : on peut en présumer le formulaire. Cassolette parisienne, où l'encens brûlait à poignées, à en donner des vertiges. Seulement il y régnait une certaine aisance d'aristocratie qui dénonçait le parement brodé de l'Institut, et, aussi, ce je ne sais quoi de plus onctueux dont on peut être frappé au bal de l'Opéra, en écoutant les paroles de tout homme qui a le visage nu et qui est intrigué par une femme masquée.

Je la rendis nonchalamment. Mon ami se méprit sur ce geste équivoque, et me jura, d'un ton qui sentait l'humeur, que, non-seulement de la part d'un académicien, mais encore de tout homme de sens, sa jolie compatriote, mademoiselle Clémence J..., méritait à tous les titres le surnom de dixième, onzième ou douzième Muse ; je ne sais plus au juste le numéro d'ordre. Le mot de jolie me fit ouvrir

les yeux; tic dont je n'ai jamais su me défendre en pareille occasion, bien que je sois marié.

Nous convînmes d'arranger une rencontre fortuite au planitre de la montagne Sainte-Catherine, pour le lendemain; et, ceci décidé, chacun se rendit à ses affaires.

Dans un endroit où l'on ne connaît personne, les amis d'un jour sont de vieilles nécessités, alors même qu'on ne devrait pas les rencontrer avec une jolie demoiselle, ce qui ne gâte rien. Une heure avant le rendez-vous, j'étais à considérer, du point le plus élevé, au revers de la côte Sainte-Catherine, le magnifique point de vue de cette ville assise au bord de la Seine, en face d'une forêt, sous le demi-cercle de collines peuplées de sapins et de bouleaux dont elle est enveloppée presque uniformément à la marge de ses boulevards. Rien de riche comme cet ensemble à cette élévation. L'horizon s'ouvre sur une foule de

vallées que des eaux vives alimentent, diaprées d'usines sur le velours des prairies, polypes industriels qui se pressent contre les flancs de la cité gothique. L'air égayé du matin circulait en reflets lilas, vifs et harmonieux, sur cette pelouse de toits d'ardoise, et, grâce aux délicatesses de sculpture de ces tourelles d'églises qui dominent les différens quartiers, les rayons du soleil, en me rappelant les voiles à franges d'or qui flottent sur les épaules des madones d'Italie, sillonnaient d'échappées de lumières les larges pans d'ombres projetés par les monumens religieux. Sur le fleuve, des files de mâts, maigres et nus, pressés le long du port animé par la foule ; un bâtiment à vapeur, secouant son panache de fumée ; la ligne des ormes de la belle promenade du Grand Cours réfléchis dans l'eau ; puis, sur la ville, des percées accidentelles à travers la confusion des édifices ; entre autres, la rue

de Robec, où le vent se jouait des étalages de lévantines et de nanquins dont nous habillerons un jour les mandarins du grand empire, si les canons de la douane chinoise le permettent ; cette variété de tons, d'objets, et de bruits, sous l'influence des nuages qui se métamorphosent à la course ; de l'odeur vive de résine qu'exhalent les bois de mélèze, et des cris de ces troupes d'oiseaux qui semblent inviter le promeneur à les aller prendre en s'aventurant contre les broussailles de la hauteur, taillée à pic dans plusieurs endroits; ce tableau si vivant et si frais, large et borné tout à la fois, dont l'œil ne perd aucun détail, me prépara peut-être à des émotions que je dois avouer fort ingénument tout à l'heure. Je l'ai souvent éprouvé, l'air des collines grise comme le vin de Champagne !

La rencontre eut lieu, comme il avait été dit, le plus fortuitement qu'il me fut possible,

mais avec un certain malaise de précipitation de la part de mon compagnon de route : malaise inséparable de cette manie que certains individus poussent à l'excès, et qui était la sienne, de faire les honneurs de leur ville, personnes et monumens, pour émerveiller les nouveaux venus. Sa jolie compagne, *jolie* n'était pas de trop, nous devina ; toutefois, au regard plein de finesse indulgente qui se joua sur ses lèvres en écoutant nos exclamations simulées, je pensai qu'elle se prêterait de bonne grâce aux ruses de son compatriote. Les femmes, même au bras d'un homme qui leur est indifférent, ont le sentiment inné de la vanité qu'elles inspirent.

A quelques pas, venait une dame âgée, dont le visage, honnête et ingénu, sur quelques éloges du Rouennais pour mademoiselle Clémence, laissa voir tout à coup une émotion d'orgueil si naïve et si pure, que j'avais déjà

reconnu la sainteté de ses titres même avant de les entendre officiellement décliner : une mère seule connaît et exprime ce bonheur-là. C'était peut-être par respect filial que la jeune poète laissait l'indiscret conduire l'entretien sur le chapitre de la poésie. La transition ne fut ni très-habile, ni très-ménagée. Les prédilections n'y regardent pas de si près. Demandez à tous ceux qui font des vers.

J'allais oublier qu'un jeune homme habillé de noir, et qui ne m'intéressa pas autrement ce jour-là, peut-être parce que sa timidité le portait à s'effacer devant nous, donnait le bras à la mère de mademoiselle Clémence.

Voilà beaucoup de détails, sans doute, pour une histoire sans drame. Mais je me sens si mal posé dans tout cela, surtout au moment de jeter à la tête des lecteurs une pièce de vers inédite, et, encore, avec la chance qu'on me l'attribue, par la seule raison que je suis forcé de

taire le nom de famille de la muse rouennaise, que j'hésite sur ce terrain ruineux où j'engage mon amour-propre de juge et ma responsabilité de citateur. Vaille que vaille! Si cette pièce est condamnée, j'en veux supporter l'affront; si elle ne l'est pas, ce sera le chef-d'œuvre d'un inconnu.

Toujours est-il qu'à propos du récit des sensations que l'aspect de la ville et des alentours avait produites sur moi dans le cours de mon pélerinage matinal, mon cicérone pria sa jeune amie de nous lire des vers composés à l'occasion de la flèche de fonte que l'architecte Alavoine, mort depuis peu, se proposait alors de placer au sommet de la cathédrale de Rouen, à la place même de la flèche de charpente que la foudre avait consumée dans l'orage du 15 septembre 1822. Clémence, après une hésitation légère, s'y décida; et, dès ce moment, nous restâmes dans un religieux silence : elle,

avec la complicité de l'air qui contrariait son écharpe de gaze et frissonnait dans les rubans de sa coiffure, une main tendue vers la cathédrale, et s'animant par degrés, appuyée et debout contre un fragment de fortifications, masse informe et qui fait peur, isolée sur l'étendue de ce large planitre; nous, assis de droite et de gauche à ses pieds, sur l'herbe, portant tour à tour notre vue du point qu'elle nous désignait à son visage, d'abord pâle comme sa voix, puis plus coloré à mesure que sa voix devenait plus flexible, et passait successivement de la plainte à l'ironie, de l'accent de la colère à l'accent de la résignation. Ce qui n'est que médiocre émeut quand on le dit bien. Puissiez-vous, lecteur, retrouver mon émotion de ce moment là pour le fragment que vous allez lire! Je le copie, ce fragment, d'après un agenda qui me fut confié beaucoup plus tard, et où se trouvent deux ou trois corrections marginales, de peu d'impor-

tance, à ce que je crois ; mais qui feraient tache d'anachronisme dans la pensée, si l'on se reportait avec une sévérité puritaine à la date de mon récit.

LA FLÈCHE DE ROUEN.

Diadême dont l'art couronne un front d'église,
Et qui brille au soleil sur les plaines de l'air,
Quand l'immense obélisque avec sa croix de fer
Commande à l'ouragan qu'il défie et qu'il brise,
Orgueil de la cité qui le proclame roi,
N'est-ce qu'un faste vain pour un objet stérile?
Non! — Moi, je vous dirai que ce géant d'argile,
Au nom de Jésus-Christ fut dressé par la foi.

Au loin, comme un signe de grâce,
Voyez donc la croix se pencher;
Lorsque le bronze du clocher
Bourdonne en cercle dans l'espace?
C'est l'étoile que chacun suit.
De cet exilé qui s'égare,
De ce pauvre qu'un monde avare
Chasse avec répugnance ou fuit,
Dieu sait les maux et les répare!...
Au jour, la croix leur sert de phare;
La cloche est leur lampe de nuit.

Vous qui manquez de pain sous l'œil des grands du monde,
Qui près de leurs palais ne trouvez pas d'abris,
Qui frappez nuit et jour l'air d'inutiles cris
Sans savoir à qui tendre une main vagabonde,
Accourez vers le crucifix!

Accourez ! — Le tocsin de la foi vous appelle,
Souffrans, coupables et proscrits!
Pour tous la charité riante et maternelle,
Ouvre les battans du parvis.

Vous, poètes, aussi ! vieillards bien avant l'âge,
Martyrs du baptême de feu,
Témoins que l'Eternel fit l'homme à son image,
Hâtez vos pas vers le saint lieu.

Accourez ! — Vous aurez le pain de la parole,
Et le pain qui nourrit la chair,
Et le denier du prêtre, et le mot qui console,
Au pied de cette croix de fer.

Venez! vous trouverez sous le toît du lévite,
De bons cœurs, du pain, du repos,
Et puis du linge blanc pour quitter au plus vîte
Vos robes qui sont en lambeaux.

Mais où vais-je me perdre en ces rêves étranges,
Lorsque l'étoile d'Orient
Qui guida les trois rois vers la reine des anges
Ne luit plus dans le firmament ?

Ah ! frères, pardonnez! Mais devant ce symbole
Qui vers le ciel lève sa croix,
J'ai cru voir Jésus-Christ, paré de l'auréole,
Prêt à bénir comme autrefois.

Hélas ! il n'en est rien ? — Réduit à l'indigence
Par ce siècle où l'or seul est roi ,
Le Christ , sourd à nos pleurs, sur sa croix fait silence;
Lui qui disait : — Venez à moi !

Le prêtre, ainsi que nous, est orphelin au monde;
Et , pour lui ravir son pouvoir ,
L'impie a desséché la piscine féconde
Qui guérissait du désespoir.

Jadis, du haut des cieux, à la foule éblouie,
La foi jetait son doux rayon!
Où rallumer, sans Dieu, la lampe évanouie
De l'espérance et du pardon ?

Puis , fiers de nous crier que Jésus porte encore
Le fatal sceptre de roseau ,
Ils ont flétri ses bras d'un haillon tricolore!...
Dieu, voyez, porte leur drapeau !

Jugez par là, jugez de l'abîme où nous sommes !
Esclave des événemens,
L'Eternel dégradé donne l'exemple aux hommes
Des parjures et des sermens!

Entre les biens du ciel et les biens de la terre ,
Pauvres, restez donc isolés.
Toi , tu souffres, dis-tu? — C'est bon ! dors sur la pierre!
Vous, il vous faut du pain ? — Volez !

Volez! — Et puis sur vous que la prison retombe
Avec le frisson des verroux!
De nos maux, croyez-moi, le terme est dans la tombe,
Et rien ici-bas n'est à nous.

Rien ! — Lorsque sur la fleur, en bourdonnant de joie,
L'insecte glane son butin !...
Rien ! — Lorsque au fil du vol l'oiseau saisit sa proie !...
Rien pour nous, quand nous avons faim !

L'Evangile à nos fronts a passé comme un songe !...
Dans ces champs que nous traversons,
Quel orphelin pourrait, lorsque la faim le ronge,
Prendre un épi sur les moissons ?

Bien mieux ! — On prend l'obole au pauvre qui travaille
Et c'est pour gorger des heureux,
Qui veillent, l'arme au bras, de peur qu'on ait la paille
Du grain dont le fruit est pour eux !

Vous voyez ce qu'on gagne à crier sa souffrance? —
Eh bien ! un froid rhéteur prétend
Que rien n'est dangereux sur le sol de la France
Comme un prolétaire éloquent ?

Dites alors que Dieu, depuis mil huit cent trente,
Pour mieux échelonner les rangs,
N'admet plus dans le ciel que des saints à patente
Et des anges à deux cents francs!

Laissez, laissez le faible, en pleurant, se morfondre
A la recherche de ses droits.
Est-ce que le canon n'est pas là pour répondre ;
Si nous élevons trop la voix ?...

Je suis juste ! — Parfois le riche entend la plainte,
Et, dans les jours du carnaval,
Parodiste insolent de la charité sainte,
L'invite à ses restes du bal.

Des lustres épuisés quand se meurt la lumière,
Parmi les cristaux en débris,
Il laisse à qui le veut chercher dans la poussière
Et son aumône et son mépris !...

— Mais devrais-je aiguiser le tranchant du murmure
Et prêter une arme au chagrin,
Tandis qu'Abel mourant, victime sainte et pure,
Bénissait un frère assassin ?...

Non ! je veux désormais que Pellico m'inspire
Des mots de paix, d'âme et d'oubli ;
Lui, martyr du Spielberg, qui chante et qui respire
La rose de Maroncelli !

Oh ! sur notre Calvaire, ainsi que Jésus même,
Repoussant l'éponge de fiel,
Prions, pour qu'aux ingrats, dont on meurt, mais qu'on aime,
Nous fassions les honneurs du ciel.

Et si l'hiver qui vient, sur ces plages de neige,
Raidit nos membres harassés,
Le prêtre n'a-t-il pas gardé le privilège
D'ensevelir les trépassés ?

Pélerins fatigués du chemin de la vie,
Le tombeau n'est pas loin de nous,
Et Dieu lui-même, au seuil de la grande patrie,
Nous appelle à ce rendez-vous.

De son beau patrimoine, hélas! déshéritée,
L'Eglise maintenant est sourde aux malheureux;
Elle n'a plus de pain, d'asile et d'or pour eux,
Et son parvis désert pour la foule attristée
Ne peut plus être généreux.

Qui nous rendra les sanctuaires
Où s'agenouillait la douleur ?
Et, pour les orages du cœur,
L'ombre pure des monastères ?
Nos larmes, qui doit les tarir ?
Cherchez donc au sein de nos villes
Riches d'or, mais d'amour stériles,
Une cellule où recueillir,
Dans la charité du mystère,
Et le génie, et la misère,
Et l'exil, et le repentir ?...

La flèche de l'église au ciel en vain se dresse!...
Par la main du vendeur lâchement flagellé,

Jésus-Christ, loin du temple à son tour exilé,
Maudit son tabernacle où règne la détresse;
Et quand, lassé du monde, il nous attend là-haut,
La triste humanité, souffrante et prolétaire,
Rouille ses fers de pleurs et cherche en vain sur terre
Un rêve d'espérance au fumier du cachot.

Clémence s'arrêta. Ses traits, encore heurtés et émus, exprimaient le trouble des sentimens qu'elle nous avait fait partager, en les colorant de sa parole, tantôt fiévreuse et stridente, tantôt plaintive et mélodieuse; mais où dominait, comme une révélation de son caractère, je ne sais quelle teinte de virilité. Sa mère la baisa au front, et laissa tomber une larme en se détournant. Comment me serais-je défendu contre cette dernière épreuve?...

— Il faut aller à Paris, lui dit avec feu mon compagnon de route en lui saisissant la main, puisque vous avez maintenant des protecteurs. A Paris, Clémence, il se présente tout un avenir

pour vous. Ici, vous n'arriverez à rien, qu'au salaire d'une pauvre sous-maîtresse pour faire prosodier le solfège à des demoiselles de confiseurs, ou pour leur enseigner les élémens de la grammaire. Je ne quitterai Rouen qu'avec la promesse formelle que vous consentez à votre fortune. On vous appelle; vous le savez! c'est à vous de prendre une résolution.

Clémence, émue, se cacha dans le sein de sa mère.

— Qu'en dites-vous, ma mère?

— Eh! mon enfant, est-ce que je puis vouloir autre chose que ce que tu veux! Et elle embrassa vingt fois sa fille.

Comme à la suite de ce moment de trouble, pour payer mon tribut, j'adressais quelques paroles embarrassées à la pauvre enfant:

— Où donc est Adolphe? demanda la mère avec un sentiment d'inquiétude.

Adolphe, infailliblement, était le jeune

homme qui n'avait pas dit un mot. Mon cicérone nous le désigna du doigt, au détour d'une ruelle qui plongeait sur la ville, et qu'il arpentait à grands pas.

— Il nous boude, dit-il avec un rire moqueur. Mais, avec ses beaux conseils, avec ses prétentions peut-être, quel serait, madame, l'avenir de votre fille ?

La mère de Clémence baissa la tête et ne répondit pas.

Clémence était rêveuse !...

Dans les trois jours que je passai à Rouen, je n'eus pas de nouveau l'occasion de revoir ces dames, non plus que mon obligeant ami de voyage. Mes affaires m'absorbèrent entièrement, et me rappelèrent à Paris.

Six mois s'étaient écoulés, et j'avais tout-à-fait oublié cet incident, lorsqu'une circonstance nouvelle le raviva dans ma mémoire.

C'était par une certaine matinée du mois de

mars ; je rassemblais les matériaux d'un travail fort ingrat et qu'il m'importait de terminer sans retard, lorsque, au mépris d'une consigne formelle, ma fille aînée ouvrit brusquement la porte de mon cabinet, et me jeta le nom de M. B......., en s'effaçant pour laisser pénétrer un jeune homme jusqu'à moi.

Indépendamment de ce que ce nom et cette figure ne réveillaient aucun souvenir précis dans ma tête, mes préoccupations se trahirent sur mon visage, et je compris que les obséquiosités banales de ma politesse dissimulaient à peine la vive contrariété que j'éprouvais en ce moment.

— Vous ne me reconnaissez sans doute pas? me dit timidement ce jeune homme.

Mon regard inquisiteur et glacé n'était nullement fait pour le rassurer sur cette conjecture.

En s'éloignant avec hésitation du siége que

je lui désignais, l'étranger ajouta du son de voix le plus doux :

— Je puis revenir. Faites-moi la grace de m'indiquer une heure à votre choix.

Il dut s'asseoir ; un geste l'empêchait d'insister.

On n'ignore pas que le studio d'un journaliste est une sorte de cabinet de consultation où, sous un prétexte en l'air et sans cause bien légitime, viennent s'installer et poser des originaux de tout genre, prodigues de leur temps et, par dessus tout, du temps des autres; solliciteurs de conseils qui ont des chefs-d'œuvre à placer où l'on voudra ; cliens qui ne cherchent que des patrons pour se produire dans un journal et chez un éditeur. Le tout à charge par vous de les protéger, comme si le journaliste, subordonné de la gérance, n'avait pas assez de mal à se protéger lui-même. Tout inconnu soulève d'abord un préjugé

contre lui. On conçoit donc que, dans la transe de cette fatalité, j'aurais voulu que celui-ci fût à cent lieues. Un reste de philosophie accourut à mon aide. Ces inconvéniens, d'ailleurs, sont ceux de la profession, et la bonne politique veut que l'on n'ajourne pas un indiscret lorsqu'on a confusément l'espoir d'en finir avec lui dès sa première visite.

— Puis-je savoir, monsieur, lui dis-je, ce qui me procure l'honneur.....

Il m'interrompit avec une vivacité contrainte.

— Nous nous sommes déjà vus à Rouen, monsieur ! sur la côte de Sainte-Catherine; je donnais le bras à la mère de mademoiselle Clémence J....

La mémoire me revint.

— Pardon de l'oubli ! Vous vous nommez Adolphe, n'est-ce pas ?

— Adolphe B.....! oui, monsieur. Et c'est,

comme vous le voyez, sans autre titre à votre indulgence que le hasard d'une rencontre purement furtive, pendant laquelle nous n'avons pas même échangé deux paroles, que je viens vous mettre en demeure pour un service de la plus haute importance pour moi; service que, seul à Paris, vous pouvez me rendre. Il n'a pas fallu moins que la vive confiance que j'ai prise en vous pour me déterminer à cette démarche. Elle est étrange peut-être ; mais vous êtes jeune, et vous me comprendrez.

Une larme brillait dans ses yeux : sa voix s'éteignit un instant.

Ce ton de mystère et de crainte, le vague du préambule, m'avaient ému. Ma figure, en se déridant, rendit un peu de calme au jeune homme.

— Depuis six mois entiers j'hésite, me dit-il en donnant libre cours à ses émotions ; depuis

que mademoiselle Clémence a quitté Rouen pour se rendre ici, comme vous le savez peut-être ?

— Je l'ignorais.

— Elle est à Paris maintenant, monsieur, et je ne suis indiscret que vis-à-vis de vos occupations, ce qui est de trop sans doute, en vous confiant que j'avais l'espoir d'obtenir sa main lorsqu'elle ne songeait pas encore à se chercher des protecteurs et à tenter la fortune. L'autorisation de sa mère et son aveu, rien ne manquait à mes droits. Depuis son départ, permettez-moi cette confidence! mes lettres ont en vain sollicité les siennes; je n'ai pas obtenu de ces dames la moindre preuve de souvenir. Clémence m'oublie! Je le conçois; le sort que je lui destinais ne pouvait être assez brillant pour elle. Misérable professeur de dessin, je n'ai d'autre avenir qu'un travail chétif dans une condition ignorée. Clémence

mérite mieux. Sa vocation, c'est le sentiment de sa famille et de la mienne, l'emporte dans une sphère supérieure; on ne cesse de me le dire, et pour elle et pour moi je m'en effraie. Toutefois, malgré son silence, malgré le sentiment du peu que je vaux, je ne suis pas résigné. On ne se désiste pas facilement d'un rêve d'enfance. Je veux la voir une fois encore, et je mérite peut-être, monsieur, que vous me mettiez à même de risquer une dernière tentative. Quelle que soit sa volonté, je serai sans doute moins à plaindre si je la sais heureuse; mais c'est trop de son silence et de mon incertitude sur sa position.

Je ne comprenais pas encore très clairement de quelle manière mon intervention pouvait être indispensable dans tout cela. Je le dis à M. Adolphe.

— Il faut m'expliquer, ajouta-t-il. Clémence doit se rendre ce soir dans une maison où vous

allez habituellement vous-même, ainsi que mes informations me l'ont appris. Sous vos auspices, ne puis-je y pénétrer moi-même? Voyez, monsieur! Je n'ai d'autre garantie vis à vis de vous et de vos amis, pour m'assurer votre protection et l'accès auprès d'eux, que la bonne foi de ma démarche. Cela suffit-il?

On devine ma réponse.

A neuf heures du soir, nous étions en effet dans la maison que M. Adolphe m'avait désignée.

En traits heurtés, et pour tenir mes lecteurs au courant, je devrais peut-être essayer ici l'esquisse d'une de ces maisons de la capitale où, durant l'hiver et deux fois par semaine, les notabilités de la classe bourgeoise, députés, journalistes, électeurs, organes et auxiliaires de nos diverses coteries politiques, se groupent autour des plateaux couverts de porcelaines du Japon, pour le thé, sous les yeux d'une

maîtresse de logis qui trône à la lueur des flambeaux, présidente émérite des réunions du soir, un bouquet de violettes à la main. Mais, tout le monde, à peu près, est à même de s'en tracer une fidèle image : c'est chose plus que vulgaire. On sait, ainsi que moi, quelle variété de distractions attire les indifférens qui forment la tourbe et la galerie. Ici des tables de jeu chargées de bougies et de jetons d'argent; là, des albums feuilletés au hasard, étalant des fantaisies d'artistes sur les guéridons, près de la brochure de la semaine et du roman nouvellement paru; plus loin, le piano dont le clavier tressaille sous le doigt discret qui s'y promène, en attendant que l'on proclame à voix haute l'arrivée de quelque chanteur italien inscrit sur le programme de la soirée. On y juge les nouveautés, les événemens, les hommes. L'imagination française fait les honneurs de son étourderie avec cette facilité de mots dont

la réflexion est exclue, en éclatant de rire, en étudiant ses regards dans les miroirs. A travers ce tumulte, éveillé, bourdonnant partout, des intrigues se forment qui resteront sans témoins et sans auditoire au milieu de la foule. Grâce à l'habileté d'un intermédiaire actif, des rencontres imprévues s'organisent. Désarmés par l'étiquette, des antagonistes parlementaires transigent entre deux embrasures. D'autres, en souriant, s'abordent, une tasse entre les doigts, près du marbre de la cheminée. Des réfugiés de tous les pays, parés de la coquetterie de l'exil, des savans de l'Institut, froids et tranchans, la noblesse militaire de l'empire, tout se mêle. Les intérêts privés se mettent sur le tapis à la faveur du grand mot de l'intérêt public, et à ses dépens. Ne vous en tenez jamais à la lettre. Ces messieurs, à ce qu'il vous paraît, se montrent fort inquiets, n'est-ce pas? pour la sécurité de la France; ce sont des banquiers!

Prenez-y garde, et traduisez que les fonds ont fléchi. Pour plus de décence, le style de l'agiot s'est empreint d'une demi-teinte libérale. Dans un soir, visitez vingt cercles; c'est le même détail, et souvent avec les mêmes visages. Quelques-uns sont obligés partout. Le gouvernement s'y parodie à merveille, il s'y reflète en miniature. On y fait de la petite diplomatie pour des choses de peu, et aussi force protectorat; quelquefois même des réputations, car, suivant l'usage, on doit, autant que possible, à ses hôtes la primeur d'une merveille et l'étrenne de l'inconnu. Chacun y pose en débarquant. Les capacités inédites passent tour à tour par cette filière pour être décidément initiées ou bannies, produites au jour ou replongées dans le néant, après l'épreuve de leur début. Que de risibles préjugés de caillettes plaidés le plus spirituellement du monde parmi ces causeurs étiolés et rétrécis dans

l'atmosphère des salons du jour; hommes qui se font femmes, femmes qui se font hommes! Et, dans leur estime toutefois, ils se considèrent comme l'élite et la fleur du pays; même, c'est fort au-dessous d'eux qu'ils aperçoivent le reste de l'humanité! S'ils en soutiennent la cause, c'est en faveur de l'ordre du jour et, seulement, du bout des lèvres. Allez donc, au frémissement des voitures qui grondent sur le pavé de la cour, dans ce groupe moiré de diamans et de fleurs artificielles, quand les pieds foulent des tapis de peau de tigre, leur proposer une civilisation de castors! Le publiciste en herbe, homme d'état futur, grossoyeur de feuilletons pour le moment, y prélude aux emplois qu'il est certain de conquérir tôt ou tard, à la seule condition d'approfondir, sous la tutelle du cercle, la science frivole des usages du monde, et, complaisant ingénu d'une pensée dont il n'a pas toujours le secret.

de prêter sa plume à des capitalistes qui sont amoureux-fous du progrès et des lumières, parce qu'ils en retirent cinquante pour cent. Ce qu'il résulte en dernière analyse de ces prétendus centres d'action, où le moindre habitué croit à l'importance de son rôle en avouant la nullité des autres, je l'ignore, et je ne me soucie nullement de l'apprendre; c'est inutile; mais je certifie que bien des paroles vides, écoutées le mouchoir contre la bouche, avec ce sourire éternel et malade qui témoigne de la bienveillance obligée de nos mœurs, se dévorent dans ces mortelles soirées d'apparat. On y supporte en commun un supplice de bonne compagnie. Le faste des égards, de l'éclat et des lumières, couvre ce vide jusqu'au moment où les beaux esprits, congédiés par la pendule qui les dispense de se battre les flancs pour faire jaillir quelques étincelles des cendres de la conversation, laissent, en s'é-

clipsant, les véritables amis de la maison, débarrassés enfin de la cohue, libres de se divertir sincèrement, un quart d'heure, en petit comité; quart d'heure de compensation et de franchise, où bien des prétentions, félicitées en face et portées aux nues, sont impitoyablement passées par les armes.

C'était dans un de ces salons que Mademoiselle Clémence J...... venait poser comme poète, et confier à l'encens prostitué des coteries ses rêves de gloire, de fortune et d'avenir....

Adolphe et moi, portés par un flot de banquiers, de conseillers d'état, de barons, nous pénétrâmes au milieu de cette cohue brillante, où son nom et le mien, modestes et obscurs, furent se perdre aussitôt dans une prodigalité de noms criblés de titres et de particules, tous inconnus à la cour de Louis XVI, sortis d'une révolution qui certainement n'avait pas été

faite pour cela ; monnaie de billon frappée au coin féodal, dernière ironie de l'ancien régime contre le nouveau.

Obligé, dans le premier moment, de suffire à mille civilités inévitables, je perdis mon compagnon de vue ; mais, lorsqu'après ce sacrifice à l'usage, il me fut loisible de revenir aux intérêts de sa situation et de songer à lui, je l'aperçus, en dehors d'un demi-cercle de femmes, dans une attitude discrète, et, du bout de son doigt, effleurant à peine le dossier du fauteuil de Mlle Clémence. Il causait avec la jeune muse.

Une singularité me frappa, dont j'essayai, mais en vain, de me défendre comme d'un préjugé.

Malgré ces chauds reflets, qui, d'habitude, sous l'artifice et le rayonnement des lumières, ajoutent tant de grâces nouvelles au coloris généreux d'un visage de dix-huit ans, il me

sembla que, transplantée du large planitre de Sainte-Catherine au milieu de cet horison coquet et rétréci, Mlle Clémence avait plutôt perdu que gagné ; fleur privée de sa tige pour la jardinière d'un salon !... Dans l'examen de ses traits, nuancés légèrement d'impatience, un peu sans doute à cause de l'importunité dont j'étais en cette occasion le complice, je crus pressentir je ne sais quoi de nerveux et d'exalté qui n'appartient pas seulement aux fatigues de l'inspiration, témoignage manifeste de ses luttes sur un terrain où elle était accourue sans aide et sans ami, pour se dévouer à la nécessité d'une victoire. Sans doute, on ne sait jamais tous les rivaux que l'on a dans l'âme d'une femme ; mais le démon de la célébrité est le plus inexorable de tous.

Adolphe n'osa parler trop long-temps à Clémence, il s'éloigna...

Un moment de silence avait été demandé.

Moment étrange, où mon cœur s'ouvrit en pulsations plus rapides dans ma poitrine qui se resserra. L'enjeu de deux existences se jetait au milieu de ce salon.

D'un coup d'œil rapide et gêné, j'interrogeai le cercle. — On se mouchait, on prenait place. Le frémissement des conversations expirait à petit bruit, et, de proche en proche, non sans un reste de contrainte, chaque groupe, en se rendant au désir de la maîtresse de la maison, affectait une contenance. La bonne grâce était dans les maintiens, l'ennui perçait dans les regards. Il ne s'agissait que de poésie ; volontiers s'en fût-on dispensé. Un agent de change s'éclipsa sur la pointe du pied, de l'air d'un conscrit qui perd courage avant le bruit du canon. Avec la plus gracieuse émotion d'intérêt, penchée vers Clémence, une dame réprima du geste de son éventail l'imperceptible sourire d'un journaliste qui venait de

baisser les yeux. Deux députés, d'une physionomie pleine et massive, établis devant le feu, la cuiller de vermeil à la main, les jambes écartées, promenaient sur l'auditoire ce regard impatient et ce front plissé qui caractérisent un orateur lorsqu'il a décidé dans sa tête que la sonnette du président ferait justice préalable de tous les murmures.

Pendant ces préliminaires, je sentis l'air s'alourdir. Adolphe, assis dans une embrasure, tenait la tête basse. Il ne regardait pas.

Clémence lut alors les vers que j'ai cités précédemment : cri de religion et de douleur, évangélique et républicain, bien étrange à coup sûr pour ces esprits brusquement arrachés à leurs préoccupations frivoles et mondaines ; énigme d'autant plus froide, il faut le dire, pour chacun de ceux qui se trouvaient là, que la voix du poète atteignit plus rapidement l'accent passionné de l'enthousiasme, quoique

l'aspect des monumens de sa ville natale, vue d'ensemble au foyer de son riche paysage, ne se dressât pas devant nous, baigné de lumière et de verdure, pour en donner l'intelligence et le mot. Que d'harmonies faisaient défaut dans cet espace étouffé!... Cependant, et pour Clémence, et pour moi, et pour Adolphe surtout que je vis tressaillir en couvrant de ses doigts une figure pâle, le souvenir, cette propriété mystérieuse ressuscitait à demi le prestige. Rouen m'apparut sous un voile de brume, élevant les tourelles de sa cathédrale sur un horison incertain; et cette tête de femme, terreuse d'inspiration, étrangement belle par cela seul, avec des larmes qui mouillaient le bord de ses paupières, avec ses yeux enflammés et fixes qui voyaient ce que nul regard ne voyait, et des lèvres convulsives, et des plis qui plongeaient sur le front; cette tête, mille fois plus artiste que la Corinne de

Gérard, car elle souffrait, me pénétra jusqu'au vif d'un de ces éclairs d'électricité dont elle rayonnait en ce moment, couronne de poésie et de martyre!... Je tremblais, je cherchais un appui, j'étais agité comme un enfant.

Je sortis en sursaut de ce rêve au bruit des applaudissemens.

Le journaliste qui avait souri, se trouvait alors debout et devant Clémence. Il lui saisit la main ; et, après une étreinte muette, il lui laissa retomber cette main toute marbrée sur les genoux. J'aurais embrassé ce jeune homme!. . C'était aussi applaudir ; mais c'était mieux.

Là, dut se borner le triomphe de Clémence, L'urbanité générale se trouvait quitte avec un de ces ridicules et assourdissans bruits de main que l'on paye au besoin dans les théâtres, et qui, dans les soirées, sont une dette de rigueur après une lecture, et quelle que soit cette

lecture. Un suffrage de ce genre coupe au plus court : on n'a besoin ni de goût ni de conscience; c'est, du reste, fort commode pour ceux qui s'en privent. La maîtresse de la maison remercia d'un mouvement de tête plein de bonhomie et de charme. Elle avait raison ; la politesse lui revenait en partie.

On se précipita vers les tables d'écarté.

J'avais froid. Je baissais les yeux comme un coupable.

— Il y a bien quelque chose dans cette petite tête de brune, me dit un de mes amis, comme pour l'acquit de sa conscience.

Puis, dénouant une bourse de soie, et laissant glisser une pièce d'or contre le pied d'un flambeau :

— Pariez-vous ?

Je cherchais Adolphe. Il écartait la gaze d'un rideau, comme pour regarder dans la rue.

Pour Clémence, immobile et retombée de

toute sa hauteur, au milieu de tout ce monde qui reprenait un air d'aisance et de liberté, elle paraissait écouter avec une expression d'étonnement, mêlée d'orgueil et de douleur, les félicitations d'un personnage que je reconnus sur-le-champ. Dans le nombre des figures, celle-là m'était d'abord échappée. C'était l'académicien dont l'épitre affectueuse (on en a peut-être gardé mémoire) avait déterminé la jeune muse rouennaise à déserter la tiède obscurité de la Normandie pour le brûlant tourbillon de notre capitale. Je présume que, entre les mots artistement agencés d'une lettre et le sans-gêne d'une conversation à bout portant, le tact de Clémence la conduisait sans doute à reconnaître quelque différence notable. C'est que les grands hommes perdent à être vus de près : ils pâlissent aux clartés d'un salon. Dans l'intérêt de leur plume, on devrait leur couper la langue.

On introduisit alors un joueur de mandoline, Espagnol, je crois. Sa présence fit sensation; elle suspendit le jeu : on brouilla les cartes, on accourut spontanément, et, spontanément, on fit silence. Quelque chose de religieux sembla tomber sur le front de l'assemblée. J'eus bientôt le mot de cette énigme. Rien de plus étrange en effet, rien à comparer aux ressources que cet Espagnol tirait de son instrument, réputé pour le plus ingrat de tous les instrumens; et, cela, par une série d'accompagnemens d'un effet original, exécutés sur le bois même de sa mandoline, dont il faisait sortir une foule de désinences lourdes ou sonores, à son gré; des bruits de galop, comme une charge de cavalerie, le cliquetis de la grêle mêlé de roulemens d'orage, et, par instans, le rythme joyeux et précipité des castagnettes; le tout pendant que ses doigts, inouïs de mobilité, couraient d'une

corde à l'autre pour faire éclater des fanfares, hardies et retentissantes, ou pour murmurer, comme un bourdonnement d'abeilles, les matines voilées de quelque monastère lointain. Il y eut un moment où l'on crut entendre frémir les flammes de l'incendie, aux cris agonisans des enfans, des femmes et du tocsin. L'auditoire ne respirait pas, ne perdait pas un son, oscillait dans le vertige. On vibrait à l'unisson. Ce calme offrait je ne sais quoi d'inusité. Lorsque l'Espagnol déposa sa mandoline, l'enthousiasme faillit éteindre les lumières : je crus que la maison croulerait sous le bruit cent fois répété des bravos.

Clémence était blanche comme son écharpe.

Une main toucha mon épaule. Adolphe, la bouche contractée par un sourire, me montrait, tourbillonnant autour de la flamme d'une bougie, sur le guéridon où je m'appuyais, un insecte qui finit par s'y noyer et s'y perdre.

Puis, reportant son regard ému et profond vers Clémence, oubliée de tous et qui s'oubliait elle-même, le jeune Rouennais me fit un geste de remerciement et d'adieu.

Quand je voulus le rejoindre, il était déjà loin.

— Eh ! mon Dieu ! on ne vous voit plus ! Qu'est-ce que vous devenez donc ?

C'était l'académicien. Il se pendit à mon bras pour descendre.

Je saisis avec vivacité l'occasion de cette rencontre.

— Ah ! lui dis-je, que pensez-vous de mademoiselle Clémence ?

— Mais.... que c'est une fort jolie personne. Ah! ah ! vous vous y intéressez ? Elle vous fera tourner la tête, je vous le prédis ; j'en suis à peu près fou, moi! qui ne m'en mêle plus.

— Je ne vous parle que de son talent, de ses vers, de son avenir.

— Soyez jaloux ! répondit-il gaîment. Ce matin j'ai reçu d'elle une lettre charmante : je regrette fort de ne pas avoir cette lettre sur moi. Elle donne ses rendez-vous en bonne compagnie, comme vous l'avez vu. Sa prose vous émerveillerait. On dit en l'air, et par forme de concession, que les hommes le cèdent aux femmes dans le style épistolaire : cela peut être mortifiant pour notre vanité ; mais c'est un fait !

— Répondez - moi donc, lui dis-je avec impatience. Quel est votre dernier mot à l'occasion des vers qu'elle nous a lus?

— Il n'y a pas de prose au monde comme la sienne, continua-t-il du ton le plus impertinemment distrait. Mettez-moi donc à même de tirer quelque vanité de ma correspondance avec elle. Venez me voir ! Venez demain, vous me ferez plaisir, et vous en serez fort content, je vous le promets.

Il allait s'élancer dans un cabriolet ; je le retins.

— Je crois vous comprendre, lui dis-je alors, et je n'ose avoir une opinion après la vôtre, car vous êtes juge et je ne le suis pas : votre brevet d'académicien étonne ma conscience ; mais, en ce cas, de quel mot voulez-vous que je me serve pour qualifier, d'après ce refus de me répondre, la lettre que vous avez écrite à mademoiselle Clémence ?

— Quelle lettre ?

— La lettre qui l'a traînée ici, en flattant ses idées, en exaltant ses espérances ; la lettre qui faisait allusion à ces mêmes vers dont vous évitez maintenant de dire votre avis ! Comment dois-je regarder cette lettre !

— Eh ! mon Dieu, comme vous voudrez : comme un trait d'urbanité, et rien de plus.

— Rien de plus ! m'écriai-je avec une sorte de colère.

Il recula de surprise : il éclata.

— Vous êtes fou, mon cher ami. N'allez-vous pas, comme un provincial, attacher quelque importance à ces certificats de génie, extorqués de vive force par des complimens que le premier venu vous met à brûle-pourpoint sur la gorge? tribut que l'insouciance accorde à l'importunité. Allons donc!... Vous savez un peu mieux votre monde. Mais (il se mit à sourire) vous êtes quelque peu républicain, si j'ai bonne mémoire; et voilà où est le mal. Les vers de la petite vous ont gagné par vos sentimens. De bon compte cependant, qu'est-ce, dites-moi, que ce bavardage plus ou moins rimé? que ces regrets sur l'impuissance de l'église qui n'a plus d'asile pour les vagabonds et les ménestrels? sinon l'éternel paradoxe de la paresse qui demande orgueilleusement l'aumône sous prétexte de génie. Les poètes! mais on en est encombré. Devons - nous

des éditeurs à tout cela?... Grâce pour la librairie, mon cher!... Le budget les doit-il prendre à sa solde? Ce serait une charité funeste. Elle regrette les couvens, votre favorite! Eh bien, il n'en manque pas, ce me semble, en Espagne et en Italie, pays classiques des mendians qui pullulent, et que l'on y passe en revue de toutes parts, et où, du moins que je sache, il ne se couve guère de génies à l'ombre des cellules. Fadaises que tout cela. Qu'on fasse des vers, à la bonne heure! Il faut passer quelque chose à la jeunesse : la jeunesse est un temps de sottise et d'épreuve. J'en ai fait, moi, des vers; et qui, je vous l'accorde, ne valent rien du tout, quoique sur ce point mes très-chers confrères, dans l'intérêt du corps, s'entendent pour propager des maximes de charité. Mais, pour le maintien du bon ordre, vous conviendrez peut-être bien que ce métier-là ne doit se prendre qu'à la condition de

savoir aussi manier le rabot du menuisier de Nevers. Voulez-vous que je vous dise ?... Je trouve Cornélie sublime au berceau de ses enfans. Et vous ?

— Moi ! m'écriai-je un peu déconcerté :

Puis, me reprenant aussitôt :

— Mais il ne s'agit pas de moi. Que deviendra cet enfant qui s'est égarée sur la foi de vos paroles ?

Il réfléchit durant quelques secondes, et, me touchant le bras en s'exhaussant sur le marchepied du cabriolet :

— Entre nous, me dit-il, un républicain doit savoir vivre de pain et d'eau.

Et le cabriolet fila comme le vent.

Ici, que l'on me permette une remarque.

Des mille préjugés que l'on nourrit contre les capitales, le plus fort peut à bon droit se tirer de la mobilité prodigieuse des images qui chaque jour passent sous les yeux de leurs

habitans. Cette mobilité détrempe le ressort de la réflexion. On voit trop de choses pour bien les voir ; on existe trop rapidement pour songer à tout. Paris offre un spectacle éternel, dont l'ame, si jalouse qu'elle soit de se recueillir et de se concentrer sur un seul objet, n'a pas un seul instant de relâche pour se défendre. Que peut-il sortir de grand et de complet de cette fournaise? L'intérêt de la veille est effacé par la distraction du lendemain. On s'y blase. L'esprit le plus énergique se trouve entraîné hors de lui-même, dans une sphère de matérialisme, par des émotions sèches et furtives, et rien ne séjourne avec religion dans la pensée. L'imprévu devenant ainsi l'élément, le besoin normal de chacun et de chaque jour, nul ne sait ce qu'il y fait de sa vie, dont le plus pur s'éparpille et se perd sans retour. Au milieu de ce contact de froissemens qui ne méritent seulement pas une place dans la

mémoire, l'imagination s'exalte et se monte, mais la sensibilité s'émousse. Les heures, les semaines, les années fuient, agitées et vides; elles ne laissent que de stériles regrets, mêlés parfois de repentirs. Si vous habitez Paris, comptez avec vous-même! Est-ce qu'il n'y a pas toujours un devoir qui souffre, un souvenir qui se réveille douloureusement, après un oubli, et devant un malheur irréparable? Nous sommes tous emportés par le torrent.

Cette excuse, si c'en est une, je comprends la nécessité, faute de mieux et avant d'aller plus loin, de la donner au lecteur, car je ne me crois pas sans reproches. Le devoir ne saurait être restreint petitement dans les termes glacés de la loi; ses limites sont celles de l'humanité. Après avoir négligé cette maxime, il faut savoir du moins la proclamer et la reconnaître. Le plus odieux de tous les sophismes est d'ériger les oublis en principes.

Vingt-sept mois s'étaient écoulés depuis le soir où j'avais vu Clémence chercher dans un de nos salons de Paris la première fleur de sa couronne et l'espoir de son avenir. Son nom, par intervalles, avait passé sous mes yeux, en parcourant les recueils du jour. A cette occasion, je m'adressais les plus vifs reproches sur ma coupable indifférence pour le sort de la jeune muse. J'ignorais jusqu'à sa demeure, bien qu'il fallût à peine dix minutes de loisir et de bon vouloir pour m'en informer. Vingt fois, occupé de soins vains et futiles, je remis cette résolution au lendemain; et le lendemain, d'autres idées, des plaisirs, des affaires, ajournaient ou effaçaient ma résolution. J'y retombais avec un nouveau remords.

Une lettre me prévint. C'était un imprimé, timbré des Batignolles, cacheté de noir.

Clémence était morte.

Morte!.... Elle que j'avais vue si jeune et si

belle ! si fière surtout de ce luxe de confiance dans la vie, pressentiment d'immortalité que nous avons tous au fond du cœur à vingt ans; comme si Dieu nous devait par privilége la faveur d'une exception au milieu des tombeaux qui se creusent des deux côtés de notre pèlerinage ! — Morte !

J'étais tenté de prendre cette nouvelle pour un mensonge ! Elle me révoltait contre moi-même.

J'abandonnai tout. Je courus sur-le-champ aux Batignolles. On a toujours du zèle de reste lorsqu'il n'est plus temps.

Morte, mon Dieu ! — Et sa pauvre mère, que pouvait-elle être devenue?

Cent personnes au moins étaient déjà rassemblées, vêtues de noir, sous les draperies mortuaires, à la lueur des flambeaux; toutes empreintes de cette inquiétude à la fois timide et recueillie dont le cœur le plus dur ne peut

se défendre près d'un cercueil; instinct de personnalité ou masque d'étiquette. Peut-être aucun de ces gens-là, ainsi que moi d'ailleurs, n'était venu se pencher au chevet d'agonie de Clémence! Eh bien, tous accouraient, j'accourais comme eux à ses funérailles!....

Le culte des morts est-il donc plus sacré que celui des vivans?

Je passai. Je gagnai la chambre de Clémence.

Un coup-d'œil à travers cette chambre me confirma dans une supposition que ma conscience murmurait.

La misère avait passé par là.

Je me trouvai face à face avec mon ancien compagnon de voyage; celui dont l'enthousiasme indiscret pouvait être accusé de la séparation d'Adolphe et de Clémence, et du dénouement fatal qui éternisait cette séparation sur la terre....

Je lui sus gré de ce qu'il ne me dit pas une

parole; mais j'aurais voulu qu'il évitât de me serrer la main.

La mère de Clémence n'était plus là.

Sur une table, à quelque distance d'un lit en désordre, se trouvait un buste de cire blanche, fraîchement extrait d'un moule en plâtre. Début de quelque spéculation à propos de la renommée de cette femme qui peut-être était morte de faim!

Un instant, je me trouvai seul. Le soleil vif et joyeux d'une ardente matinée de juin se répandait en lignes de feu tout autour de moi, grâce aux lames brisées de la jalousie; et par bouffées, le vent m'apportait des chants et des rires de jeunes ouvrières qui travaillaient dans un atelier du voisinage; double sacrilége du ciel et de la terre! contraste dont on est ému jusqu'au ressentiment lorsque le chagrin nous pénètre, lorsqu'une voix sourde se mêle à ce chagrin pour nous accuser d'imprévoyance!

Quelle nudité dans cette chambre ! Deux chaises de paille, une table, un lit, et rien de plus. Quelques livres dépareillés erraient sur des rayons de chêne ; rayons beaucoup trop larges pour le petit nombre des livres : le reste, dénoncé par des vides, avait dû servir de ressource ! Une chaufferette charbonnée se trouvait dans l'âtre, et cet âtre, on le devinait assez, était resté sans feu pendant l'hiver. Tout cela faisait mal à voir.

Comme disparate au milieu de ce délabrement, un voile pendait à l'espagnolette de la croisée, ainsi qu'un chapeau de satin rose, soutenu par les rubans : luxe pour le dehors sans doute, afin de mieux dissimuler aux étrangers les privations douloureuses du petit ménage ; dernière ruse de la fierté qui redoute le discrédit de sa misère !

Dans un pupitre ouvert et posé sur une des chaises, j'aperçus des manuscrits, des jour-

naux, des lettres signées de noms bien connus, mais que je ne dirai pas. Et peut-être ai-je tort de ne pas les dire! car je les parcourus, ces lettres, avec un sentiment inexprimable de colère et de mépris!....

On ne sait pas assez les plaies et les douleurs secrètes de la vie littéraire telle que l'ont faite les évènemens et le caractère du siècle. Cela devrait bien se dire une fois pour toutes, et se dire surtout par quelque voix écoutée et éloquente, au profit des infortunés frappés de la lèpre de l'inspiration. La littérature aujourd'hui, elle est dans les journaux, car on ne lit guère autre chose; mais en quelles mains, dites-moi, sont les journaux? Dans les mains de quelques exploitateurs qui se font juges, et qui, pour la plupart, ne comprennent pas. Trafiquans de la sève qui leur est défendue, ces suzerains d'un nouveau genre retiennent, sous le patronage ordurier de l'usure et dans

le prolétariat du besoin, de jeunes imagina tions contraintes de se mettre à la solde de leurs animosités et de leurs calculs. Oui, contraintes! car il faut vivre quand on n'est pas seul dans ce monde. Le monopole a produit cette merveille : il a mis la féodalité dans les lettres ; il en a fait un instrument pour une demi-douzaine d'accapareurs qui talonnent le pouvoir, qui tour à tour le font capituler ou s'y installent, qui s'adjugent des croix, des pensions, des honneurs ; qui règnent enfin, et règnent sans autre titre au gaspillage de la société qu'une influence de position dont ils n'ont certainement pas le secret et la force par eux-mêmes. L'exception est rare, s'il y a des exceptions. Sous prétexte de garantie et pour le maintien de l'ordre, on a subordonné le talent au capitaliste, et, par une dégradation logique, la plume est restée au niveau de la gérance ; la littérature marche sur la ligne de ses patrons ; tout ploye et s'a-

baisse à la fois. L'intérêt de la boutique doit passer avant la conscience du journaliste, et s'il vient à s'en révolter, on le repousse dans la rue. Allez un peu, je vous prie, voir quelle espèce d'indépendance règne dans l'intérieur de nos journaux les plus indépendans! Je vous dis qu'en principe, il n'y en a pas une ombre; et c'est à grand'peine, c'est en luttant pied à pied, c'est de vive force pour ainsi dire, que les esprits généreux triomphent par éclairs du mercantilisme étroit et sordide en possession de cette chaire de publicité qui s'est élevée sur les débris de la chaire du prêtre, au nom du progrès et des lumières. Le premier venu, sa facture à la main, a le droit de cité dans les éloges de ces feuilles vénales. On y dispose de l'estime du public à des prix très-modérés. L'encens corrompu de l'annonce y fume du matin au soir. Pour chanter les louanges de la publicité, ce serait mal prendre son temps que

de prendre le nôtre, je vous jure! puisque l'esclavage s'y retrouve, et avec un degré d'abjection que l'on ignorait dans les siècles passés. Cette fois, voyez-vous, ce n'est pas la victoire de la force sur la faiblesse; non! c'est la victoire de l'argent sur l'intelligence; et, campés devant leur pupitre de gérant, des marchands de fourneaux, qui sont à cent lieues d'avoir le génie du père Duchesne, indiquent, entre deux lourdes fautes de français, à leurs valets de plume, de quelle sorte il leur convient que l'on réclame des institutions libérales et des gouvernemens à bon marché. Même (j'en ai des preuves en main) il leur arrive d'avoir un avis sur les lettres, sur les arts, sur la conscience et le caractère des autres, et de trouver des mercenaires, garçons de talent d'ailleurs, humiliés de leur rôle, pour donner une tournure plus ou moins passable à cet avis-là; mais comme la ressource de l'anonyme sauve cette

honte, on se masque et l'on se prostitue. — Saviez-vous cela?

Cette tentation s'était un jour approchée des lèvres de Clémence : sa dignité l'en avait détournée. Je lus quelques brouillons de ses réponses à des offres de service dont on lui dictait la condition. Ses réponses étaient dignes et fières. Pure et noble enfant, que venais-tu faire à Paris?...

On m'avertit que le cortège se rendait à l'église. Avant de m'éloigner de cette chambre, j'arrêtai les yeux sur la figuration dérobée aux derniers momens de l'agonie de Clémence. Il ne fallait pas moins que toute l'énergie de la mémoire pour ressaisir dans cet ensemble de traits flétris par la consomption et la mort le charme et le jeu de sa physionomie première ; un sentiment de résistance et de douleur y survivait ; il lui donnait encore une âme. Au sourire fiévreux dessiné sur ses

lèvres, on pouvait deviner son mépris pour les déceptions qui l'avaient précipitée dans la tombe.

En regagnant le cortége, au milieu de la foule indifférente et blasée qui ne semblait venir là que pour se donner un spectacle de plus, j'appris qu'un jeune homme, inconnu des voisins, était accouru pour ravir la mère de Clémence à cette scène de désolation. Ce devait être Adolphe. On parlait aussi d'un secours envoyé par le roi, d'une pension sur la liste civile. Des regrets tardifs se joignaient à ces consolations impuissantes : et dans ce pêle-mêle d'étrangers qui portaient à l'envi la jeune muse aux nues, comme s'ils eussent été dans toute occasion ses apologistes les plus ardens, ses meilleurs amis et ses frères, on me désigna deux ou trois beaux esprits dont la critique anonyme avait désespéré son courage; car, chez nous, si l'urbanité des

mœurs descend quelquefois jusqu'à l'indulgence, les petites et lâches colères du bel esprit s'élèvent ordinairement jusqu'à l'outrage, même vis à vis d'une femme. Mais devrait-on oublier que si l'imagination n'a pas de sexe, la femme n'a pas d'épée?

C'était un sujet de réflexions également pénibles que l'aspect de ces jeunes filles parées de blanc, députées d'un pensionnat voisin où Clémence donnait furtivement des leçons : distraites alors par les plis de leurs voiles de mousseline, et fières de se trouver au premier rang, mal préparées du reste aux émotions de cette cérémonie si grave, puisqu'après tout Clémence n'était dans leur esprit qu'une étrangère. Ainsi Clémence, volontairement exilée de sa province, n'était à son dernier jour qu'un frivole à propos de fête et de vanité pour des inconnus.

A l'église même, durant le cours d'un

service dont le faste me sembla suffisamment absurde, je n'entendis à la ronde que les murmures de ce scepticisme lourd et bourgeois qui hasarde si volontiers l'éloge de la religion protestante, du moment qu'il s'agit de débourser quelques menues pièces de monnaie pour le prix des chaises. Grâce à l'oubli de l'ordonnateur du convoi sur cette redevance, ces honnêtes gens qui veulent absolument de la religion pour le peuple, se laissaient aller, en dénouant leur bourse, au penchant tracassier de l'hérésie. Par le progrès qui court, il y a des esprits qui raisonnent de la sorte. Et n'allez pas les plaindre, ils en riraient, les pauvres gens!

L'ordonnateur du convoi (on l'a peut-être deviné) n'était autre que le mauvais génie de Clémence, mon ancien compagnon de voyage, l'antagoniste des prétentions du jeune et honnête professeur de dessin. Retiré dans

l'ombre de l'un des piliers de l'église, un crayon entre les doigts, il paraissait écouter les remarques de l'académicien dont j'ai déjà parlé, sur un discours écrit que celui-ci parcourait avec attention. Je prévis qu'on nous lirait une oraison funèbre.

En effet, arrivés au cimetière, le jeune provincial nous débita cette oraison funèbre d'un son de voix emphatique, sur le bord même de la fosse où des manœuvres armés de la pioche se tenaient debout, la tête nue et respectueusement, ainsi que l'assistance. Quelle dérision de parler de Malfilâtre, d'André Chénier, de Gilbert et du Camoëns, tous illustres, tous malheureux, devant cette foule dénuée d'érudition et de poésie, accourue là par simple routine de voisinage, et seulement pour qu'il ne fût pas dit que l'on ne savait pas conduire un cercueil au champ du repos, après avoir de sang-froid

laissé dépérir une existence! Est-ce qu'il n'aurait pas été déplorable, d'ailleurs, que la bannale exagération de tous ces lieux communs, fatigués dans mille occasions de ce genre, eût fait germer tout à coup le fanatisme de l'imitation dans quelque cerveau jeune et malade? Devant cette fosse où tombait un peu de cendre, pourquoi ces éloges pleins de fumée?.... Il en ressortait si naturellement une leçon funeste, pour la méditation des familles imprudentes!.... Je n'ai jamais mieux compris à quel point le bruit de la parole pouvait étouffer l'instinct du bon sens que, lorsqu'en dépit des marbres funéraires qui nous environnaient de toutes parts, on salua la péroraison du provincial par des bravos bruyans et répétés. Il n'avait pas dit un mot qui ne fût une sottise. — Quel dommage que Champfort n'ait trouvé que dans un jour d'amour-propre et de

rancune cette boutade si souvent répétée depuis : — Combien faut-il de sots pour former un public?

Dans le cimetière des Batignolles, j'aurais pu le lui dire au juste.

Je me tins à distance. Je ne voulais pas me laisser entraîner dans le tourbillon du départ. Quelques témoins parlaient déjà de se rendre au café; d'autres, après un échange de civilités réciproques, s'éparpillaient dans les champs. Je restai seul, je songeais à remplir un devoir. Parmi les papiers que renfermait le pupitre de Clémence, j'avais lu quelques vers, les derniers peut-être qui lui fussent échappés. Ils convenaient à son épitaphe.

Dans la pensée de remettre aussitôt cette épitaphe à quelque sculpteur des environs, j'en prenais une copie, le genou en terre, sur la forme de mon chapeau, lorsqu'une

femme qui parut tout à coup près de moi, se laissa tomber la face en terre sur le bord de la fosse de Clémence.

— Au nom du ciel, venez à son secours! criait un homme en se précipitant.

J'avais reconnu la voix d'Adolphe, je devinai la mère de Clémence.

Que pouvions-nous opposer à cette violence d'une mère qui nous éloignait d'un geste désespéré, qui baisait convulsivement la terre, qui frémissait de tous ses membres avec des cris et des sanglots? Cela était effrayant; mais le plus sûr était de ne pas la contraindre. Je retins Adolphe, en le conjurant de revenir à lui; et tous deux, dans l'inquiétude que des indifférens ne vinssent blesser et profaner cette scène de douleur muette et déchirante, sans nous être expliqués, sans perdre un instant de vue la mère de Clémence, nous veillâmes à la fois sur les alentours. Ce

que je prévoyais confusément arriva. Nos larmes et nos paroles lui rendirent enfin l'usage de la voix et des larmes. Une lueur de raison lui revint dans son désespoir. Elle fit tous les sermens qu'Adolphe lui demanda pour rester à même de dire en liberté ses adieux et ses prières à sa Clémence.

Je n'oublierai jamais les paroles pleines de désespoir et d'amertume du jeune homme, dont je pressais les mains frémissantes à quelques pas de là.

—Ils me l'ont tuée, disait-il; oui ! voilà bien les fruits de cette éducation bruyante et stérile, sans choix et sans prudence, littéraire avant toute chose, que l'on vante à loisir de nos jours, comme s'il était question de former un peuple entier de philosophes et d'artistes, hommes et femmes, indifféremment; comme si la rouille du déshonneur s'attachait aux conditions vulgaires de l'humanité, aux traditions jusqu'à ce

jour saintes et chéries de la vie commune et domestique. Les malheureux ! sans réflexion et sans remords, même devant cette fosse qui proteste éloquemment contre un système si funeste, ils continuent de précipiter vers un avenir inconnu des vocations dont le premier effet est d'inspirer l'aversion du calme, et qui ne donnent en dernier résultat ni la célébrité ni le bien-être ! Ils versent avec faste des paroles et des larmes hypocrites sur le poète dont la science est frivole pour tous, et, pour lui, fatale !.... On les croirait idolâtres du génie ! ils ne savent pas même honorer l'intelligence. C'est par la vanité qu'on nous traîne au malheur. Un avenir de désordre est inévitable d'après cela. Plus de paix et de repos ! plus de ménage ! rien. La famille se meurt. Le divorce et la mobilité se glissent partout, grace à cette confusion de droits et de devoirs que les deux sexes ne se partagent

plus de bon accord, mais s'arrachent : et cela, pour se livrer à la prostitution du bruit, à l'immodestie et au tumulte des regards et de la foule. La rivalité n'existe plus seulement de l'homme à l'homme; les femmes désertent leurs destinées; elles renient les rôles divins de consolatrices et de mères en se mêlant aux fièvres ardentes de la publicité, à ces luttes qui nous flétrissent avant l'âge, et qui les flétrissent plus vite encore. Dans cette usurpation, je les vois immoler tous leurs priviléges, et chaque victoire qu'elles remportent contre nous les dépouille d'une portion de leur armure. C'est au nom du bonheur et de l'amour que je proteste; l'humanité en a plus besoin que du génie. Les femmes sont à nos yeux, et elles le savent, la poésie même, la source toujours féconde de l'inspiration, de l'amour et de la paix; mais c'est à la charge pour elles de ne pas se soustraire à l'obscurité

chaste de la famille, à la protection certaine de nos bras, en se précipitant comme des aventurières à travers les huées et les bravos, au milieu du monde. Cette témérité n'est que le triomphe du démon de l'orgueil, dont le souffle de feu brûle le dernier lien de la famille. Est-ce, en effet, qu'une religion nouvelle s'élève? ou, loin de là, ne serait-ce qu'une révolte impie dont tôt ou tard nous porterons la peine?.. Ce tombeau m'épouvante. Le bonheur auprès des femmes est et doit être le dédommagement des combats et des fatigues de notre vie. Ces combats et ces fatigues seraient à l'avenir pour elles comme pour nous, mais sans indemnité pour nous et pour elles. Essayez donc de condamner aux monotones obligations de l'existence ces génies inquiets qui ne cherchent que l'éclat et la lumière! Parlez-leur d'un bonheur discret et en commun, quand elles seront devenues amoureuses de la

gloire, dont la seule pensée les rend si indifférentes comme épouses et comme mères!... Et quelle gloire, mon Dieu! quand l'inspiration n'est plus qu'un métier, et que, pour début, elle affiche et placarde le chaste nom d'une femme, dans tous les carrefours, au-dessous de l'avis impur du charlatan et de l'enseigne d'une maison de joie!.. Il ne leur reste plus maintenant, et j'ai peur de prédire, qu'à devenir des députés à la tribune et des soldats sur le champ de bataille!...

Enfin, Adolphe obtint de la mère de Clémence qu'elle quittât le tombeau de sa fille. Au sortir du cimetière, une chaise de poste les attendait.....

Depuis, je les ai revus tous les deux, à Rouen. Plus heureuse qu'Adolphe, la mère de Clémence a retrouvé dans ce digne jeune homme un enfant; mais, tout en adoucissant le chagrin de cette excellente femme, Adolphe

ne se flatte pas de retrouver jamais en ce monde une Clémence.

Il me le disait encore il y a peu de temps, à l'occasion de la mort d'Elisa Mercœur.

La Discipline.

LA DISCIPLINE.

. . . .

— Sur cette question, mes amis, repartit Prosper Milleret, il y a du pour et du contre. Permettez-moi de vous répondre par un de mes souvenirs.

C'était en 1825, vers le milieu de novembre : la date ne s'effacera pas de ma mémoire. Afin de régler quelques intérêts de patrimoine et d'avenir, le colonel m'avait accordé la permission de séjourner un mois à Paris; mais je n'attendis pas l'expiration de ce congé pour reprendre gaiement la route de Lunéville, où mon régiment se trouvait alors en garnison. Libre des soucis que donnent aux soldats les affaires dont le papier timbré se mêle, et que l'on ne tranche pas avec le sabre, j'apportais à nombre de mes camarades des nouvelles d'amis, des cadeaux de parens, et aussi, j'imagine, des lettres d'amour, car ils m'avaient chargé de commissions bien diverses, ainsi que la chose est d'usage entre hussards. Je fis donc mes quatre-vingt-dix lieues sans me permettre d'autre halte dans les auberges de la route que pour le temps de repos strictement nécessaire à la santé de mon cheval. La nuit tombait,

lorsque je me vis à portée de carabine des faubourgs; mon impatience d'arriver à la caserne redoublait à l'aspect des clochers et des lumières de la ville, qui se montraient dans les arbres de l'avenue, et se réfléchissaient avec leur éclat et leur obscurité dans les eaux paisibles de la Meurthe. Il faisait un temps magnifique pour la saison; et, malgré la préoccupation de ces châteaux en Espagne qui tiennent fidèle compagnie à l'imagination d'un jeune militaire, je m'étonnai du calme que présentaient les abords de la ville : à peine s'il était huit heures. Nous nous trouvions en outre à la Saint-Martin, jour communément férié par les ouvriers des filatures, qui viennent en foule de Blainville-la-Grande, de Saint-Maur et de Jolivet. A pareil jour, par une telle soirée, les cabarets sont pleins; on danse jusqu'après minuit : la garnison est de la fête ; les belles Lorraines sont dans leurs atours du dimanche

J'en étais donc aux conjectures, lorsqu'en débouchant par la grand'rue, je fus salué d'un *qui vive!* La garde nationale sous les armes faisait des patrouilles. En entrant au corps-de-garde, je trouvai le colonel de notre régiment, qui s'entretenait à voix basse avec le chef du poste. Le colonel vint à moi, salua ces messieurs, et nous sortîmes.

— Vous arrivez fort à propos, me dit-il; rendez-vous à la caserne. Vous êtes brigadier.

— Merci, mon colonel.

— Entendez-vous avec l'adjudant-major. Vous apprendrez des merveilles. Votre ami, Frédéric Morand, vient de nous mettre une ridicule affaire sur les bras. Il n'en sait pas faire d'autres; j'aurais dû vingt fois le chasser du régiment. Allez.

L'expression de ressentiment qui se manifestait dans les paroles du colonel me frappa.

C'était dans toute la générosité de l'expression, un homme de cœur : il comprenait le soldat, et savait à propos tempérer la rigueur des règles disciplinaires par un mot de franchise et de cordialité. Je l'ai regretté comme on regrette un père, bien que, par cela seul que l'on m'eût recommandé à lui, sa sévérité se soit plus exercée envers moi qu'envers tout autre. Aussi, je me trouvai de bonne heure dans la nécessité de me protéger moi-même par ma propre conduite, et je n'en fis que plus rapidement mon chemin. Les formes un peu rudes de la partialité du colonel à mon égard ne m'attirèrent pas de jaloux : je le compris seul, et j'en fus reconnaissant.

Mais il ne s'agit pas de moi, et ces détails sont oiseux.

Tout en me rendant avec promptitude chez l'adjudant-major, je m'inquiétai mentalement des frasques nouvelles de Frédéric Morand.

Ce Frédéric était un bon diable, ardent, gai, prompt comme la poudre. Toutefois, sous cette enveloppe superficielle, je n'avais pas été sans deviner qu'une secrète amertume rongeait ce simple hussard, capable d'être quelque chose de mieux. On pénètre les gens qui nous devinent; à ce titre, il m'accordait de l'amitié. Enlevé par la conscription au métier de typographe qu'il exerçait à Paris, il avait une certaine éducation, et se montrait bien résolu de monter de grade en grade. Sa figure était de celles qu'on remarque tout de suite, car elles étincèlent d'intrépidité; mais, comme tous les Parisiens, la langue et la bonne envie de n'être pas meilleur que les autres le compromettaient sans cesse. Il tenait tête à tout le monde, critiquait les hommes et les choses, prêchait la résistance à tort et à travers, faisait rire la chambrée par des quolibets sur l'état-major, et vingt fois, à la veille

de sortir de la foule, un coup de tête l'y replongeait. On aurait cru que c'était un parti pris.

A Paris, tout récemment, j'avais vu sa mère, pauvre brodeuse abandonnée par un mari sans conduite, digne et honnête femme, qui tenait un petit atelier dans une mansarde de la rue Saint-Denis. Elle m'avait embrassé pour son fils en recevant une montre d'argent, dont Frédéric s'était fait un devoir d'économiser le prix sur sa paie. Une jolie blonde, qui se trouvait là, parut prendre un intérêt personnel aux éloges que je faisais de mon camarade: je vis tomber une larme sur son métier de broderie, dont le travail n'avança guère pendant ma visite, bien que la discrète enfant ne levât pas un seul instant les yeux, et ne cessât de couper à chaque instant de grandes aiguillées de soie. D'ingénus soupirs, un air de rêverie, un regard de reconnaissance, m'en dirent assez. Je me

tins pour averti qu'il fallait être sur la réserve, et je ne fis pas la moindre allusion aux amourettes de Frédéric à Lunéville.

En arrivant à la caserne, je trouvai l'adjudant-major ; il me mit au fait.

La plus mince querelle de cabaret avait dégénéré en bagarre entre les bourgeois et la garnison. Une simple servante, de la plus grande beauté, devenue la maîtresse en titre d'un riche aubergiste de Lunéville, venait d'être battue par son maître, et chassée du comptoir de l'hôtellerie. On ne l'appelait que la belle Francine. Les assiduités de Frédéric auprès d'elle amenèrent ce premier scandale. Notre hussard, excité par les sanglots de cette créature, donna sur les oreilles au brutal, qui préféra des coups certains aux risques d'une partie de sabre. Jusque-là, sauf quelques murmures des amis du battu, on s'inquiéta peu de l'esclandre. Mais, à propos de la Saint-

Martin, qui mettait la ville et les environs sur pied, Frédéric s'avisa de vouloir narguer le rival qu'il avait déjà souffleté. Il conduisit Francine dans un bal qui se tenait chez son ancien amant. Cet homme, exaspéré par les propos goguenards des soldats, voulut mettre Francine à la porte. On s'entremit pour gâter le tout ; puis, des paroles, on en vint aux violences. Les hussards accoururent pour soutenir leur camarade ; les bourgeois vinrent au secours de l'aubergiste : les sabres furent tirés. On jeta des meubles par les fenêtres. Le commissaire déploya son écharpe ; la garde nationale, appelée par les tambours, se présenta pour calmer l'effervescence. Les récalcitrans s'étaient barricadés dans le bal : on enfonça la porte. Frédéric brisa une bouteille sur la tête du commissaire, et précipita le lieutenant de la garde nationale dans les escaliers : ses amis le secondèrent. La collision

prit alors un caractère décisif ; le tocsin appela les paysans : tout fut sur pied en un clin d'œil. On refoula les hussards dans leur caserne, où l'on voulut mettre le feu; les carabines allaient jouer leur rôle, et, sans la promptitude et l'énergie de notre colonel, la ville devenait le théâtre d'une lutte à mort. Il se jeta dans la foule, arrêta Frédéric lui-même, et consigna les hussards dans leur caserne. Alors on fit évacuer les cabarets, et de nombreuses patrouilles rétablirent la tranquillité dans la ville.

Frédéric devait passer devant un conseil de guerre.

Ce soir-là, sur quelques indices, et par les propos de la chambrée, je compris que les soldats, furieux d'ailleurs contre les bourgeois de Lunéville, préméditaient de faire évader Frédéric. Il était aimé, et les têtes étaient exaltées par la rancune. On se cacha de moi ;

je ne devinai pas les moyens du complot ; et, dans le fond, je souhaitai qu'il pût réussir.

Toutefois, je me fis conduire au cachot du coupable.

Frédéric vint à moi vivement ; puis, à l'aspect des insignes de mon nouveau grade, il s'arrêta, et me fit le salut militaire.

— Frédéric, lui dis-je avec vivacité, il paraît que vos affaires vont mal ; mais que vous espérez faire faux-bond à la discipline.

Il tressaillit et me regarda d'un air singulier.

— Qui diable a pu vous conter la chose, mon brigadier ?

— Est-ce vrai ?

— C'est vrai, me dit-il en baissant la tête. Mais je n'avais confié le projet à personne ; mon camarade ne peut vous en avoir averti, car nous nous étions juré sur l'honneur, tous

les deux, d'agir de la sorte, l'un pour l'autre, dans le cas d'une punition qui tendrait à nous dégrader vis-à-vis du régiment.

Évidemment, dans cette réponse, il y avait la révélation involontaire d'une toute autre pensée que celle d'une évasion prochaine par le moyen du complot de la caserne; projet dont Frédéric (je le vis bien) ne savait pas le premier mot.

Ce mystère m'intrigua beaucoup; je jugeai prudent de profiter de ce qu'il me croyait instruit. Je me sentais inquiet de son air sombre.

— Si tu savais te conduire, lui dis-je, tu ne courrais pas le risque de la dégradation.

— Dites plutôt si l'on savait nous conduire, répondit-il vivement. Par exemple, vous, mon sous-officier, et qui ne l'êtes que depuis mon arrestation (du moins à ce qu'il me semble, et quoique vous soyez cependant un

bon diable), est-ce que vous n'auriez pas fait de moi tout ce que l'on peut faire d'un homme? Je suppose qu'il vous eût pris l'idée de m'empêcher de faire des miennes.—Frédéric (que vous m'auriez dit) si tu te grises, si tu te bats, s'il me revient quelque histoire sur ton compte, je ne te parle pas de toute la semaine, parce que je n'aime pas les tapageurs et les ribotteurs.— Suffit, mon brigadier (que j'aurais dit à mon tour), on mettra du bouillon de grenouille dans la piquette! et ça n'eût pas fait un pli... Mais, bah! ils sont là un tas de je ne sais quoi, venus de je ne sais où, qui n'étaient pas seulement capables de mener des chevaux à l'abreuvoir, et qui se mêlent de commander à des hommes! Ut! je n'en veux plus!

— Aussi tu préfères le boulet à la désertion.

— Déserter, mon brigadier! déserter, moi!... Allons donc! vous ne croyez pas ce

que vous dites. Le boulet!... Ah bien!... Celui de l'ennemi, d'accord; et ce ne serait pas de refus pour le moment; mais celui de l'état, merci! je n'en mangerai pas. J'ai quelque part, voyez-vous, un morceau plus facile à digérer, que je garde pour la bonne bouche; et Frédéric aura tourné de l'œil avant de se mettre à ramer des poids de fer, comme un drôle qui n'a pas d'âme. Le boulet!!!

A l'amertume de sa parole, à son geste, je compris clairement qu'il y avait du suicide sous jeu.

Je lui pris la main.

— Causons d'amitié : je t'ai toujours donné de bons conseils, mon vieux.

— Toujours, brigadier : vous êtes l'ami du soldat; vous ferez même un beau chemin, car vous voilà lancé, et tant mieux; vous aurez pour vous l'opinion du régiment. Il faut qu'il y

ait autre chose, croyez-moi, que la tournure d'un officier sous l'uniforme d'un officier, parce que, avec une épaulette et le premier sot venu, on ne fait que de la drogue. De vieilles ganaches, qui n'ont pas la science du métier, des criquets de l'école qui ne savent pas manier le soldat, voilà notre lot. Je n'ai pas besoin de vous nommer les masques. Le soldat, voyez-vous, a besoin d'obéir à un ami, à un homme qui ait un peu d'intelligence dans les entrailles; l'obéissance en est meilleure et plus légère. On se ferait hacher pour un bon enfant qui aurait de la tête. Le dévouement, c'est l'ame d'une armée. Le petit caporal comprenait la chose. D'où voulez-vous qu'il nous vienne, ce dévouement, pour des sabreurs qui n'ont pas de cervelle, pour des gamins qui font les fendans? Le subordonné juge vite et bien. Écoutez les propos des chambrées; ils peuvent servir de guide à l'état-major. A un liard près, on y sait le prix d'un homme.

Le moindre chef qui ne vaut rien démoralise une compagnie toute entière plus vite que la bravoure et la mitraille de l'ennemi. C'est une honte de se sentir à la merci d'une mâchoire ou d'un singe savant, qui prend en grippe les gens de cœur, et qui les embête à satiété, sous prétexte de la discipline. La discipline! c'est un excellent prétexte pour couvrir une foule de lâchetés. La conduite de ceux à qui on en veut n'est jamais bonne; il y a toujours à reprendre dans leur tenue. Est-ce que vous croyez à l'insubordination? Alors, pour s'étourdir sur la rage d'être le jouet d'un imbécille, on prend sa revanche au cabaret, où du moins l'on commande une heure ou deux, et chez les demoiselles, que l'on fait valeter d'un geste. L'ivrognerie et le bastringue, brigadier, il n'y a plus que ça pour consoler les têtes de fer que la discipline relègue au dernier rang, et qui se sont aperçus que dans leurs balles de bambocheurs il y avait

plus de cervelle que dans les cruches de leurs officiers.

— Mais à quoi te sert donc l'intelligence, Frédéric?

— A rien, mon brigadier... Je me trompe! à lutter sans espoir de vaincre contre la haine et l'envie d'un sot, qui a tout juste l'instinct de comprendre que j'ai cent fois plus d'autorité que lui sur mes camarades ; et ceci est un fait! S'ils sont ennuyés, je les égaie; s'ils sont abattus, avec deux ou trois calembourgs, je leur remets du cœur au ventre; les fatigues, c'est moi qui les abrège en imaginant des chansons ; les corvées, Frédéric les rend faciles en prouvant à ceux qui rechignent que c'est une misère. Je suis à eux, ils sont à moi; c'est aussi un grade ça. Mais à quoi voulez-vous qu'en temps de paix j'emploie ce que vous appelez de l'intelligence, quand un butor à graines d'épinards se fera une joie de me persifler du matin au

soir, sans que je puisse lui river son clou? Le conseil de guerre est là, il faut ronger son frein; on se sent le dernier des derniers. Savez-vous bien ce qu'on souffre volontiers de la part de ceux qui ont la tête près du bonnet? C'est qu'ils s'abaissent; on ne leur tend la main que pour ça. Ceux qui nous détestent seraient bien aises de nous mépriser! Aussi n'ont-ils pour nous répondre que le pont-aux-ânes de la salle de police, d'où l'on sort plus mauvais, parce qu'on en sort vexé. La vie du quartier, c'est la pire. Il faut bien de l'indulgence, allez! On ne sait pas comme ce repos fatigue, comme ce calme donne la fièvre. Toutes les tentations viennent; il faudrait, pour ainsi dire, avoir du petit lait dans la tête et de la neige dans le sang. Sommes-nous des séminaristes? Les bonnes qualités ont leur gourme. On ne sait que punir, punir et punir! Ce n'est pas ça. Le régime de l'avanie peut

produire au boisseau des poires molles de soldats, dont on dit qu'ils sont sages comme de jeunes filles. Mais ce n'est pas avec ces demoiselles qu'on fabrique des armées. Allez donc, mon brigadier, chercher un bâton de maréchal de France dans leur sabredache! vous n'y trouverez que de l'onguent pour les brûlures.

— Diras-tu ces raisons là devant le conseil de guerre?

— Je ne lui dirai rien; je n'irai pas.

— Tu iras, Frédéric; tu iras, si je t'en prie; si je te dis que la chose prendra une bonne tournure. Est-ce que dans le fond tu regardes ta conduite comme irréprochable?

— Non!... non, mon brigadier; c'est me croire pire que je ne le suis. Tenez! le vin est un mauvais cheval qui emporte son cavalier à travers la campagne; mais, s'il faut mettre le cœur sur la main, le cavalier a tort de ne pas laisser la bête à l'écurie. Je vous dirai

cependant que c'est une grande consolation que le vice, et que, les trois quarts du temps, le peuple militaire n'a que celle-là ; et puis, tout le monde en use. Les amourettes, la bouteille et la gaudriole, ça gouverne jusqu'aux moines. Vous le savez bien ; vous venez de la guerre d'Espagne. Nos officiers jouent, et jouent gros jeu, parce qu'ils ont le gousset bien garni ; ils sont reçus dans le beau monde, et se grisent décemment (pas tous) avec du meilleur. Leurs princesses ont un autre maintien que les nôtres, je l'avoue ; ce sont les femmes des bourgeois les plus hupés, des femmes honnêtes ! Entre mon colonel et moi, par exemple, il y a la finesse du drap de l'habit, ça fait une terrible différence. Il a jeté, l'hiver dernier, un mari par la fenêtre, et la chose s'est pacifiée avec de l'argent. Par suite, il continue tranquillement de promener la femme, parce que le mari boite. Moi, j'ai

démis le bras d'un méchant cabaretier de malheur, qui s'avisait de courir sur mes brisées ; de fil en aiguille la chose est devenue du vilain, et je suis passible du conseil de guerre, qui me démontrera (ce que je sais mieux que personne) que c'est fort mal. Un soldat ne doit pas se conduire comme un colonel, rien n'est plus clair. Eh bien ! c'est un petit inconvénient, et qui portera son fruit. Mes camarades en concluront que, pour avoir un vice, il faut avoir un grade, que plus on monte plus on s'en donne, et que jusque-là on doit prendre patience. Or, la patience est une qualité du tempérament dont monsieur mon père n'a pas eu le génie de me faire cadeau en me mettant au monde. Chacun sa nature et sa destinée ! Je me suis dit en retournant le numéro de conscrit : — Il faut que je sois colonel, ou qu'on me fusille.

— Et ta mère !

Il frappa du poing sur la table et se leva ; ses narines tremblaient. Il ne me jeta qu'un regard, mais ce regard était effrayant ; puis, il alla se mettre, en faisant un demi-tour, contre l'embrasure de la fenêtre, et tambourina de ses ongles contre les vitres. Il y eut un silence entre nous deux. Je l'entendais souffler avec force pour étouffer son émotion ; j'étais aussi ému que lui. Il me dit enfin d'une voix sourde, et sans se tourner vers moi, quoiqu'en faisant trembler sa main en arrière :

— C'est mal, c'est très-mal, brigadier, ce que vous venez de me dire. J'aurais donné je ne sais quoi pour ne pas y songer dans ce moment. Ne voyez-vous donc pas qu'une fois sous le drapeau, il n'y a plus de raison qui tienne ; s'étourdir est la première nécessité. Je voudrais avoir une bouteille d'eau-de-vie..... Je me griserais!...

— Écoute ! lui dis-je, en lui frappant sur l'épaule avec mystère.

Il se tourna tout d'une pièce, la main au front.

— Mon brigadier !

— Ne fais pas de bêtise avant que je t'aie revu. Tu me comprends.

— Je vous comprends ; mais vous me donnez votre parole...

Il me fit un geste significatif. Il avait le regard étincelant, le doigt sur la bouche.

— Je te la donne.

— Allez !

A minuit, j'étais avec le colonel; nous étions seuls ; il m'écoutait en silence. Je lui dis tout, les projets de la chambrée, ceux de Frédéric, mes inquiétudes, et l'espérance que je fondais sur une évasion qui dépendait cependant de trop de chances pour que tout le monde, le colonel surtout, n'y mît pas de la bonne volonté.

Le colonel se promenait tristement. Il ne perdit pas un mot de mon récit. Je n'ai pas perdu un mot de sa réponse.

— Ce malheureux n'est pas à sa place, c'est vrai ; tout ce qu'il vous a dit est fort juste. Souvent je me suis dit la même chose. Ce n'est pas la première fois que ces contrastes me frappent ; mais l'ordre n'est pas assez large pour que tout le monde s'y mette à l'aise, et, tout bien considéré, les dissonances particulières disparaissent devant l'ensemble et le but. Dites-moi, Prosper, mettrons-nous les armées en république ? Les pelotons, à l'heure du boute-selle, se fractionneront-ils en clubs pour délibérer sur la question d'aller à l'ennemi ? Non sans doute. En tout temps, sans l'obéissance passive, je vous le déclare, je ne reconnais pas d'esprit militaire ; car je ne vois plus, si le frein se brise, de victoire possible sur le champ de bataille. Il faut façonner le soldat

pendant la paix, il faut le façonner à tout prix. Cela est froid, dur, inhumain; mais c'est le style de la nécessité. Elle nous commande. Je n'ai pas fait la société. Le bien, croyez-moi, n'est pas innocent de tout reproche; je ne sais rien de pur par lui-même. On crie contre la guerre, mon ami, et, comme un autre, vous le savez, quand le territoire, quand le drapeau national ne sont plus menacés, j'évalue avec effroi, devant ces décombres qui fument, et près de ces blessés qui demandent en grâce qu'on les achève, ce qu'il y a de sang humain dans les torsades d'une épaulette. Mais il y a quelque chose au-dessus de l'humanité; c'est le devoir. Sa rigidité s'adoucira sans doute avec le progrès des mœurs. Cependant, entre nous, pour arriver à la civilisation absolue, l'espoir de tout bon citoyen, dont je me berce comme un autre, et qui n'est peut-être qu'un rêve de fou! pour atteindre cet avenir où le

genre humain posera généralement les armes, doit-on, peut-on s'avancer en désordre? Tenez! jeune homme, les plus ardens déclamateurs n'oseraient le dire ; ils avoueraient au moins que l'armée existe par d'autres maximes. Eh bien ! en attendant le jour des réformes, il faut vivre sur le fonds commun des lois qui nous réglementent. Est-ce notre faute, après tout, si les mailles du filet sont plus étroites pour les subordonnés? la supposition contraire est inadmissible. Je ne plaide pas pour les vices de mon grade, et, peut-être, devrais-je être à la place de cet homme : peut-être devrait-il être à la mienne. Il est énergique et brave ; il n'a que les torts de la bravoure, de l'énergie. C'est une intelligence qui s'est mise en révolte, parce qu'elle était méconnue. Et toutefois, avec une exception à son égard, où irions-nous ? Voici ma réponse à votre prière: pesez-la bien. Je donnerais plutôt ma démission qu'un funeste

exemple. J'éprouve un vif intérêt pour le coupable ; mais je dois conserver l'esprit du régiment. Le devoir, Prosper, n'est qu'une suite de sacrifices, vous ne le saurez que trop tôt ! Il y a des positions interverties, et, par suite, des caractères que cette interversion fausse ! Ils doivent accepter la responsabilité de leurs malheurs. Je ne sais ce qui serait arrivé de Mandrin, né sur le trône de Louis XV, et de Louis XV, déserteur et contrebandier : les conjectures sont pour Mandrin. Mais, les rangs une fois pris, c'est aux risques et périls individuels. On ne peut épargner le conseil de guerre à Frédéric. La chose est sans remède. La hiérarchie, comme tous les principes, a ses victimes. Je comprends bien ce qu'il médite, et c'est déplorable ! Mais qu'y faire ?

Je sortis désespéré.

Le surlendemain, nous suivions le convoi

de Frédéric : on ne le conduisit pas à l'église....

Frédéric Morand n'avait point voulu passer devant le conseil de guerre.